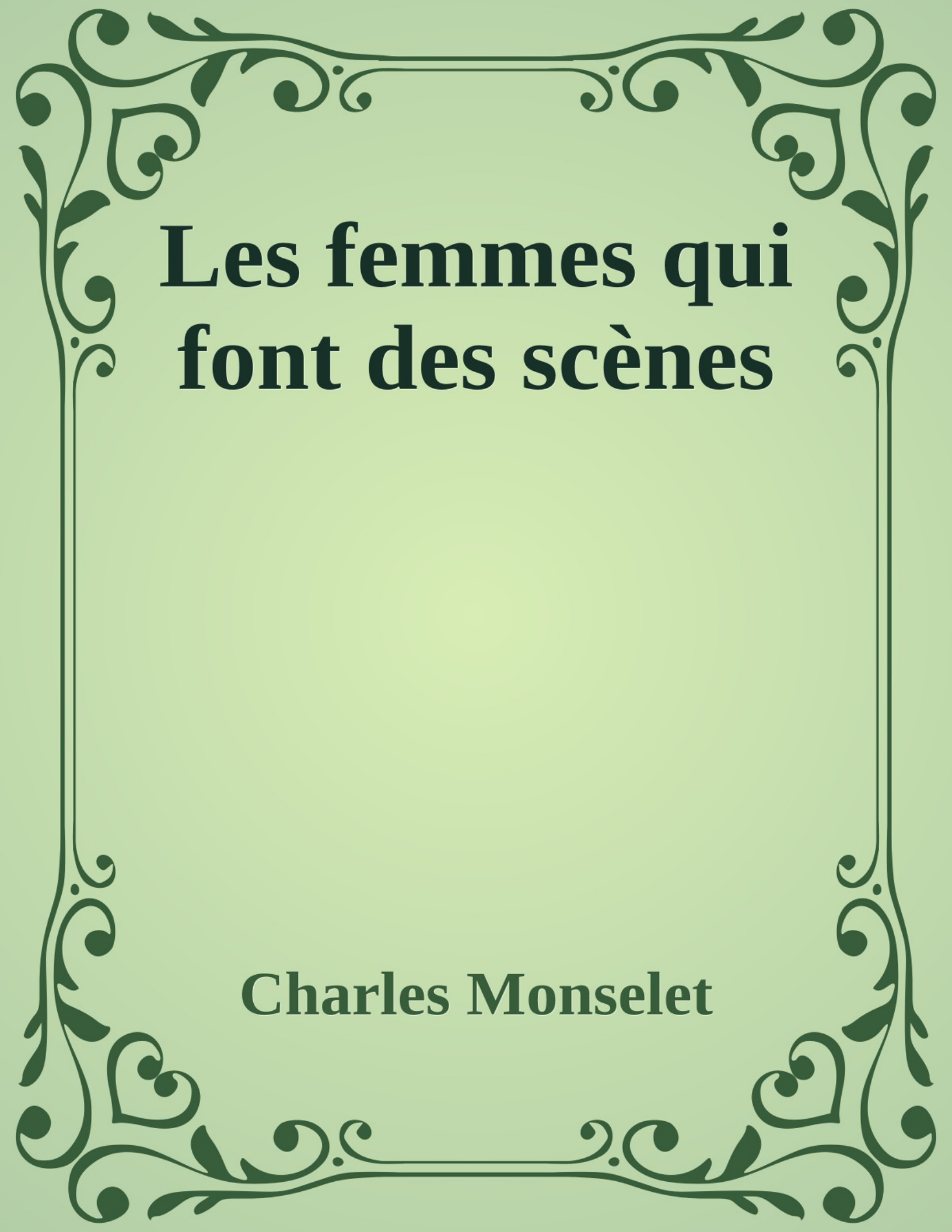


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the entire page.

Les femmes qui font des scènes

Charles Monselet

Au lecteur.

L'orthographe d'origine a été conservée et n'a pas été harmonisée, mais les erreurs clairement introduites par le typographe ou à l'impression ont été corrigées. La liste de ces corrections se trouve à la fin du texte. La ponctuation a été tacitement corrigée à quelques endroits. Le texte =reproduit ainsi= est imprimé en gras dans l'original. Les indications scéniques, en caractères plus petits dans l'original, sont indiquées . LES FEMMES QUI FONT DES SCÈNES

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES DE CHARLES MONSELET Format grand in-18
L'ARGENT MAUDIT 1 vol. LES FEMMES QUI FONT DES
SCÈNES 1 — LES FOLIES D'UN GRAND SEIGNEUR 1 — LA
FRANC-MAÇONNERIE DES FEMMES 1 — LES GALANTRIES
DU XVIII^e SIÈCLE 1 — M. DE CUPIDON 1 — M. LE DUC
S'AMUSE 1 — LES ORIGINAUX DU SIÈCLE DERNIER 1 —

CLICHY.—Imprimerie Maurice LOIGNON, et Cie, rue du Bac
d'Asnières, 12.

LES FEMMES QUI FONT DES SCÈNES PAR CHARLES
MONSELET [Logo: ML] PARIS MICHEL LÉVY FRÈRES,
LIBRAIRES ÉDITEURS RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD
DES ITALIENS, 15 A LA LIBRAIRIE NOUVELLE 1865 Tous droits
réservés

PRÉFACE

Vous êtes marié, très-marié, mon cher; Personne plus que moi ne vous en félicite. Parmi les gens heureux en tous lieux on vous cite. Voulez-vous rire un peu—des autres—par bel air? Ma muse, grâce au ciel, est une des plus folles; On ne la

comprend guère au delà de Paris. Vous lisez cependant les choses que j'écris; C'est que vous demeurez tout juste à Batignolles. Si je vous dédiais cet ouvrage sans fiel? Pourquoi pas?—Mais alors silence à votre femme! J'y raille doucement un sexe pour lequel Je suis toujours tout prêt à vendre ma pauvre âme. C'est l'œuvre d'un esprit qui, revenu du *Lac*, Toujours trompé, se croit de plus en plus sagace; Un obscur descendant du rayonnant Boccace; Un séide à tous crins de Mahomet-Balzac. Balzac est ce grand maître en malice émérite, L'éclaireur sans pitié de ceux qu'on va dupant, L'Astolphe qui ricane où Joconde s'irrite, Le damné confesseur des filles du serpent. C'est ce témoin narquois perché sur leurs faiblesses, Comme un faune égrillard qui guette un couple amant, Et qui, derrière un arbre, épiant leurs caresses, Entre deux longs baisers jette—un éternuement! J'ai peut-être trop lu les *Contes drôlatiques*, Et les ai lus trop tôt, je dois en convenir. La moquerie a pris mes instincts poétiques, Et, me voyant ému, m'a dit:—Ça va finir?... Depuis, je vais riant des femmes que j'adore, Sûr qu'on me le rend bien, qu'on me l'a bien rendu, Et qu'on me le rendra plus d'une fois encore. Donc, sauvons mon esprit, si mon cœur est perdu!

LES FEMMES QUI FONT DES SCÈNES

Lecteur,—si tu as souffert par les femmes, et je te crois assez

intelligent pour cela, tu retrouveras dans ces quelques lignes un écho

de tes souffrances.

Lectrice,—si tu as été injuste, cruelle et stupide, ce qui t'est certainement arrivé plus d'une fois, tu rougiras au tableau de tes

égarements.

Les femmes qui font des scènes sont nombreuses, et les scènes qu'elles

font sont d'une variété infinie.

Je ne me suis attaché qu'aux scènes purement classiques, à celles qui

se reproduisent chaque jour, dans les mêmes circonstances et avec les

mêmes mots.

Il m'a suffi d'écouter et de noter.

J'ai donné souvent le beau rôle à l'homme, cela va sans dire; je l'ai

placé dans son jour le plus avantageux; je l'ai éclairé de toutes les

lueurs de l'innocence,—parce qu'il est temps de réagir contre le parti

pris de madame George Sand.

I

=La scène dans la rue.=

LA FEMME. Qui est-ce que tu salues?

LE MARI. C'est un camarade de collège, avec sa femme.

LA FEMME. Tu l'appelles?

LE MARI. Bompert.

LA FEMME. Ce n'est pas vrai!

LE MARI. Je te jure...

LA FEMME. Si c'était vrai, tu m'aurais déjà parlé de lui.

LE MARI. J'ai six cents camarades de collège; je n'ai pas pu te parler

d'eux tous.

LA FEMME. Et tu dis que c'est sa femme, ce petit chiffon qui est avec

lui?

LE MARI. Sans doute.—Ne te retourne donc pas comme cela...

LA FEMME. Ça, une femme mariée, ça?

LE MARI. Le mariage luit pour tout le monde.

LA FEMME. Pourquoi essayer de me faire prendre le change, Alphonse?

LE MARI. Quel change?

LA FEMME. Cette femme n'est pas la femme de ton ami; cela saute aux

yeux. C'est une de tes anciennes maîtresses.

LE MARI. Allons, bon!

LA FEMME. Ose soutenir le contraire: je t'ai vu changer de couleur en

l'apercevant.

LE MARI. Par exemple!

LA FEMME. Je ne t'aurais pas cru capable, moi étant à ton bras, de

saluer une n'importe qui.

LE MARI. Mais je t'affirme...

LA FEMME. Du reste, je ne t'en fais pas mon compliment: de gros yeux,

de grands pieds, et quelle tournure! Un sac de pommes de terre!

LE MARI. Caroline...

LA FEMME. C'est une indignité! Laissez-moi; je veux rentrer seule.

LE MARI. Es-tu folle?

LA FEMME. Voyons, laissez-moi, vous dis-je. Qu'est-ce que cela vous

fait que je m'en aille? Vous serez plus libre pour aller retrouver

cette personne. Croyez-vous que je n'ai pas surpris le coup d'œil

qu'elle vous a lancé? Me prenez-vous pour une aveugle ou pour une

sotte? Il fait là un joli métier, votre ami.

LE MARI. Oh!

LA FEMME. Je ne sais qui me retient d'aller souffleter cette effrontée.

LE MARI. Tu l'étonnerais, pour le moins.

LA FEMME. Après un an de mariage, Alphonse, je n'attendais pas cela de

toi!

LE MARI, .—Mais quoi? mais quoi? mais quoi?

LA FEMME. Encore si tu avais un reproche à me faire! Mais y a-t-il un

mot, un seul, à dire sur ma conduite?

LE MARI, .—Cocher, êtes-vous

libre? () Monte là-dedans ou je t'assassine!

Il

=La scène de la lettre.=

LA FEMME. Vous sortez, mon ami?

LE MARI. Oui, mon amie.

LA FEMME. Vous n'attendez pas le facteur?

LE MARI. Le facteur doit être passé maintenant.

LA FEMME. Comment le savez-vous?

LE MARI. Je le sais parce qu'il est midi et demi.

LA FEMME. Il n'avait rien pour moi?

LE MARI. Probablement, puisqu'on ne vous a rien remis.

LA FEMME. Ni... pour vous?

LE MARI. Pas davantage. A moins que la femme de chambre n'ait oublié...

Voulez-vous que je la sonne?

LA FEMME. C'est inutile. N'obligez pas vos gens à mentir.
Vous avez

reçu une lettre.

LE MARI.—Parbleu! voilà la première nouvelle que j'en ai.

LA FEMME. Vous avez reçu une lettre, vous dis-je.

LE MARI. Ma chère amie, le temps me presse, et je crains
fort de ne

plus trouver maître Panchost à son étude. Adieu, mon Adèle;
à tantôt,

mon trésor.

LA FEMME. Montrez-moi cette lettre.

LE MARI. Encore? Mais quelle lettre? Je n'ai pas de lettre.

LA FEMME. Je vous ai vu la serrer dans la poche de votre
habit, là...

LE MARI. De ce côté?

LA FEMME. Oui.

LE MARI. Eh bien, vous avez mal vu, ma chère, voilà tout.

LA FEMME. Je ne vous demande pas à la lire; je ne veux que la voir.

LE MARI. L'un est aussi impossible que l'autre.

LA FEMME. Vous me refusez?

LE MARI. Tyranniquement.

LA FEMME. Dites-moi seulement d'où elle vient?

LE MARI. De votre cerveau, petite tête folle et aimée.

LA FEMME, . Ah! que je suis malheureuse!

III

=La scène de la brosse.=

«Du temps que j'étais en garnison à Versailles,—me racontait mon ami

Franolle,—j'avais une maîtresse préférée qui venait, de Paris, me voir

tous les huit jours. C'était chaque fois de longues et chaudes scènes,

d'autant plus singulières qu'elles ne portaient pas à faux, comme la

plupart des scènes. Elle se posait en face de moi, les bras croisés,

disant: «—Il est venu une brune pendant mon absence!» ou bien: «—Il

est venu deux blondes!» Et elle devinait juste. Moi, j'étais confondu.

«A la fin, j'eus le mot de cette énigme par mon *ordonnance*, qui la

surprit un jour occupée à éplucher minutieusement ma brosse à tête,

pour y découvrir un de ces longs fils bruns ou blonds sur lesquels elle

basait avec certitude ses accusations,—puisque je portais les cheveux

ras.»

IV

=La scène après minuit.=

LUI, . *Buena sera...* Docteur

Barbe-à-l'eau... docteur Barque-à-l'eau! Bonsoir, mignonne; pas encore

couchée?

ELLE. Oui, vous êtes dans un bel état; regardez-vous, je vous y engage.

LUI. Me regarder, moi? Jamais! Je crains trop le sort de Narcisse.

ELLE. Et votre chapeau? Depuis quand est-ce qu'on se coiffe de cette

manière?

LUI. Mon chapeau penche un peu, c'est vrai. Tout penche en ce

monde.—Tu es belle!

ELLE. S'il est permis de rentrer à des heures semblables! Où vous

êtes-vous fourré, je vous le demande? Votre redingote est toute blanche.

LUI. On démolit tant dans ce Paris! ()

ELLE. Vous allez défoncer le divan. Vous feriez mieux d'aller vous

coucher. Vous mettez de la boue par tout le tapis.

LUI. Joue-moi sur le piano un air de Cimarosa.

ELLE. Et vous vous dites artiste! Est-ce avec de telles mœurs qu'on

peut prétendre à ce titre élevé?

LUI. Bah! pour quelques flacons défaits en bataille rangée!— Tout s'est

fort aristocratiquement passé, je t'assure. D'ailleurs, tu vois, il

me reste encore la légèreté dans la démarche, la souplesse dans les

mouvements, la grâce dans le geste... ()

ELLE. Mais faites donc attention; vous allez tout casser ici.

LUI. Ne veuillez voir en cela, ma belle, qu'un prétexte honnête pour

renouveler votre mobilier.—Palsambleu! la jolie phrase ma Thérèse, que je t'aime!

ELLE. Vous me faites horreur.

LUI. Je te fais horreur?... *horresco referens*... Reviens de ce funeste sentiment.

ELLE. Je vous défends de m'approcher! je vous considère comme un monstre!

LUI. Ne disons pas de mal des monstres:
Il n'est point de serpent ni de monstre odieux Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

J'ai pour moi l'opinion du législateur du Parnasse... Les monstres sont

fort bien portés aujourd'hui.—Mais pourquoi te tiens-tu à une lieue de

moi? Viens t'asseoir, mon idole, sur ce cuir américain.

ELLE. Vous allez partir, n'est-il pas vrai?

LUI. Tu vas voir comme je vais partir. (

bottines.>)

ELLE. O mon Dieu! que vous ai-je fait, pour que vous m'ayez jetée sous

les pas de cet homme!

LUI. *Mignonne, allons voir si la rose...*

ELLE. Mais vous n'avez donc ni cœur ni dignité? Le premier vagabond

venu est au-dessus de vous par les sentiments. Entendez-vous?

LUI. J'entends.

ELLE. Si vous n'étiez que méprisable, mais vous êtes ignoble! On ne se

dégrade pas à plaisir, comme vous faites. Vous sentez le vin!

LUI. Forcé de l'avouer.

ELLE. Quand donc m'enverrez-vous la mort? ô mon Dieu!

LUI. Te reste-t-il encore de cet excellent thé de la caravane?

ELLE. Ne me parlez pas! Ne me parlez pas!

LUI. D'abord, vous allez me faire le plaisir d'élever moins la voix.

Ensuite, si vous exigez de moi une réponse à peu près sensée, écoutez.

J'éprouve sans doute beaucoup de satisfaction à boire de bonnes choses,

et en grande quantité, puisque, malgré les indispositions qui en sont

le résultat, je recommence tous les jours. J'ai connu le vin avant de

vous connaître. Il m'a consolé avant vous. Cessez donc de lutter contre

une affection aussi ancienne,—et ne refusez pas de me préparer une

tasse de thé, avec un nuage de lait, comme dans *le Caprice*, de Musset.

V

=La scène du bouquet.=

A madame Cheneau, à Saint-Pierre-les-Hauteaux, par Auxerre (Yonne.)

«Ma chère maman,

»Je suis aux cent coups de ne pouvoir pas t'envoyer tout de suite

l'argent que tu me demandes par ta lettre du 28 de ce mois. Le

blanchissage ne va pas, parce que le monde n'est pas encore revenu

de la campagne. Madame Philippe, qui est pourtant une brave femme

et le cœur sur la main, n'a pas pu m'avancer une semaine;
elle m'a

dit d'attendre à mercredi. Attendre avec une petite fille et
ne faire

que des demi-journées! Ça ne serait rien encore, si j'avais
de la

santé; mais les reins ont recommencé à me faire mal, et
avec ça des

étouffements qui me durent quelquefois toute la nuit.

»La petite devient bien gentille, excepté qu'il lui est venu
des feux

sur la figure depuis huit jours; mais le pharmacien m'a dit
qu'il ne

fallait pas s'en inquiéter, que cela passerait tout seul. Je
crois que

c'est la nourriture; Céline n'aura pas un bon estomac, elle
aime mieux

manger son pain sec qu'avec du hareng ou des radis noirs.
Elle me dit

d'envoyer des baisers à sa bonne grand'maman de
Bourgogne, qu'elle ira

voir au printemps prochain. Elle a bon cœur et ne se plaint
jamais,

quoique la pauvre enfant en ait souvent l'occasion. A la
Saint-Charles,

elle aura huit ans: c'est tout mignon, un corps blanc comme la neige.

J'avais peur qu'elle ne fût nouée; mais, depuis sa dernière maladie,

elle s'est bien développée; c'est une grande fille, à présent. Elle

aura tes yeux, mais, pour le reste, son père tout craché; et cette

ressemblance me met souvent les larmes aux yeux, comme tu penses.

Alors, je lui dis: «Céline, va jouer en bas.»

»A propos de son père, j'ai eu une bien malheureuse idée le mois

dernier. Tu sais que je ne peux pas m'habituer à l'abandon de cet homme

qui m'a tant aimée et que j'ai vu pleurer si souvent à mes genoux. J'ai

beau me faire une raison, c'est plus fort que moi. J'ai donc eu l'idée

d'habiller la petite en bouquetière et de lui acheter des violettes;

je lui avais mis sur la tête le petit bonnet que tu lui as envoyé au

premier de l'an, et c'était le coiffeur qui avait arrangé ses cheveux;

mais, depuis, je les ai fait couper, car elle en avait trop et ça la

fatiguait. Enfin, elle était jolie à croquer, et tu aurais ri de voir

ses petites coquetteries déjà.

»Nous sommes sorties toutes deux à trois heures, et nous avons été

nous poster dans le faubourg Saint-Honoré. J'avais choisi un beau

temps. Quand j'ai vu la porte cochère s'ouvrir, et lui tout seul dans

sa voiture, j'ai dit vite à Céline de courir dans l'avenue Marigny et

de lui présenter toutes ses violettes en disant: «C'est de la part de

Louise!»

»Elle savait bien sa leçon, la petite futée! elle a fait arrêter la

voiture; il a pris son bouquet avec étonnement et lui a donné un louis.

De loin, je le regardais; j'avais la bouche dans mon mouchoir. En

rentrant chez nous, j'ai dit à la petite: «Ce sera pour ta bourse, ma

chérie.»

»Ah bien, oui! la misère!... Le surlendemain, il a fallu changer la

pièce.

»Mais voilà le pire, ma chère maman. J'ai voulu recommencer onze jours

après. Madame Philippe avait bien voulu, cette fois, me prêter une

robe claire à sa fille, qui est de l'âge de la mienne. J'ai attendu

une heure dans l'avenue. «Tiens! le voilà!» lui ai-je dit, pendant que

mon cœur sautait et m'étouffait. Elle a couru comme l'autre fois; elle

criait, elle tendait ses fleurs; mais le cocher l'avait reconnue, et

il ne voulait pas arrêter. La petite y a mis de l'entêtement; elle a

cramponné ses pauvres doigts à la portière, elle s'est accrochée et a

vidé ses fleurs dans la voiture. Je lui criais: «Reviens! reviens!»

C'est peut-être ça qui lui a perdu la tête. En lâchant, elle est tombée

sur le pavé et s'est fait au front une bosse grosse comme le poing.

Elle n'a pas souffert sur le moment; mais il lui prend
quelquefois

des douleurs qui doivent venir de là. M. Herel, notre voisin,
m'a

recommandé de soigner ça, parce que, dit-il, il pourrait bien
lui venir

un dépôt.

»Tu le vois, nous ne sommes pas nées sous une bonne
étoile, maman. Du

reste, cette chère Céline n'a pas de rancune; et même, en
portant la

main à sa pauvre petite tête et en se plaignant, elle me
parle de son

papa, qu'elle trouve bien beau et bien habillé. Ah! si elle
l'avait

connu il y a six ans! il était bien plus beau encore.
Quelquefois je me

demande si je n'ai pas eu des torts envers lui, mais je ne
trouve rien.

Que Dieu lui pardonne!

»Mercredi, je ferai tout mon possible pour t'envoyer sept
francs par

la poste; tâche que cela te conduise jusqu'à la fin du mois.
Voici

l'hiver, où tout va doubler: il va falloir de la chandelle et du feu.

Mes meubles sont restés rue des Barres-Saint-Paul, en garantie des

deux derniers termes; je les retirerai en donnant des à-compte, à tant

par mois. La petite couche par terre, ce qui n'est pas bon pour elle.

Enfin, il ne faut pas se désespérer.

»Je ferme ma lettre en t'embrassant de tout mon cœur, et Céline aussi,

qui fait sa prière chaque soir pour sa grand'mère.

»Ta fille dévouée, »LOUISE CHENEAU.

»A présent, rue des Moineaux, 1; adresse tes lettres à M. Vidry,

marchand de charbon, pour remettre à Madame Cheneau.»

LA PREMIÈRE BONNE

I

=Prologue.=

LE MARI. Décidément, il faut que nous prenions une bonne, ma chère amie.

LA FEMME. Crois-tu, Antonin?

LE MARI. Cela est indispensable; tu te fatigues trop, il n'y a pas de

bon sens!

LA FEMME. J'apprécie le sentiment qui t'inspire, et je t'en remercie.

La vérité est qu'il y a beaucoup à faire ici, sans que cela paraisse.

Mais réfléchis bien, mon ami. Nous avons pu nous en passer jusqu'à

présent; et l'économie...

LE MARI. Mon ministère m'a augmenté de 300 fr.; je ne puis mieux

employer cette somme qu'à te procurer un peu de soulagement. Prenons

une bonne.

LA FEMME. Eh bien, prenons une bonne.

II

=Ouverture du concours.=

Le choix de la bonne—chose importante et grave! dura trois semaines

environ.

On était difficile.

On voulait une bonne comme il n'en existe pas, comme il n'en existera

jamais. La bonne chef-d'œuvre! La bonne idéale! La bonne phénomène!

On s'adressa d'abord à toutes les connaissances; les connaissances se

récusèrent.

On eut alors l'idée d'en commander une en province, avec un mouvement

neuf; solidité et moralité garanties.

On écrivit en Alsace, en Bourgogne, en Champagne, en Auvergne même.

Les fabricants demandèrent un temps et un argent considérables.

Il fallut recourir aux bureaux de placement.

Plus de cinquante bonnes défilèrent devant—la femme;—aucune ne lui

convint, cela va sans dire.

C'est pourquoi, au bout de trois semaines, elle prit la première venue.

..... Voyez, à la nuit tombante, ces deux jeunes filles qui sortent

d'un misérable hôtel garni, et qui tiennent, chacune par une extrémité,

une vieille malle recouverte d'un cuir déchiré et pelé. Elles

traversent tout Paris en portant cette malle, s'arrêtant de temps en

temps pour se reposer ou pour changer de bras.

C'est la bonne, accompagnée d'une de ses amies, qui se rend chez ses

maîtres.

III

=Allocution de la femme à la bonne.=

—Ma fille, la maison n'est pas dure, mais il y a de quoi s'occuper.

Je m'en vais vous dire en quoi consistera votre travail; écoutez-moi

bien, afin que je n'aie plus besoin d'y revenir. D'abord, j'entends que

vous soyez levée tous les jours à six heures; être matinale entretient

la santé. Vous commencerez par faire la salle à manger, ensuite les

chaussures. Monsieur salit beaucoup. Vous battrez ses habits sur le

palier et vous nettoierez mes robes à la fenêtre. Nous déjeunons à

neuf heures, parce qu'il faut que Monsieur soit à dix heures à son

ministère; nous nous contentons des restes du dîner et d'un plat, soit

d'œufs, soit de légumes. Après déjeuner, vous aurez à faire la chambre

à coucher; vous n'époussetterez pas les étagères: il y a des choses

très-susceptibles; ce soin me regarde. Vous aurez une demi-heure pour

vous habiller; je n'aime pas la coquetterie, mais je veux que l'on soit

toujours propre. Votre tablier devra vous durer deux jours. Une fois

habillée, vous vous occuperez du dîner. Je descendrai tout à l'heure

avec vous, afin de vous faire connaître les fournisseurs. Nous sommes

assez regardants, Monsieur et moi, pour la nourriture. Tous les jeudis,

le pot-au-feu; tous les dimanches, le gigot de mouton ou une volaille.

Il est rare que nous ayons du monde à dîner plus de deux ou trois

fois par mois. Nous avons du vin en cave et du charbon. On nous monte

l'eau et le pain. Vous voyez qu'il y a bien des petites douceurs. Par

exemple, vous savonnerez et vous repasserez une fois par semaine; vous

frotterez tous les jours. Il faudra aussi que votre cuisine soit lavée

chaque soir avant de vous coucher; ne remettez jamais la vaisselle

au lendemain, c'est un très-mauvais système. Quand vous aurez un

moment de loisir dans la journée, vous aiguiserez les couteaux, vous

entretiendrez les boutons de porte, vous nettoierez les peignes. Je ne

peux pas souffrir qu'une bonne reste sans rien faire, la bouche ouverte

comme b, a, ba. Le soir, vous raccommoderez le linge. Vous aurez un

jour de sortie par mois. Je n'ai pas besoin de vous recommander la

modestie au dehors; si j'apprenais que vous ayez mis le pied dans un

bal public, je vous renverrais sur-le-champ. Je n'aime pas votre nom de

Joséphine; vous vous appellerez Marie. Toutes les bonnes s'appellent

Marie. Évitez de vous lier avec les autres domestiques de la maison; ne

vous familiarisez pas avec le concierge, et n'entrez dans sa loge que

le moins possible. Ah! j'oubliais! vous vous coucherez sans chandelle,

de peur des incendies. C'est tout.—Je crois que vous vous plairez

beaucoup ici, ma fille.

IV

=Description de la bonne.—Plan, coupe et élévation.=

Une belle bonne!—Et comme taillée dans un chêne de Picardie! Cinq

pieds trois pouces! Rouge comme un brugnol! Fraîche comme marée! Des

cheveux pommades avec du beurre!—Des *estomacs* à faire loucher

saint Antoine! Des bras continuellement troussés jusqu'à l'aisselle,

invitation à la lessive! Les mains d'Hyacinthe! Le pied de Charlemagne!

Pesante en sa marche comme un régiment! Aimant désordonnément les

rubans rouges! Sensible aux galanteries des garçons bouchers! Une de

ces créatures que les libertins dégagés de tous préjugés ne craignent

pas d'appeler *une femme sérieuse!*

Signes particuliers: Couchant avec ses bas et n'ayant jamais de rêves.

V

=Exposition.—A table.=

LE MARI. Tiens! ce n'est pas mauvais, ce petit fricot-là!

LA FEMME. Tu n'es pas difficile. Quand c'était moi qui faisais la

cuisine, tu ne trouvais rien de bon. ()

LE MARI, . Il y a un peu trop d'ail.

LA FEMME. Ah! je le savais bien

LA BONNE. Vous m'avez appelée, madame?

LA FEMME. D'abord, je vous ai recommandé de dire:
Madame m'a appelée?

LA BONNE. Madame m'a appelée, madame?

LA FEMME. A quoi pensez-vous donc, ma fille? Votre ragoût empesté

l'ail! Monsieur ne peut pas le manger.

LE MARI. Je ne dis pas cela; seulement...

LA FEMME. Ce n'est que dans les gargottes que l'on fourre de l'ail à

tout propos.

LA BONNE. Je n'en mettrai plus, madame.

LA FEMME. Je ne vous dis pas de ne plus en mettre; vous allez d'un

extrême à un autre; je vous dis d'en mettre moins.

LA BONNE. Oui, madame.

LA FEMME. Enlevez cela!

LE MARI, . Mais, je n'ai pas fini...

LA FEMME. Enlevez cela, et apportez le rôti. () Où

as-tu donc la tête? Est-ce que je n'ai pas vu le moment où tu allais me

contredire devant cette fille?

LE MARI. Puisqu'elle a promis de ne plus mettre autant d'ail!

LA FEMME. Ah bien! si tu te mets sur le pied de donner raison à ta

domestique, tu auras fort à faire; je ne te dis que ça.

LE MARI. Mangeons.

()

LA FEMME, <à la bonne>. Vous pouvez dîner à présent, Marie.

Apportez-moi le pain, que je vous en coupe un morceau.

LA BONNE. Voilà, madame.

LA FEMME. Donnez-moi votre verre, que je vous verse du vin.

LA BONNE. Oui, madame. ().

LE MARI, <à la femme>. Oh!... Tu n'as pas honte de lui mesurer

ainsi son boire et son manger?

LA FEMME. Cela se fait partout. Ah çà! d'où sors-tu donc?

LE MARI. C'est vrai; cela ne me regarde pas, et je n'y entends rien.

() Ma foi! je suis enchanté d'avoir pris
une bonne!

VI

=Deuxième journée.—Retour du bureau.=

LE MARI. Bonjour, Lucie; bonjour, ma petite femme. Ouf! quelle journée!

Cette circulaire nous a donné un mal... Figure-toi que Laffitot étant

malade, toute sa besogne m'est retombée sur le dos. Je suis harassé, je

n'y vois plus.

LA FEMME. Tu ne sais pas... la bonne...

LE MARI. Laisse-moi m'asseoir.

LA FEMME. Elle a cassé une tasse.

LE MARI. Diable!

LA FEMME. Comme c'est amusant! Mais je la lui retiendrai sur son mois.

LE MARI. Oh! pour une tasse... Cette fille ne l'a pas fait exprès.

LA FEMME. Tant pis! cela lui apprendra à faire plus d'attention une

autre fois.

LE MARI. Tu serais bien aimable de me donner mes pantoufles.

Excuse-moi, chère belle; mais en vérité, je ne me tiens pas.

LA FEMME, . Marie! Donnez les pantoufles à Monsieur.

LE MARI. Bah! ce n'est pas la peine... Elles sont sous le lit, je les

vois d'ici. ()

LA FEMME. Alors, à quoi sert d'avoir une bonne?

LE MARI. Approche-toi, et apprends une grande nouvelle. Il est question

de moi au ministère comme sous-chef.—Ah!—Je ne voulais pas le croire;

mais le secrétaire général m'a fait demander deux fois aujourd'hui

dans son cabinet. Deux fois! Il m'a beaucoup questionné,
sans en avoir

l'air. Il paraît que Rollin doit bientôt prendre sa retraite,
car...

LA FEMME. Et ce lit! comme c'est fait en dépit du bon
sens!... Ah! la

pauvre fille a fort à apprendre!

VII

=Intermède.=

LE MARI, <à la femme>. Que tu es gentille, ce soir! Cette
coiffe

de nuit te donne un petit air lutin auquel on ne saurait
résister.

LA FEMME. N'as-tu pas remarqué comme notre sucre va
vite?

LE MARI. Non. Je trouve à ton regard un éclat nouveau, un...
Est-ce

donc maintenant la mode de saupoudrer ses yeux avec de
la poudre de

diamant?

LA FEMME. Autrefois, une livre nous faisait trois jours.

LE MARI. Embrasse-moi.

LA FEMME. Laisse donc, tu es impatientant! On ne peut pas
causer raison

avec toi une minute.

LE MARI. Il y a temps pour tout, Lucie. L'heure du couvre-feu est

sonnée; tout dort dans la nature; seul, mon amour...

LA FEMME. Quel homme, mon Dieu! quel caractère! Après cela, si cela

t'amuse d'être volé!

LE MARI, <éteignant la lampe>. Il y a de la poésie dans l'air, ce

soir...

LA FEMME. Demain, je compterai les morceaux.

VIII

=Formation du drame.=

LE MARI,

barbe>. Marie, mon eau chaude!

LA BONNE. La voilà, monsieur.

LE MARI. Merci. ()

LA FEMME. Tu la regardes beaucoup, ta bonne.

LE MARI, . Hein!

LA FEMME. Elle est belle fille.

LE MARI, . Autre chose, à présent!

LA FEMME. Et il y a des hommes si peu délicats!

LE MARI. O mon Dieu!

LA FEMME. Des gens que le torchon ne rebute pas...

LE MARI, . Va toujours.

LA FEMME. Antonin, n'essaie pas de jouer la comédie avec moi; tu sais

que cela ne mord pas. Veux-tu que je te prouve que je sais tout?

LE MARI. Ah oui! par exemple.—Mais prends garde de me faire couper.

LA FEMME. Eh bien, le fruitier t'a vu causer hier matin avec ta bonne,

dans la rue.

LE MARI. Ah bah!

LA FEMME. Le nieras-tu?

LE MARI. Je m'en garderai bien. Le fruitier est un voyant.

LA FEMME. Ainsi, tu as causé avec Marie?

LE MARI. Je n'ai pas causé avec elle, je lui ai parlé; c'est bien différent.

LA FEMME. Dans la rue?

LE MARI. Dans la rue. Je lui ai dit de m'acheter un autre blaireau pour

ma barbe; tous les poils du mien s'en vont. Vois plutôt.

IX

=Crise suprême.=

LA FEMME, <éclatant tout à coup en sanglots>.—Oh! oh!
oh!

LE MARI, . Lucie, qu'as-tu? Ma bonne amie,
que t'arrive-t-il? Est-ce que tu te trouves mal?

LA FEMME. J'en étais sûre!

LE MARI. Sûre de quoi! Attends, je me lève. Où sont les
allumettes?

C'est une attaque de nerfs, probablement.

LA FEMME. Ne me touchez pas! ne me touchez pas!

LE MARI. Eh bien, non; mais qu'est-ce que tu éprouves, ma
chère femme?

réponds-moi, c'est Antonin, c'est ton mari...

LA FEMME. Devais-je m'attendre à cette indignité!

LE MARI. A quelle indignité? Tu as un peu de délire... Je vais
te faire

du tilleul, veux-tu? Cela ne sera rien.

LA FEMME. Monstre!

LE MARI. Qui est-ce que tu traites de monstre?

LA FEMME. Tu oses le demander?

LE MARI. Certainement.

LA FEMME. Tout à l'heure, pendant que tu rêvais, ne t'ai-je pas entendu

prononcer le nom de ta bonne: Marie?

LE MARI. Ah! (

vêtu d'un caleçon, il se précipite hors de la chambre à coucher, un

bougeoir à la main.>)

X

=Dénouement.=

LE MARI, . Ma

filles, levez-vous sur-le-champ! m'entendez-vous?

LA BONNE, . Quoi qu'il y a? Est-ce le

feu ou les voleurs?

LE MARI. Levez-vous tout de suite et allez-vous-en!

LA BONNE. Que je me lève! à cette heure-ci! Bien sûr, vous êtes malade,

notre maître...

LE MARI. Voilà vingt francs, voilà trente francs, voilà cinquante

francs. Faites votre malle et partez. Ne perdez pas une minute. Vous

êtes la plus brave fille du monde, un trésor pour la cuisine. Mais que

voulez-vous? ma femme s'est imaginé... Ce n'est pas ma faute. Je vous

trouve affreuse, moi; je n'y vais pas par quatre chemins. Mais elle a

cela dans l'idée. Allez-vous-en, je vous prie. Vous ne voudriez pas

être la cause d'un malheur. Attendre à demain! Ah bien! je préfère

vous aller chercher une voiture. Voyons, ma fille, soyez raisonnable...

LA BONNE. Voilà, monsieur, je me lève. C'est bien extraordinaire tout

de même.

LE MARI. Oui, oh! oui. Mettez-vous à ma place, j'ai besoin de mon

repos. Passez votre jupe, je tourne le dos. Tous les jours, l'enfer! Il

vaut mieux que vous vous en alliez. Ma femme est ridicule, injuste, je

le sais bien, mais c'est ma femme...

LA BONNE. Ah! c'est qu'il ne faudrait pas qu'elle s'avisât de dire

quelque chose sur mon compte! Elle trouverait à qui parler, oui-dà!

LE MARI. Là, maintenant, vos bottines. Quand vous passeriez quelques

œilletons... Dépêchez-vous! Je vais dire au portier qu'il vous ouvre.

Allez!...

LA FEMME, . Elle ne s'en ira pas avant que j'aie visité sa malle!

IL Y AURA DES FEMMES CHARMANTES

I

A Monsieur Marc Ducerneau, à Paris.

»Mon cher Marc,

»Paul a perdu son pari avant-hier soir. Je l'avais bien dit: c'était

absurde! A peine avait-il fait soixante pas dans l'avenue des Champs-Élysées, les yeux bandés, qu'il est allé donner du pied contre

le trottoir. Nous étions quinze à le suivre. Les sergents de ville,

indifférents, avaient l'air de dire: «Nous la connaissons!»

»C'est jeudi prochain que Paul s'exécute, et nous invite à manger les

cinquante louis en question à la *Maison Dorée*. On compte sur toi. Ne

va pas inventer des prétextes d'affaires ou de moralité pour manquer

à ce rendez-vous solennel. A notre âge, le plaisir est la seule chose

sérieuse; *consacrons-lui nos jours!* (Bis.)

»Donc, à jeudi, rendez-vous au Cercle, à sept heures,

militairement.— *All right!*

»Ton vieux complice, »ONÉSIME HÉBERT.

»P.S. *Il y aura des femmes charmantes.*»

Il

=Coup de foudre.=

C'était la première fois que madame Ducerneau osait se permettre

de décacheter une lettre adressée à son mari. Mais elle avait été

tourmentée, la veille, par des pressentiments; elle avait rêvé «d'eau

trouble, de chat et d'oculiste,» ce qui, selon les livres sibyllins,

correspond à une série d'événements funestes. Alors, elle s'était

portée à cet acte inouï d'audace conjugale. Il faut avouer qu'elle

n'avait pas de chance.

Je manque de la science dramatique nécessaire pour rendre la douleur et

l'indignation de madame Ducerneau... Que devait-elle faire?

Elle pensa d'abord, et tout naturellement: 1^o à anéantir cette

impudente invitation.

Mauvais!

2^o A la mettre soudainement sous les yeux de M. Ducerneau, en enfermant

toute sa colère dans le «Qu'en dis-tu?» de *Manlius*.

Mauvais! mauvais!

Après avoir hésité entre plusieurs partis, madame Ducerneau se décida

à recacheter cette lettre, à la replacer parmi les autres,—et à _voir

venir_ son mari.

III

=Partie poétique—En déjeunant=

MADAME. As-tu lu ton courrier, ce matin, mon ami?

MONSIEUR. Certainement. Pourquoi? MADAME, . Goûte donc

ce salmi. MONSIEUR. Ah! tu me fais songer qu'Eugène, en sa dernière, De tous ses compliments me charge pour ta

mère. MADAME. Eugène? MONSIEUR. Oui. MADAME, . C'est

bien Eugène?... c'est le nom?... MONSIEUR. C'est Eugène, te

dis-je; es-tu malade? MADAME. Non. MONSIEUR. Il va tout à

fait mieux; et de son mariage L'affaire est terminée à son

grand avantage. MADAME, . Une affaire! MONSIEUR. La noce

a lieu le mois prochain. Ainsi, prépare-toi, Mathilde, dès

demain; Car les fêtes seront sans doute éblouissantes.

MADAME, . Surtout, *il y aura...* MONSIEUR. Quoi? MADAME.

Des femmes charmantes! MONSIEUR, . Certes! C'est pour le

quinze, et nous en approchons. MADAME, <à part>.

J'étouffe! MONSIEUR. Fais-moi donc passer les cornichons.

IV

=Le grand jour.—Ce que l'on appelle la scène filée=

MADAME. Tu sors, mon ami?

MONSIEUR. Comme d'habitude, mon amie.

MADAME. Et tu vas...

MONSIEUR. Au cercle, tout bonifacement. ()

MADAME. Au cercle?

MONSIEUR. Adieu, chère belle.

MADAME. Au moins, rentreras-tu de bonne heure?

MONSIEUR. A l'heure accoutumée, aux environs de minuit.

MADAME. Pas avant?

MONSIEUR. Avant, peut-être. Adieu.

MADAME. Écoute, Marc.

MONSIEUR. Quoi?

MADAME. Sacrifie-moi cette soirée.

MONSIEUR. Quel caprice!

MADAME. Un caprice, tu l'as dit. Reste avec moi.

MONSIEUR. Si je reste, qu'est-ce que nous ferons?

MADAME. Eh bien, nous causerons au coin du feu; nous parlerons du

passé, de ce passé où tu m'aimais tant.

MONSIEUR. C'est cela, nous aurons l'air de jouer de l'Octave Feuillet.

MADAME. Le grand mal!

MONSIEUR. Ce n'est pas un crime, je le sais bien. Mais j'ai besoin

d'aller à mon cercle; c'est là que je fais toutes mes affaires, tu ne

l'ignores pas.

MADAME. Hélas!

MONSIEUR. Allons, sois gentille; je ne tarderai pas à revenir, je te le

promets.

MADAME. Tu es bien pressé.

MONSIEUR. Le besoin d'air, de mouvement...

MADAME, . Marc!

MONSIEUR. Quoi encore?

MADAME. Attends une minute.

MONSIEUR. Eh bien?

MADAME. Tu es habillé avec un soin tout particulier.

MONSIEUR. Pas plus que les autres jours.

MADAME. Mais si: je te trouve plus de recherche, plus de...

MONSIEUR, . Cette nuance de pantalon est assez
heureuse, en effet.

MADAME. Ta cravate a quelque chose de dérangé.
Approche.

MONSIEUR. Me voici.

MADAME, .

IL Y AURA DES FEMMES CHARMANTES!!!

V

=Suite de la scène filée.=

MONSIEUR. Aïe! aïe!... au secours!... à moi! Ouf!

MADAME. Fourbe! hypocrite! lâche! traître! misérable!
effronté!

parjure! infâme! monstre! scélérat! libertin! infidèle!
perfide!

menteur! trompeur! coureur! débauché!... Ah! que je suis
malheureuse!

()

MONSIEUR, . Quelle poigne!

MADAME. Mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!

MONSIEUR, . Me ferez-vous l'honneur de m'apprendre le
motif

d'une agression d'un goût si contestable?

MADAME. O duplicité!

MONSIEUR, . Duplicité ou non, le motif, madame?

MADAME, se redressant. Mais n'avez-vous donc pas assez
entendu? IL Y

AURA DES.....

MONSIEUR, . La lettre d'Onésime!

MADAME. Oui, de votre digne complice!

MONSIEUR, . C'était donc pour

aujourd'hui? Je l'avais absolument oublié.

MADAME. Pas de feinte, monsieur! Ayez au moins le courage
de votre

ignominie.

MONSIEUR. Je n'aurai le courage de rien du tout. Comment! c'est

pour cela que tu te livres sur moi à des tentatives d'homicide par

strangulation?

MADAME. Nieras-tu qu'on t'ait écrit?

MONSIEUR. Non, certes. Je ne peux pas empêcher les imbéciles de

m'écrire. Mais je nierai que j'aie répondu.

MADAME. Il t'attend cependant ce soir.

MONSIEUR. Qui?

MADAME. Cet Onésime.

MONSIEUR. Qu'il attende, parbleu!

MADAME. Voudrais-tu me faire croire, par hasard, que tu n'allais pas à

ce rendez-vous?

MONSIEUR. Le ciel m'écrase si j'en avais la moindre intention!

MADAME, . Marc! Marc!

MONSIEUR. Je te le jure... et la preuve.... ()

MADAME, . Tu restes?

MONSIEUR. Sans effort.

MADAME. Merci, oh! merci!

MONSIEUR. Octave Feuillet soit avec nous! (
tendrement.>)

VI

=L'auteur a des remords.=

Eh bien, non, non!

Cela ne passera pas ainsi!

Laissez-moi! laissez-moi!

Je veux parler!

Je parlerai, au risque de détruire tout l'intérêt que j'ai pu
répandre

sur ce petit drame intime!

Je dévoilerai ce mari, capable d'avoir surpris la sympathie
de quelques

âmes candides!

LE REPAS EN QUESTION AVAIT EU LIEU LA VEILLE.

Il avait été avancé d'un jour, sur la demande d'un des
convives forcé

de quitter Paris.

M. Marc Ducerneau s'y était montré d'une gaieté folle: il
avait dansé

un pas de caractère sur la table, aux applaudissements de mademoiselle

Trompette et de mademoiselle Brindisi,—deux femmes charmantes.....

LA GRUE

I

=Amène une de tes amies.=

ALPHONSE, <à Jeanne>. Amène une de tes amies, dimanche prochain.

JEANNE. Pourquoi?

ALPHONSE. Parce que Cathala viendra passer la journée avec nous. Il

m'a écrit pour m'annoncer son arrivée à Paris après-demain. Le pauvre

garçon s'ennuie à crever dans son tribunal de province; c'est une fête

lorsqu'il peut s'échapper pendant deux ou trois jours. Amène une de tes

amies.

JEANNE. Mais laquelle? Tu sais que je ne vois pas beaucoup de femmes.

ALPHONSE. Une bonne enfant. Cathala n'est pas si exigeant, parbleu!

Nous irons dîner à quatre à la campagne. Tu aimes cela.
Nous mangerons

des petits plats, nous ferons des bouquets. Cathala est un
bon. Nous

nous amuserons.

JEANNE, . Si j'amenais Hermance?...

ALPHONSE. Qu'est-ce que c'est qu'Hermance?

JEANNE. Oh! tu ne la connais pas. Une belle fille, élancée,
avec des

cheveux couleur de paille, mais très-bien. Elle n'a pas une
toilette à

tout casser, mais ce qu'elle a sur elle est toujours soigné.

ALPHONSE. Eh bien, amène Hermance.

II

=Où la grue se pose.=

ALPHONSE, <à Cathala>. Encore un cigare, mon cher
Cathala?

CATHALA. Merci, plus tard... Écoute! je crois qu'on monte
l'escalier;

ce sont sans doute ces dames.

ALPHONSE. Eh non! le rendez-vous est pour deux heures, et
il est à

peine une heure et demie.

CATHALA, . Une heure quarante s'il te plaît.

ALPHONSE. Quelle impatience! Sais-tu que tu es redevenu juvénile en

diable?

CATHALA. Que veux-tu? J'ai eu le temps de me refaire des illusions à

Agen. J'ai soif des Parisiennes, telles que nous les représentent vos

livres et vos dessins. Quels démons de grâce et d'esprit, hein! dis,

dis?

ALPHONSE. Oui, il y en a.

CATHALA. Oh! toi, tu les coudoies trop chaque jour pour les admirer

avec sincérité, comme nous autres provinciaux.... Ah! pour le coup, je

ne me trompe pas, il y a de la soie dans l'escalier....

annoncé, plus blonde aussi. Ses cheveux sont ébouriffés sous un chapeau

élevé. Elle porte une robe dite *Princesse*, haute de taille, étroite

de ventre et traînante par derrière. Sur un de ses bras, elle tient un

petit brimborion de chien havanais, dont on n'aperçoit ni les yeux, ni

la tête, ni les pattes, ni la queue.>

JEANNE. Monsieur Cathala, comment allez-vous?.... Bon Dieu, comme vous

engraissez! Je ne vous aurais pas reconnu!... Mon petit Alphonse,

embrasse-moi là, au-dessus de l'œil, ni trop haut, ni trop bas, à cause

de la poudre de riz... Je t'ai réservé un petit rond.

CATHALA. Ces Parisiennes!

JEANNE. Messieurs, permettez-moi de vous présenter ma chère Hermance,

une de mes meilleures amies, que j'ai pris la liberté d'amener.

CATHALA. Une telle liberté équivaut à une bonne fortune pour nous.

HERMANCE. Ça n'était donc pas convenu?

JEANNE, . Tais-toi donc!

ALPHONSE, . Pourquoi a-t-elle apporté un chien?

JEANNE. Ah! demande-le-lui.

ALPHONSE, . Comment la trouves-tu?

CATHALA. O mon ami! adorable! idéale! que je te suis reconnaissant!

JEANNE, . Comment le trouves-tu?

HERMANCE. Ça m'est égal. (

grognements.>) Mirza, voulez-vous rester tranquille?
Qu'est-ce que

nous n'avons donc, la belle fille à sa mémère?

CATHALA. Votre petite chienne s'appelle Mirza, madame?
C'est un bien

joli nom, un nom turc.

HERMANCE. Non, monsieur; elle me vient d'une dame de la rue de Chabrol.

ALPHONSE. Eh bien, mesdames, si nous nous consultations pour choisir

l'endroit où nous irons dîner?

JEANNE. Ah! oui!

CATHALA. Oh! allons à Asnières! à Asnières! N'est-ce pas, mesdames,

qu'il n'y a qu'Asnières?

ALPHONSE. On ne va pas à Asnières le dimanche.

JEANNE. Il y a trop de monde, et c'est trop près.

HERMANCE. Et puis, Georges n'aurait qu'à y être! (

étouffer cette remarque.>)

CATHALA. Je propose alors Bougival.

ALPHONSE. En France? C'est bien encombré. Moi, je vote pour Meudon, ou

le bois de Fleury.

HERMANCE. Ah! non.

TOUS. Pourquoi?

HERMANCE. Emile est au fort. (

Giboyer. On se regarde.>)

ALPHONSE. Cela devient embarrassant. () Elle a

peut-être des connaissances jusque dans les arbres de Robinson!

JEANNE. J'ai une idée. Allons à Sérizy-lès-Voyou.

CATHALA. Où est cela?

JEANNE. C'est sur le chemin de fer de Lyon.

HERMANCE. Oh! les chemins de fer! j'en ai une peur... Je n'ai de

confiance que dans celui de Saint-Germain, parce qu'un de mes frères y

est employé.

CATHALA. Va pour Saint-Germain! Saint-Germain-en-Laye, sa forêt, sa

terrasse, ses fritures! Partons avec enthousiasme.

ALPHONSE. Laissons-nous le chien? La portière en aura le plus grand

soin.

HERMANCE. Laisser Mirza! jamais de la vie! Entends-tu, Mirza? Ils

veulent t'abandonner, les vilains! Embrasse vite ta maîtresse; encore,

encore...

CATHALA. Mais elle est tout à fait mignonne, cette petite bête; elle

nous amusera infiniment. Partons.

III

=Vol de la grue.=

les suivent à quelque distance.>

CATHALA. Lisez-vous beaucoup, mademoiselle?

HERMANCE. Oh oui! j'achète le *Pour tous* toutes les semaines.

C'est-à-dire que je préférerais me passer de je ne sais quoi plutôt que

de me passer de mon *Pour tous*.

CATHALA. Hermance, c'est un nom bien charmant! il donne tout de suite

envie d'aimer la personne qui le porte!

HERMANCE. Oh! ce n'est pas mon nom... je m'appelle Imilie.

CATHALA. Emilie?

HERMANCE. Non, Imilie.

CATHALA. Eh bien, ma chère Imilie... Décidément j'aime mieux vous

appeler Hermance.

HERMANCE. Allez-y. Vous êtes comme Jules, vous.

CATHALA. Qu'est-ce que c'est que Jules?

HERMANCE. Un grand toqué, qui ne sait pas dire un mot de sérieux. Il

est dans les contributions.

CATHALA. Hermance, laissez-moi vous aimer. (

la main.>)

HERMANCE. Vous allez vous faire mordre par Mirza.

CATHALA. Si nous déposions le chien à terre? Cela lui ferait peut-être

du bien de marcher...

HERMANCE. Oh! non, il salirait ses pattes, ses belles petites pattes

blanches. Voyez donc!

CATHALA. Laissez-moi vous aimer, Hermance.

HERMANCE. Qu'est-ce que je traîne derrière moi? Je parie que c'est

encore une branche morte qui s'est accrochée à ma robe.

CATHALA. Attendez, je vais vous en débarrasser. Oh! le joli pied!

HERMANCE. Il me fait bien souffrir, allez. J'ai un cor que j'ai oublié

de tailler avant de sortir.

CATHALA, . Pauvre chérie! Mais vous ne répondez point à ce que je vous dis?

HERMANCE. Vous ne me dites que des bêtises.

CATHALA. Des bêtises! N'avez-vous donc jamais aimé, Hermance?

HERMANCE. Si... mais il m'en a cuit.

CATHALA. Ah! () Il y a, dans la langue française, des métaphores ignobles.

HERMANCE, . Quel métier faites-vous, vous?

CATHALA. Un métier assez mélancolique: je suis substitut en province.

HERMANCE. Substitut?... Et qu'est-ce que vous vendez?

CATHALA, . Ce que je... () Ah! bon, c'est
une farce... je comprends... oui, oui. Je vends des épices.

HERMANCE. Gagnez-vous beaucoup?

CATHALA, . Merci... cela
dépend. () Elle a de l'originalité, au moins.

HERMANCE. Mais avancez donc; vous restez là planté
comme le terme. Je
ne vois déjà plus nos amis, nous finirons par les perdre.

CATHALA. A se perdre on se retrouve, dit un proverbe.
Pourquoi ne nous
perdrions-nous pas un peu tous les deux?

HERMANCE. Oh! vous êtes énervant!

CATHALA. Quelle taille d'abeille!

HERMANCE. Monsieur, je vous prie de ne pas m'insulter! Si
j'ai consenti

à venir à la campagne, c'est à cause de Jeanne que je
connais depuis

longtemps.

CATHALA. Eh! qui songe à vous insulter, ma chère enfant!
Vous me

plaisez, j'essaye de vous le dire aussi poliment que possible;
tout

cela est fort simple. Nous nous sommes réunis pour nous égayer; je

tâche d'être gai. Asseyons-nous sous ces beaux tilleuls.

HERMANCE. Pas de ça, Lisette!

CATHALA. Pourquoi?

HERMANCE. Parce qu'il y a trop de petites bêtes dans l'herbe, et que

j'ai peur des petites bêtes.

CATHALA. Il y en a de si jolies pourtant!

HERMANCE. Tenez, vous ne cherchez qu'à me contrarier. Rejoignons Jeanne

et Alphonse.

CATHALA. Comme vous voudrez.

IV

=Le repas de la grue.=

UN GARÇON. Mesdames et messieurs, nous n'avons plus un seul cabinet de

libre pour le moment; mais entrez dans cette salle où il n'y a qu'une

table d'occupée. Vous y serez fort bien. (

groupe de cinq ou six jeunes gens.>) Ces messieurs auront bientôt

fini.

ALPHONSE. Allons, puisqu'il n'y a pas moyen de faire autrement!

Cathala, charge-toi du menu.

CATHALA. Mesdames, qu'aimez-vous?

HERMANCE. Avez-vous un parfait, garçon?

LE GARÇON. Certainement, madame.

HERMANCE. Et du maquereau?

LE GARÇON. Du maquereau aussi... Mais pour commencer, quel potage?

HERMANCE. Oh! je n'y tiens pas.

JEANNE. Dis donc, nous y tenons, nous. Une purée Crécy, garçon.

HERMANCE. Et un tapioka pour Mirza.

CATHALA, . Mesdames, voulez-vous vous en

rapporter à moi? Je crois que vous n'aurez pas à vous repentir de cette

marque de confiance. Tenez, garçon, et vivement.

JEANNE. A présent, plaçons-nous. Monsieur Cathala à côté d'Hermance.

CATHALA, <à Hermance>. Qu'avez-vous, mademoiselle? Vous semblez

contrariée...

JEANNE. Qu'as-tu, en effet?

HERMANCE, <à demi-voix>. Ce sont ces messieurs de la table,

là-bas, qui ont l'air de me regarder en riant.

CATHALA, . Croyez-vous.

JEANNE. Mais non! mais non! tu es folle! Ils ne s'occupent pas de toi.

Monsieur Cathala, rasseyez-vous donc.

HERMANCE. Je t'assure...

JEANNE. Est-ce qu'on n'a pas le droit de rire en dînant, maintenant? Tu

verras bien si nous nous gêmons, nous, tout à l'heure!

ALPHONSE, . Ah çà, elle n'est pas amusante, ton amie. ()

HERMANCE. Garçon, vous me donnerez un bol pour Mirza... elle n'aime pas

manger dans les assiettes.

ALPHONSE. Comment? est-ce que le chien va dîner avec nous?

HERMANCE. Mais oui, sur mes genoux, comme cela. Montre ta petite langue

rose, Mirza! C'est mon enfant, monsieur. ()

CATHALA, <à Hermance>. Vous offrirai-je du vin?

HERMANCE, .

Oh! cette fois...

CATHALA. Qu'est-ce qui arrive encore?

HERMANCE. Je suis bien sûre que ce monsieur m'a désignée du doigt en se

moquant.

CATHALA. Lequel?

HERMANCE. Celui qui a la cravate bleue.

JEANNE, . Je te dis, Hermance, que tu rêves... je ne sais pas où tu as la tête aujourd'hui!

CATHALA. Allons, il faut en finir. (

l'autre table.>)

JEANNE. Monsieur Cathala!

ALPHONSE. Cathala! qu'est-ce qui te prend donc?

CATHALA, <à un jeune homme>. Monsieur... madame prétend que vous

la regardez avec une obstination inconvenante.

LE JEUNE HOMME, <étonné>. Je vous affirme, monsieur, que je ne

sais pas ce que vous voulez dire.

CATHALA. Cependant, monsieur...

LE JEUNE HOMME. Ah! monsieur, après ma déclaration, c'est votre

insistance qui devient déplacée.

ALPHONSE. Reviens donc, Cathala!

UN AUTRE JEUNE HOMME, <à Cathala>. Mais oui, vous nous ennuyez.

CATHALA,

homme>. Vous devez savoir la valeur de vos paroles, monsieur.

(<Échange de cartes.>)

ALPHONSE, <à Hermance>. Il n'y a pas de bon sens, madame, à

soulever des scènes pareilles pour des niaiseries!

HERMANCE. Alors, il faut me laisser mépriser par les premiers venus? Je

vous remercie de l'intention. ()

CATHALA, . Voyons, Alphonse, cela ne te regarde pas. Ma petite Hermance, ne pleurez pas.

HERMANCE. Non, je suis de trop ici; je préfère m'en aller.

ALPHONSE, <à part>. Le diable m'emporte si je la retiens!

HERMANCE. Monsieur Alphonse a bien su me faire sentir ma position.

ALPHONSE, <à part>. Bon! est-ce qu'elle va essayer aussi de me

brouiller avec Cathala?

CATHALA, <à Hermance>. Vous resterez, ma chère. (

à Alphonse.>) Et vous, mes amis, vous allez me faire le plaisir de

vider vos verres, où le vin commence à s'éventer...

la table voisine abandonnent la place. La diversité des flacons amène

la gaieté. Hermance fait goûter de tous les plats à Mirza. Le champagne

est accueilli avec une bruyante faveur.>

JEANNE. Vous saurez, messieurs, qu'Hermance a une voix délicieuse. Il

faut qu'elle chante quelque chose.

CATHALA et Alphonse. Ah! oui! oui!

HERMANCE. C'est que j'ai mangé des artichauts crus ce matin, et je

crains...

CATHALA. Bah! bah! ça ne fait rien.

HERMANCE. Alors voulez-vous entendre l'Écuyer du roi de Sicile_, ou

bien *Ernest, éloignez-vous?*

TOUS. *Ernest, éloignez-vous!*

HERMANCE. Elle est toute nouvelle.

Partez, Ernest, partez, je vous en prie! Mon cœur est faible et craint votre pouvoir. Je vous aimais, et par coquetterie J'ai trop longtemps méconnu mon devoir. Oui, près de vous, j'aurais pu être heureuse; De mon bonheur vous vous montrez jaloux. Si vous m'aimez, laissez-moi vertueuse! Éloignez-vous, Ernest, éloignez-vous!

ALPHONSE. Ah! très-bien!

HERMANCE. Messieurs, en chœur au refrain!

ALPHONSE. Fichtre! nous n'aurions garde d'y manquer.

TOUS.

Si vous m'aimez, laissez-moi vertueuse! Éloignez-vous, Ernest, éloignez-vous!

ALPHONSE. Crapule d'Ernest!

HERMANCE. Deuxième couplet, messieurs. Je crois que je l'ai pris un peu

haut.

CATHALA . Si jolie!

HERMANCE. On ne change pas d'air.

Vous le savez, mon mari vient d'apprendre Qu'il est trompé

par moi, qu'il aime tant! Au saint autel, ah! laissez-moi me rendre; Je dois me rendre ou m'enfouir au couvent...

ALPHONSE, . Non, non! assez! assez!

CATHALA, <à Jeanne>. Qu'est-ce qu'a donc Alphonse?

HERMANCE, <à Jeanne>. La musique fait trop d'impression à votre

époux. Je vais passer au dernier couplet.

JEANNE. Oui, c'est cela.

HERMANCE. Ce n'est plus la femme qui parle.

Deux mois plus tard, dans la sainte chapelle, Aux doux accords des cantiques pieux, Sœur Amélie, aussi pâle que belle, Prenait le voile et prononçait ses vœux. Le même jour, étendu sur la pierre, Ernest mourait à la maison des fous, Et murmurait, en fermant la paupière: Éloignez-vous, de grâce, éloignez-vous! TOUS. Et murmurait en fermant la paupière: Éloignez-vous, de grâce, éloignez-vous!

ALPHONSE, . Ernest était mon ami... J'ai mérité son sort... je demande à faire des révélations!

JEANNE. Reviens à toi, Alphonse.

ALPHONSE. A la condition qu'on fera boire du champagne au chien! Je

demande que le chien boive du Champagne

chemin de fer.>

V

=La grue au nid.=

HERMANCE, <à Cathala>. M'aimerez-vous toujours, au moins?...

CATHALA. Parbleu!

MA FEMME M'ENNUIE

I

C'était un jeune homme très-doux.

Seulement il avait quelques idées fixes.

Il ne pouvait souffrir ni le vent, ni la grêle, ni les grosses chaleurs, ni les grands froids, ni les enfants à table, ni les opérettes, ni les embarras de voitures.

C'était moins un original qu'un délicat.

Il comprenait la vie à sa manière; il se la représentait comme un beau

jardin, rempli de lumière et de parfums, avec de larges parties d'ombre

et des perspectives infinies, égayé de mille chansons d'oiseaux (rien

des perroquets!), traversé d'eaux vives, et couronné d'un ciel blanc et

bleu,—le ciel des hommes doux.

On l'appelait Francis.

Il était riche; il semblait devoir être heureux, et il l'aurait été
infailliblement sans un accident qui vint l'en empêcher tout
à coup.

Il se maria.

Il

Ce fut comme qui dirait un plongeon dans l'océan Parisien,
le pire des

océans.

Il piqua une tête à la hauteur de la Mairie du deuxième
arrondissement,

et il disparut.

Au bout de six mois seulement, on le revit à la surface du
boulevard

des Italiens,—mais pâle, verdi, vaseux, souillé d'algues,
amaigri et

incommensurablement mélancolique...

Sa première sortie fut pour le club, où l'on hésita à le
reconnaître.

—Francis!

—Allons donc!

—Pas possible!

—Mais si fait!

Puis, parmi tous ces jeunes gens, il s'en trouva un qui eut l'héroïque

candeur de lui décocher ces sept mots en pleine poitrine:

—Donnez-nous des nouvelles de votre femme?

Francis répondit simplement, de l'air souriant d'un gentleman à qui

l'on scie une jambe:

—Ma femme m'ennuie.

III

Ce jour-là, il joua et perdit quinze mille francs au baccarat.

C'était la première fois qu'il touchait une carte.

A partir de cet instant, ce jeune homme si doux donna dans tous les

plaisirs et dans toutes les turbulences. Il loua à l'année le char de

la fantaisie et le lança à travers toutes les ornières.

Lui, qui avait toujours enveloppé les courtisanes d'une insouciance et

d'un mépris sans égal, il s'enquit des plus fameuses et des plus chères.

On lui en indiqua plusieurs.

Il les harnacha et les empanacha d'une façon excessive, et il se montra

avec elles dans les endroits les plus voyants, devant Tortoni, dans

les avant-scènes des théâtres de vaudeville, aux courses d'Iffisheim.

Il les fit souper à toute heure, il les excita à être insolentes et

insupportables, et souvent elles dépassèrent son désir.

L'étonnement fut général.

Il arrivait quelquefois qu'un de ses amis l'abordait au sortir d'une

orgie, harassé, débraillé, les yeux brûlés, les mains tremblantes.

—Qu'avez-vous, mon cher Francis? et dans quel état vous trouvé-je? Il

faut que vous ayez quelque chagrin inconnu. Répondez.

Francis demeurait les yeux attachés au sol, et il finissait par dire:

—Ma femme m'ennuie.

IV

Il se décida à voyager.

Ce n'était pas qu'il aimât les voyages.

Au contraire.

Il fit comme tous les gens qui se déplacent rarement: il alla au bout

du monde.

Là, comme il se trouvait sur le sommet d'une très-haute montagne et

qu'il bâillait à un magnifique lever de soleil, il se vit soudain nez

à nez avec un savant, membre correspondant de l'Institut, envoyé en

mission extraordinaire pour étudier je ne sais quelle matière rocheuse.

Il le salua fort poliment.

Le savant, qui reconnut ce jeune homme si doux pour l'avoir rencontré

dans les meilleurs salons de Paris, ne put retenir une exclamation.

—Vous ici!

—Comme vous voyez, dit Francis.

Le savant eut l'esprit traversé par un soupçon; il flairait un émule,

un concurrent.

—Peut-on vous demander dans quel but vous êtes ici? lui demanda-t-il

avec un accent inquiet.

—Oh! mon Dieu, c'est bien simple, répondit Francis.

—Ah!

On était à trois mille huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le savant retenait sa respiration.

Francis, ne voulant pas prolonger plus longtemps son anxiété, laissa

tomber cette parole:

—Ma femme m'ennuie.

V

Or, un matin qu'il souffrait d'un cor au pied, il envoya chercher un

pédicure.

Le pédicure arriva.

Francis lui tendit la jambe, et s'étendit silencieusement dans un vaste

fauteuil.

Le pédicure, tout en déployant sa trousse et en tâtant le pied, voulut

causer, comme font un assez grand nombre de pédicures.

—Voilà une callosité, monsieur,—essaya-t-il de dire,—qui doit vous

occasionner de vives souffrances, surtout pendant les changements de

température.

Mais lui, pensif, se contenta de répondre au pédicure:

—Vous allez vous taire, n'est-ce pas?

Le pédicure, un peu troublé, baissa la tête et se mit à l'œuvre.

Tout à coup, l'acier, guidé par une main mal assurée, entama la chair

vive.

Francis poussa un rugissement.

Il retira précipitamment sa jambe; de l'autre, il sauta vers un

secrétaire ouvert, y prit un revolver et brûla la cervelle au pédicure.

Une seconde avait suffi à la perpétration de ce drame de cabinet, qui

n'excita aucune émotion dans le quartier.

Le bris du pédicure passa pour une explosion de gaz.

Dire que Francis éprouva quelque regret de ce forfait, ce serait

beaucoup s'avancer, mais, à coup sûr, il en éprouva un certain embarras.

Le cadavre d'un pédicure est toujours gênant.

Après avoir mûrement réfléchi pendant un quart d'heure, il prit

le parti de l'emballer fort proprement dans une caisse (peut-être

lésina-t-il sur les aromates) et de l'expédier au chemin de fer de

l'Est, par la petite vitesse.

VI

On traduisit Francis en cour d'assises.

Il y apporta sa physionomie indifférente.

Toutefois, l'appareil de la justice humaine parut exciter sa curiosité.

Il examina avec une profonde attention les juges, le public, les

gendarmes, comme s'il n'eût pas été là pour son propre compte,—prenant

souci des moindres épisodes, d'une porte qui grince, d'un greffier qui

se lève, d'un juré qui fait passer un papier à son voisin.

La lecture de l'acte d'accusation le ramena au sentiment de sa

situation.

Un éclair d'intérêt brilla dans ses yeux lorsqu'il s'entendit traiter

de bête fauve, de chacal, et comparer aux scélérats les plus consommés.

Il s'oublia au point d'en frissonner lui-même.

Son avocat, qui appartenait à la nouvelle école du barreau, c'est-à-dire à l'école mondaine, essaya de rejeter tous les torts sur

la victime. Il prétendit que le pédicure avait été l'agresseur, et que

son client n'avait fait qu'user de son droit de légitime défense.

—La vue de son sang lui aura tourné la tête, dit-il; il a pu croire

à un guet-apens, s'imaginer que sa blessure était mortelle. Se voyant

attaqué par le fer, il a riposté par le feu. Quoi de plus naturel? Vous

en auriez fait autant à sa place, messieurs!

Il y eut plusieurs signes de dénégation parmi les jurés.

—Si! si! continua l'avocat, en insistant; on ne se laisse pas charcuter de sang-froid. Je prétends même qu'il faut considérer

comme un bonheur le trépas purement accidentel de ce
pédicure, de

ce maladroit, de cet empirique. Qui nous affirmera que ce
bourreau

n'avait point estropié déjà un nombre considérable
d'individus? Combien

d'autres n'en eût-il pas mutilés encore! Il eût fini par
décimer notre

belle France sous son outil homicide. Mon client a purgé
l'humanité

d'un monstre. Et voilà pourtant celui contre lequel vous
avez voulu

prononcer une peine. Vous n'y pensez pas!...

Ce système ingénieux ébranla quelques jurés; mais il était
écrit que

Francis devait gâter toutes ses affaires.

Lorsque le président «qui avait dirigé les débats avec une
lucidité

merveilleuse,» lui adressa la phrase consacrée, dernière
perche tendue

aux criminels:

—Accusé, n'avez-vous rien à ajouter pour votre défense?

Il répondit, en levant les yeux au ciel, comme un ange qui
aurait fait

un mauvais coup:

—Ma femme m’ennuie!

VII

Il fut condamné à mort.

Cela ne parut pas l’affecter outre mesure.

Il conserva sa présence d’esprit et sa douceur jusqu’au dernier moment,

ce qui est le propre des grands coupables.

Il se refusa à toutes les visites, afin d’éviter les attendrissements;

et, en fait de consolation suprême, il se contenta philosophiquement de

la compagnie du concierge de la prison, avec lequel il avait obtenu la

permission de jouer au piquet.

Le jour de l’exécution, il mangea de bon appétit la classique aile

de volaille, et but les trois-quarts d’une bouteille de vin de

Bordeaux,—prise derrière les fagots.

Après quoi, les cheveux *rafraîchis*, il se mit en route pour la place

publique, par un petit soleil de printemps.

Ses regards, qu'il ne cessa de promener sur la foule pendant le trajet,

le convainquirent du sentiment unanime de réprobation dont la société

était animée contre lui.

Arrivé au lieu de destination, il monta tranquillement l'escalier.

Une fois sur la plate-forme, il voulut parler au peuple; mais les

aides exécuteurs l'en empêchèrent, et l'on n'entendit que ces mots

immédiatement tranchés par le couperet:

—Ma fem...

LA ROSIÈRE

PERSONNAGES:

LA ROSIÈRE. LE PÈRE. LA MÈRE. LE FRÈRE. LE TAMBOUR.
UNE VOIX DU CIEL.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PÈRE, LA MÈRE.

LE PÈRE, . Qu'est-ce qu'elle peut bien avoir depuis deux jours?

LA MÈRE. Qui ça?

LE PÈRE. Notre vache.

LA MÈRE. Un peu d'échauffement, peut-être. Espérons que cela ne sera

rien.

LE PÈRE. Faudrait la montrer à M. Maillard, le vétérinaire.

LA MÈRE. Oui, tu as raison; il faudra aller demain chez lui... Mais

aujourd'hui, ne pensons qu'au bonheur de voir couronner notre Thérèse.

LE PÈRE. C'est donc aujourd'hui?

LA MÈRE. Eh! tu le sais bien, mon homme.

LE PÈRE. Ce n'est pas dommage; je commence à être ennuyé de toutes ces

allées et venues dans notre maison.

LA MÈRE. Mais c'est pour le bien de ta fille.

LE PÈRE. La prime de trois cents francs, oui...

LA MÈRE. Et l'honneur donc!

LE PÈRE. L'honneur, l'honneur, ce n'est pas ça qui guérira notre vache.

() Elle rechigne sur tout, ce n'est pas naturel.

LA MÈRE. Une rosière dans notre famille!

LE PÈRE. Pauvre Biquette...

LA MÈRE. Elle s'habille en haut, aidée par la vieille mademoiselle

Chuquet, la tapissière. Tu verras comme elle est belle. Chère enfant!

c'est le premier beau jour de sa vie. () Ne

t'impatiente pas, Bertrand, la cérémonie n'est que pour dix heures.

LE PÈRE, . Je me moque de la cérémonie! je te

parle de notre vache, et je dis comme ça que c'est n'avoir pas de

cœur que d'attendre à demain, quand on peut aujourd'hui procurer du

soulagement à cette bête.—Donne-moi ma veste.

LA MÈRE. Pour quoi faire?

LE PÈRE. Pour aller chez M. Maillard, et l'amener avec moi voir

Biquette.

LA MÈRE. Attends au moins à ce tantôt. Tu ne seras pas de retour assez

à temps pour donner le bras à ta fille.

LE PÈRE. Son frère l'accompagnera.

LA MÈRE. Auguste? Où veux-tu que j'aille le chercher à présent?

LE PÈRE. Enfin, tu feras comme tu pourras. Mais je ne connais que la

justice: notre vache est notre vache, et je n'aime pas à voir souffrir

personne. Je vais chez M. Maillard.

LA MÈRE, . Bertrand!

LE PÈRE. Veux-tu que je te dise? Eh bien, toi, tu as toujours eu le

cœur sec. ()

LA MÈRE, . Qu'est-ce qu'il a dit? J'ai mal entendu, ce n'est pas Dieu possible... Voici mon fils!

SCÈNE II

LA MÈRE, LE FRÈRE,

entre silencieusement et va au buffet.>

LA MÈRE. Trois jours sans rentrer? Où étais-tu?

LE FRÈRE. Je travaillais au pont.

LA MÈRE. La nuit aussi? (). Comme tu as chaud, mon cher fils! viens ici que je t'essuie la figure.

LE FRÈRE. Finis donc.

LA MÈRE. Tu sais, mon ami, le bonheur qui nous est arrivé...

LE FRÈRE. Où est le vin?

LA MÈRE. Ta sœur a été nommée rosière.

LE FRÈRE, . Qué malheur!

LA MÈRE. Tu penses si j'ai remercié le bon Dieu! Notre Thérèse, la plus

sage de la commune!

LE FRÈRE. C'est flatteur pour les autres.

LA MÈRE. Tu vas mettre ta redingote; je t'ai repassé une chemise.

LE FRÈRE. A cause? Je ne m'habille pas le dimanche, c'est trop commun.

LA MÈRE. Mais il faut que tu conduises ta sœur à la mairie.

LE FRÈRE. Qu'est-ce qui a dit ça?

LA MÈRE. C'est M. Bersalotte, l'adjoint, qui est venu hier chez nous.

LE FRÈRE. C'est tout ce qu'il paye? (dispose à sortir.>)

LA MÈRE. Auguste! où vas-tu?

LE FRÈRE. Jouer au tonneau.

LA MÈRE. Ne fais pas affront à ta sœur; accompagne-la, je t'en prie.

LE FRÈRE. Merci! Pour qu'on m'embête encore au chantier, comme on fait

depuis trois jours. J'en ai assez, des rosières.

LA MÈRE. Oh? mon fils, un si grand honneur...

LE FRÈRE. Laisse donc; de la comédie en bâton!

LA MÈRE. Auguste, mon cher enfant, va mettre ta redingote.

LE FRÈRE. Eh! je l'ai vendue.

LA MÈRE. Ah!

LE FRÈRE. Adieu, maman. ()

LA MÈRE, . Allons je n'ai pas le temps de
pleurer.

SCÈNE III

LA MÈRE, LA ROSIÈRE.

LA ROSIÈRE. Eh bien, qu'est-ce que tu fais donc, maman?
Voilà une heure

que je t'appelle. Tu n'entends jamais quand on a besoin de
toi.

LA MÈRE, . Belle comme une reine!

LA ROSIÈRE. Ma robe a craqué à l'épaule; il a fallu y faire un
point.

Comme c'est agréable!

LA MÈRE. Cela ne se voit pas, je t'assure... Mais embrasse-
moi donc, ma

Thérèse!

LA ROSIÈRE. Voyons, ne me touche pas; tu vas toute me salir. Où est

papa?

LA MÈRE. Il est sorti.

LA ROSIÈRE. Et Auguste?

LA MÈRE, . Auguste aussi.

LA ROSIÈRE. Tous les deux! Qui est-ce qui m'accompagnera alors?

LA MÈRE. Dame!... moi, mon enfant.

LA ROSIÈRE. C'est pour rire, n'est-ce pas?

LA MÈRE. Il faut bien que ce soit quelqu'un, puisque ton père et ton

frère...

LA ROSIÈRE. Et avec quoi t'habilleras-tu? Tu n'as seulement pas de

bonnet à te mettre.

LA MÈRE. J'ai ma robe verte.

LA ROSIÈRE. Elle est propre, ta robe verte! Tu veux donc me faire honte?

LA MÈRE. Ma chère fille, on sait que nous ne sommes pas riches; c'est

connu.

LA ROSIÈRE. C'est connu ici; mais il viendra beaucoup de monde de

Paris. Qu'est-ce qu'on dirait en te voyant à côté de moi?

LA MÈRE. On dirait que je suis ta mère. Une mère n'a pas besoin de

coquetterie.

LA ROSIÈRE. Tu crois cela? Non, maman, reste. Il est nécessaire qu'il y

ait quelqu'un pour garder la maison.

LA MÈRE. Mais je veux te voir couronner, moi!

LA ROSIÈRE. Je t'apporterai ma couronne. Je te la donnerai. Tu pourras

la serrer dans ta commode.

LA MÈRE, . Je t'en prie...

LA ROSIÈRE. Sois raisonnable; cela ne se peut pas. (cloches.>)

LA MÈRE. Ah! j'ai ma robe de noce!

LA ROSIÈRE. Je l'ai donnée l'autre jour à la petite Maria pour sa

première communion. Est-ce que je ne te l'avais pas dit?

LA MÈRE. Tu... as donné ma robe de noce?

LA ROSIÈRE. Une guenille!

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE TAMBOUR, AMIES DE LA ROSIÈRE.

LE TAMBOUR. Serviteur, la compagnie. Mademoiselle Thérèse Hallut, c'est

pour vous prévenir comme cela que voilà vos amies qui viennent vous

chercher, vu qu'il est l'heure.

LA ROSIÈRE. Vous êtes bien honnête, monsieur Laflême. Je suis prête;

mais vous nous ferez le plaisir de vous rafraîchir, n'est-ce pas? Ces

demoiselles aussi.—Bonjour, Flore; bonjour, Annette.—Maman, donne des

verres.

LA MÈRE. Oui, tout de suite.

LE TAMBOUR, .—Eh bien, madame Hallut, êtes-vous assez heureuse!

SCÈNE V

CORTÈGE DE LA ROSIÈRE.

=Le tambour de la commune.= =Le garde champêtre=, .
=Dix jeunes filles=, . =Une enfant de cinq ans=, . =La
rosière.= =La rosière de l'an précédent.= =Monsieur le

maire.= =Monsieur l'adjoint au maire.= =Deux pompiers.=
=Les notables de l'endroit.=

SCÈNE VI

BAL MOREL.>

UN EMPLOYÉ DU BAL. En place! en place, pour le quadrille!

UN PAYSAN. Viens, Denise.

UNE PAYSANNE. Je veux bien; où est Marie? () Marie! ici!
viens donc!

L'EMPLOYÉ. Un vis-à-vis! un vis-à-vis!

UN COUPLE. Voilà! (
rosière, ivre, traverse les groupes.>)

UN DANSEUR. Hé! faites attention.

LE FRÈRE. De quoi?

UN PAYSAN. Tiens, c'est Auguste. Oh! là, là, Auguste!

UN AUTRE. Est-ce que ta sœur va bientôt venir?

LE FRÈRE. Colle-moi la paix avec ma sœur...

VOIX DIVERSES. Voilà la rosière! Vive la rosière! (
banquettes.>)

UN PARISIEN. C'est là une rosière? Je demande la tête de
Florian!

UNE PARISIENNE. Elle a des gants de coton.

L'EMPLOYÉ. En place! en place!

UN ZOUAVE, . Mademoiselle, vous m'avez
promis un quadrille?

LA ROSIÈRE. Le second, oui, monsieur; je danse celui-ci avec
M.

Maillard.—Mais qu'est-ce que vous avez à la joue? du sang...

LE ZOUAVE. Oh! ce n'est rien; une égratignure... Un polisson
qui se

permettait des plaisanteries sur vous...

LA ROSIÈRE. Sur moi?

LE ZOUAVE. Soyez tranquille, mademoiselle, je viens de lui
donner son

compte; il en a pour huit jours de lit.—Tenez, le voilà qu'on
emporte.

LA ROSIÈRE. Ah! mon Dieu! c'est mon frère!

M. MAILLARD. Mademoiselle Thérèse, le quadrille
commence. Votre main,

s'il vous plaît?

LA ROSIÈRE. C'est juste, monsieur Maillard. ()

SCÈNE VII ET DERNIÈRE

UNE VOIX DU CIEL. Humble femme, il est tard; les bruits
s'éteignent

dans le village; tu as travaillé toute la journée; tes genoux
tremblent

de fatigue; la lassitude est peinte sur ton visage; il est tard.
Cesse

de pleurer, ou plutôt endors-toi dans tes larmes; cherche un
apaisement

dans le sommeil, pauvre cœur meurtri. Oublie et pardonne;
oublie les

lâchetés et les ingrattitudes; pardonne aux goujats et aux
méchants.

Endors-toi en priant: tes douleurs cesseront bientôt, et tu
seras

glorifiée alors pour tout ce que tu auras souffert.—Saintes
fleurs

du peuple, tristes fronts courbés dans la poussière, Dieu
vous voit

et vous bénit; il sait vos insomnies en attendant l'époux
enivré et

brutal; il compte vos supplications au fils détourné et
farouche. Vous

êtes les âmes naïves, vous êtes les âmes tendres à qui une
éternité

d'amour est promise. Endors-toi, pauvre mère, endors-toi, et
je te

ferai voir en rêve la couronne qui t'attend, ainsi que la robe
étoilée

dont tu seras revêtue le jour où tu monteras au Ciel! (s'endort.>)

LA BAGUE

SCÈNE PREMIÈRE

Mme DE MONBAZON. En vérité, mon Georges, il faut que je vous aime bien

pour oublier ainsi tous mes devoirs d'épouse. Oh! laissez-moi cacher ma

rougeur dans votre sein!

SON GEORGES. Cachez, cachez.

Mme DE MONBAZON. Vous semblez préoccupé, mon Georges? Qu'est-ce qui

peut mettre ainsi un pli à votre front! O mon Dieu? un malheur plane

sur vous, peut-être!

SON GEORGES. Mais non, mais non.

Mme DE MONBAZON. C'est que, voyez-vous, un rien m'effraie, pauvre femme

que je suis! Je vous aime tant!

SON GEORGES, <à part>. Et Adèle qui m'attend chez moi à quatre

heures et demie.

Mme DE MONBAZON. Que vous êtes beau, mon Georges!
que vous êtes

distingué! Il n'y a que vous pour savoir porter une cravate
rose. Je

veux vous en envoyer une douzaine.

SON GEORGES. Pas de frais, voyons, pas de frais. ()

Quatre heures vingt!

Mme DE MONBAZON. Vos regards se portent toujours sur la
pendule. Je

finirai par croire que mon Georges a un rendez-vous.

SON GEORGES. Un rendez-vous?... oui, un rendez-vous
d'affaires, avec

mon banquier, qui demeure au Gros-Caillou. Ainsi
permettez...

Mme DE MONBAZON. Qu'avez-vous donc fait de la montre
que je vous ai

donnée?

SON GEORGES. Est-ce que je ne l'ai pas sur moi? Elle sera
restée

accrochée... auprès de mon lit.

Mme DE MONBAZON, . Allez à votre rendez-vous, mon ami,
à votre rendez-vous... d'affaires. Oh! si c'était une femme
qui vous

attendît?

SON GEORGES. N'y a pas de danger.

Mme DE MONBAZON. Si quelque rivale tentait de vous arracher à mon

amour!... je ne sais pas ce que je lui ferais. Vous ne me connaissez

pas encore, voyez-vous! Mais où mon esprit va-t-il s'égarer?... Vous

n'aimez que moi, et vous n'aimerez jamais que moi, n'est-il pas vrai,

mon noble Georges?

SON GEORGES. Naturellement.

Mme DE MONBAZON. Georges est à son Herminie, comme Herminie est à son

Georges!

SON GEORGES, <à part>. Oh! il y a des dents nouvelles à la scie.

() Adieu.

Mme DE MONBAZON. Attendez! Georges, c'est aujourd'hui le 8 novembre.

SON GEORGES. Eh bien?

Mme DE MONBAZON, . Cette date ne vous dit-elle rien?

SON GEORGES. Je croyais être au 9.

Mme DE MONBAZON. Oublieux! C'est l'anniversaire de notre liaison... de

notre coupable liaison.

SON GEORGES. Pas possible!

Mme DE MONBAZON. Acceptez cette bague en souvenir d'un jour qu'il n'est

plus en notre pouvoir d'effacer de notre existence.

SON GEORGES. Une bague?

Mme DE MONBAZON. Oh! bien simple... Je veux vous la passer au doigt.

Si elle ne peut nous fiancer devant les hommes, qu'elle nous fiance au

moins devant Dieu!

SON GEORGES, <à part>. Je n'éviterai pas une scène d'Adèle.

Mme DE MONBAZON. Et maintenant, partez, Georges; allez à vos

occupations. Je ne prétends pas être un obstacle dans votre vie; je

ne veux pas qu'on dise: «Cette femme a brisé l'avenir de ce jeune

homme.» Ah! c'est que je ne vous aime pas d'un amour égoïste, moi! Vous

reviendrez samedi, à la même heure.

SON GEORGES. J'aurais mieux aimé lundi.

Mme DE MONBAZON. Pourquoi?

SON GEORGES. Oh! pour rien... Va pour samedi. Mais votre mari?

Mme DE MONBAZON. Ne craignez rien; je l'éloignerai, comme toujours.

SON GEORGES. A samedi donc. Adieu, ma belle comtesse. ()

Mme DE MONBAZON, . Qu'il

est gracieux, mon Georges! qu'il a l'air comme il faut!

M. DE MONBAZON, . Bonjour, chère amie.

Il n'est venu personne pendant mon absence?

Mme DE MONBAZON. Si fait... ce jeune homme qui désire tant vous voir...

M. Georges Mac'Interlop.

M. DE MONBAZON. C'est étrange! Voilà dix-huit mois que ce monsieur a

une lettre de recommandation pour moi, et il n'est pas encore parvenu à

me la remettre.

Mme DE MONBAZON, . Vous vous croisez toujours.

SCÈNE II

GEORGES, . Je te jure qu'il n'y a pas de

ma faute, mon Adèle! Ouf!

SON ADÈLE. Merci! je te retiens, toi. Une heure de retard!
Que dira ma

maîtresse de magasin!

GEORGES. Si tu savais que de courses j'ai faites! J'en suis
esquinté.

SON ADÈLE. Avec cette toilette de notaire et ces souliers de
bal?

Tiens, regarde-moi, tiens, tiens! ()

GEORGES. J'ai été à l'enterrement d'un de mes amis.

SON ADÈLE, . *Trou la trou, trou la trou...* Si tu

avais été à l'enterrement, tu sentirais le vin.—Approche ta
tête, s'il

vous plaît.—Et ton mouchoir? Pouah! Monsieur se met du
musc à présent,

comme les vieilles femmes.

GEORGES, <à part>. Le parfum préféré d'Herminie!
Profanation!

SON ADÈLE. Tu sais bien pourtant que je t'ai défendu de te
servir

d'autre chose que du Bully.

GEORGES. C'est vrai; je ne le ferai plus; pardonne-moi, ma
petite Adèle.

SON ADÈLE. Non; tu n'es pas gentil; tu me traites comme la première

venue.—Vois, nous sommes au commencement de l'hiver, et tu n'as pas

encore retiré mon manteau de chez la mère Trudaine.

GEORGES. Eh bien, et moi, ai-je retiré ma montre?—Voyons, viens

m'embrasser, mon loulou. (

l'attirer sur ses genoux.>)

SON ADÈLE. Aïe! tu me fais mal... Qu'est-ce qui me blesse donc?...

Tiens, tu as une nouvelle bague!

GEORGES, <à part>. Pincé!

SON ADÈLE. Mais c'est un brillant!

GEORGES. Allons donc! une modeste pierre...

SON ADÈLE. Attends que je l'essaie... Elle me va comme si on m'avait

pris mesure. Merci, Georges!

GEORGES. Pas de bêtises! Rends ça tout de suite.

SON ADÈLE. Eh bien, quoi? Du strass, tu peux bien m'en faire cadeau. Ne

dirait-on pas?

GEORGES. C'est la bague de ma mère!

SON ADÈLE. Connu! Pourquoi ta mère ne la porte-t-elle pas, sa bague?

GEORGES. Elle me l'a confiée pendant vingt-quatre heures pour y faire

graver...

SON ADÈLE. Son chiffre; encore connu!—Je sais un graveur qui ne te

prendra pas cher. Adieu; il faut que je rentre au magasin.

GEORGES. Veux-tu bien me rendre cette bague?

SON ADÈLE. Madame doit être dans tous ses états. Je suis aussi sûre

d'attraper un savon que deux et deux font quatre... Ce sera ta faute.

()

GEORGES. Mon petit chat, sois raisonnable; tu ne veux pas que je me

fâche?

SON ADÈLE. Si; je voudrais voir ça. (

porte.>)

GEORGES, . Adèle... Une fois, deux

fois!... de bonne volonté!

SON ADÈLE. Non! () Tu me

casseras plutôt le doigt... Aïe!... je vais crier... Georges! Eh bien,

je te la reporterai demain... bien sûr!

GEORGES. Bien sûr?

SON ADÈLE. Mais lâche-moi! Oh! le monstre! j'ai le poignet tout bleu.

() C'est égal, ta bague a fait mon caprice!

()

GEORGES, . Adèle!

SON ADÈLE, . Écris ton linge; je l'enverrai chercher.

GEORGES, . Après tout, tant pis pour la Monbazon! Je trouverai une excuse.

SCÈNE III

ADÈLE, . Êtes-vous seule, mère Trudaine?

Mme TRUDAINÉ. Oui, mon petit pruneau; qu'est-ce qu'il y a pour votre

service?

ADÈLE, <ôtant la bague de son doigt>. Combien ça vaut-il, ça?

Mme TRUDAINÉ. Peste! ma fille, tu ramasses maintenant de ces petits

cailloux-là? Je t'en fais mon compliment. L'amidon va bien, à ce que je

vois.

ADÈLE. Combien? combien?

Mme TRUDAINÉ. Écoute, ma petite, ne joue pas la finesse avec moi; je

connais ton jeu comme si je te l'avais taillé. Tu sors de chez le

bijoutier, et tu sais son prix.

ADÈLE. Eh bien, après? quel mal y a-t-il à cela?

Mme TRUDAINÉ. C'est que le prix de maman Trudaine n'est pas tout à fait

celui du bijoutier.

ADÈLE. Mais enfin, qu'est-ce vous en offrez, vous?

Mme TRUDAINÉ. A cause de toi, mon chéri, j'irai jusqu'à cent francs.

ADÈLE, . Prenez donc garde

d'attraper un effort.

Mme TRUDAINÉ. Ah! je sais bien, nous préférierions traiter avec le

bijoutier, qui est plus généreux, plus large. Mais le bijoutier est

curieux; il veut tout savoir, les tenants et les aboutissants; il exige

des papiers, et quelquefois il ne paie qu'à domicile. Tandis que maman

Trudaine ne demande rien du tout; elle est glissante, elle...

ADÈLE. Mais, dites donc, cette bague vient de mon Georges!

Mme TRUDAINÉ. Oh! alors, c'est bien simple! Que ton Georges

t'accompagne chez le bijoutier. ()

ADÈLE, . Ainsi, nous ne faisons pas affaire, mère

Trudaine?

Mme TRUDAINÉ. Je n'ai pas dit cela, mon bibi.

ADÈLE. Cent francs! Ce n'est pas même le prix du Mont-de-Piété!

Mme TRUDAINÉ. Voyons, entendons-nous. Tu me dois douze francs pour

l'engagement de ton manteau, n'est-ce pas? Bien. Huit francs pour ta

robe écossaise. Douze et huit font vingt. Plus, quatre-vingts francs

pour la montre de ton homme. Voilà déjà tes cent francs.

ADÈLE. Oui, mais...

Mme TRUDAINÉ. Laisse-moi finir. Je te rends le manteau, la robe et la

montre. Ensuite... tu vas voir si je suis gentille... je te donnerai

un joli chapeau, qui n'a pas été porté deux fois, et que je dois aller

chercher tout à l'heure avec d'autres choses, chez Élisà Spiralifère,

ma meilleure pratique. De plus, tu pourras choisir deux paires de

bottines parmi celles que j'ai ici. J'espère que je fais bien les choses!

ADÈLE. Et cinquante francs d'argent.

Mme TRUDAINÉ. Ah! non.

ADÈLE. Je m'en vais, mère Trudaine.

Mme TRUDAINÉ. Mais, méchante enfant, tu ne me laisses aucun bénéfice.

ADÈLE. Qu'est-ce que ça me fait?

Mme TRUDAINÉ. Trente francs, et tais-toi.

ADÈLE. Non.

Mme TRUDAINÉ. Eh bien, va-t'en; j'aime mieux ça.

ADÈLE. Allons, quarante; voici la bague.

Mme TRUDAINÉ, . Les diamants ne sont plus à la mode;
c'est d'un goût détestable aujourd'hui.—Je vais te chercher
tes

nippes.—Et ton petit enfant, comment va-t-il?

ADÈLE. Toujours en nourrice à Saint-Denis, mère Trudaine; il
n'a pas

été bien portant, ces jours-ci.

Mme TRUDAINÉ. Ce sont les dents.

SCÈNE IV

UN GARÇON, . M. le marquis de Beffaria demande à
présenter ses hommages à ces dames.

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Joseph, nous vous avons défendu de
laisser entrer

aucun homme ici. Présentez nos excuses à M. le marquis, et
dites-lui de

nous fiche la paix.

BLANCHE, CAMILLE, ERNESTINE. C'est cela; pas d'hommes!
pas d'hommes!

NANCY. Ça tient trop de place!

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Joseph! un parfait!

CAMILLE. Joseph! des *impériales*!

BLANCHE. Joseph! une carafe frappée!

ERNESTINE. Joseph! le café! les liqueurs! la chartreuse!

NANCY, . _Mon arrêt, descends du ciel?.... Venez tous,
c'est une fê...ê...ê...te!_

TOUTES. Non! non! non!

CAMILLE, <à Élisabeth>. Oh! le joli diamant! Depuis
quand

l'as-tu?

ÉLISABETH. Depuis ce soir.

CAMILLE, . Tu as de la chance, toi.

ÉLISABETH. Je l'ai acheté à ma revendeuse.

CAMILLE. Cher?

ÉLISABETH. Je ne sais pas; nous sommes en compte.

BLANCHE, <à Ernestine>. Je n'ai jamais compris le javanais.

ERNESTINE. Que tu es bête!

NANCY. Pas à moi, ces dents-là! Regarde donc. (

à sucre.>)

ERNESTINE. Je te parie de casser cette autre assiette au
même endroit.

BLANCHE. Je te parie que non!—Mesdames, taisez-vous
donc; on ne

s'entend pas casser les assiettes!

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Joseph! (

salon.>) Vous viendrez chez moi demain matin avec l'addition.

LE GARÇON. Très-bien, madame.

ÉLISA SPIRALIFÈRE. A onze heures.

LE GARÇON. Oui, madame.

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Vous insisterez pour être introduit. Il y aura

peut-être un monsieur chez moi.

LE GARÇON. Madame peut compter sur la façon discrète...

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Vous êtes un serin. Vous parlerez très-haut, au

contraire. Vous direz que vous me rapportez cette bague, que je vous ai

laissée en nantissement. Prenez-la, avez-vous compris, cette fois?

LE GARÇON. Oui, madame.

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Ce n'est pas dommage. Allez maintenant, et

envoyez-moi chercher du tabac turc!

LE GARÇON, . Madame...

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Quoi?

LE GARÇON. C'est qu'il y a dans le corridor le jeune M. de Chalossé qui

sollicite la faveur...

ÉLISA SPIRALIFÈRE, . Encore, Joseph!

TOUTES. A bas les hommes!

SCÈNE V

M. DE MONBAZON. Encore, si j'étais certain de votre amour, Éliisa!

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Pouvez-vous en douter, Paul, après tous les

sacrifices que j'ai faits pour vous!

UNE FEMME DE CHAMBRE, . Madame...

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Qu'est-ce qu'il y a, Victoire?

LA FEMME DE CHAMBRE. C'est...

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Parle. Tu sais bien que je n'ai pas de secrets pour

M. le comte.

LA FEMME DE CHAMBRE. Eh bien, madame, c'est un garçon de la _Maison

Dorée_.

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Ah! oui, je sais ce que c'est. Fais-le entrer.

M. DE MONBAZON, . *La Maison Dorée?*...

ÉLISA SPIRALIFÈRE. N'allez-vous pas être inquiet déjà? C'est pourtant

bien simple. Hier soir, en sortant des Variétés, j'ai invité trois ou

quatre de mes bonnes amies à manger un morceau. Nous avons sucé des

crevettes et bu deux doigts de tisane. Une orgie! J'avais oublié mon

porte-monnaie; j'ai laissé la première chose venue, c'est sans doute

cela que ce garçon me rapporte.

M. DE MONBAZON. Toujours évaporée! ()

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Ah! c'est vous, mon ami. ()

Paul, donnez donc dix louis, je vous prie.

M. DE MONBAZON, . Dix louis de crevettes!

diable!

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Dix ou onze, je ne sais pas. Avez-vous votre papier,

garçon, votre note... comment appelez-vous cela?

LE GARÇON. Voici, madame, avec la bague.

M. DE MONBAZON, . Voyons cette bague. Elle est gentille, oui, elle est gentille.

ÉLISA SPIRALIFÈRE. La voulez-vous?

M. DE MONBAZON. Qu'est-ce que vous voulez à la place?

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Vous le savez bien, gros vilain... le cachemire...

Hein?

M. DE MONBAZON. Oh! Oh!

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Vous n'en mourrez pas, chéri.

M. DE MONBAZON, . Encore, si

j'étais certain de votre amour, Élisabeth!

ÉLISA SPIRALIFÈRE. Pouvez-vous en douter, Paul, après tous les

sacrifices que j'ai faits pour vous!

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

M. DE MONBAZON. Bonjour, chère amie. Vous allez bien? Allons, tant

mieux. A propos... vous me reprochez toutes mes préoccupations, mon

manque de galanterie. Je veux vous prouver aujourd'hui que j'ai été

sensible à vos reproches. Permettez-moi de vous offrir ce bijou.

Mme DE MONBAZON, . Ma bague!!!

LES INVITEURS

PERSONNAGES:

CAZENAVE, *de Toulouse*[1]. ROUCOUMILLE, *id.* DIOMÈDE, *id.* MOI, *de Paris, personnage de convention.* [1] Il me fallait une ville de province pour les besoins de cette esquisse. Je n'ai pas choisi Toulouse, de préférence à une autre, avec l'intention de ridiculiser spécialement ses habitants; je l'ai prise précisément parce que je ne la connais pas, que je n'y suis jamais allé, espérant échapper de la sorte à des suppositions de satire trop directe. (*Note de l'auteur.*)

PREMIÈRE PARTIE.

CAZENAVE. Comment! vous ne connaissez pas Toulouse?

MOI. Non, monsieur, à mon grand regret.

CAZENAVE. Est-ce possible!—Dis donc, Roucoumille; monsieur n'a jamais

vu Toulouse.

ROUCOUMILLE. Oh!!!

CAZENAVE. Il faut absolument que vous nous fassiez l'honneur de venir y

passer quelque temps.

ROUCOUMILLE. Vous ne pouvez pas vous en dispenser.

DIOMÈDE. Vous n'avez pas le droit de vivre sans connaître

Toulouse.—Garçon! un autre bol de punch!

CAZENAVE. Nous serons heureux de vous y offrir une hospitalité qui ne

soit pas trop indigne de vous.

MOI. Merci, messieurs, merci...

CAZENAVE. Nous ne sommes que de petites gens auprès de vous autres

Parisiens, mais enfin, quand nous voulons nous mêler de faire les

choses... N'est-ce pas, Roucoumille?

ROUCOUMILLE. Fiez-vous à Cazenave: il sait traiter son monde.

MOI. Je suis aussi touché qu'embarrassé de ces témoignages de

cordialité.

DIOMÈDE. Eh bien, vous seriez bien bon d'y mettre des façons; on voit

bien que vous ne nous connaissez pas.—A votre santé!

MOI. A la vôtre, monsieur. ()

CAZENAVE. Voyons, quand venez-vous à Toulouse?

ROUCOUMILLE. Oui, quand partez-vous? dites-nous ça.

MOI. Mais... je ne sais pas... aussitôt que je le pourrai.

ROUCOUMILLE. Pourquoi pas tout de suite?

CAZENAVE. C'est justement la saison des bécassines.

MOI. Cela m'est impossible en ce moment.

DIOMÈDE. Allons, faites un sacrifice. Que diable! vous n'êtes pas

tellement retenu à Paris!

MOI. Mais si, je vous assure. Tout ce que je peux vous promettre, pour

répondre à vos charmantes instances...

CAZENAVE. Ah!

DIOMÈDE. Écoutons!

MOI. C'est d'aller à Toulouse le printemps prochain.

ROUCOUMILLE, . Dans six mois!

CAZENAVE. Au moins, est-ce une affaire bien entendue?

DIOMÈDE, . Bien convenue?

MOI. Oh! j'y engage ma parole.

ROUCOUMILLE. A la bonne heure! Vous verrez une ville comme vous n'en

avez jamais vue.

DIOMÈDE. Ce n'est pas Paris... c'est autre chose.

CAZENAVE. Je me charge de vous montrer toutes nos curiosités; et nous

n'en manquons pas!

DIOMÈDE. Moi, les monuments ne sont pas mon fort, mais je vous ferai

manger d'un poisson unique au monde, et boire d'un certain vin... Dis

donc, Roucoumille, le vin de l'avocat!

ROUCOUMILLE. Ah! oui! le vin de l'avocat!

CAZENAVE. Oh! le vin de l'avocat!

DIOMÈDE. Il faudra le mener aussi chez le père Morel, un restaurant de

Clémence Isaure. C'est là qu'on fait de bons repas.

CAZENAVE. Nous lui ferons faire la connaissance de Constantin.

ROUCOUMILLE. C'est une idée!

CAZENAVE. Vous verrez un bon garçon, sans pose, tout franc, tout

rond... pas bête cependant.

DIOMÈDE. Qui, bête? Constantin! Je crois bien qu'il n'est pas bête!

ROUCOUMILLE. Un peu braque, par exemple. Il arrivera chez vous sans

chapeau, ou avec un soulier d'une façon et l'autre de l'autre.

DIOMÈDE. Je vous présenterai à notre cercle. Le président sera heureux

de vous accueillir.

MOI. En vérité, messieurs, vous me comblez.

ROUCOUMILLE. Êtes-vous amateur d'opéra?

MOI. Jusqu'au délire!

ROUCOUMILLE. Nous avons une troupe comme il n'y en a pas deux. Le ténor

est un peu faible; mais la basse... c'est ça.

DIOMÈDE. Nous n'aimons que les basses, à Toulouse.

CAZENAVE. Vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer, je vous en réponds.

MOI. J'en suis convaincu.

DIOMÈDE. Et les femmes, donc! Vous nous en direz des nouvelles. Quels

yeux! quels cheveux! Et comme c'est établi les femmes, Cazenave?

CAZENAVE. Oui, Clara, la maîtresse à Peyrolle.

ROUCOUMILLE. Et Clotilde, celle au commandant!

DIOMÈDE. Laisse donc! ta Clotilde a quatre dents fausses.

CAZENAVE. Pour une belle femme, parlez-moi de Mariette, qui tient un

magasin de modes! Je veux que nous organisions une partie avec elle...

MOI. Messieurs, messieurs, je suis marié!

CAZENAVE. Bah! bah! une fois à Toulouse vous nous appartenez. Nous

sommes une petite bande de lurons; nous avons un commissaire de police

dans notre manche...—Mais vous ne pourrez rien voir en huit jours. Il

faut nous rester un mois.

ROUCOUMILLE. Deux mois!

DIOMÈDE. Tout l'été!

MOI. Je le voudrais de tout mon cœur, mais...

CAZENAVE. Mais quoi? Est-ce que vous ne vous reposez point quelquefois?

Est-ce que vous ne prenez jamais de vacances?

MOI. Si fait; je tâcherai...

CAZENAVE. Ah ça! pas de bêtise! Vous savez que vous descendez chez moi,

et que vous y demeurerez tout le temps de votre séjour.

MOI. Oh! pour cela, je ne peux accepter.

CAZENAVE. Ce serait me faire un véritable affront, à moi et à mes amis,

que d'aller à l'hôtel.

ROUCOUMILLE. Certainement.

DIOMÈDE. D'abord, il n'y en a pas un de passable à Toulouse.

CAZENAVE. Je vous installerai dans une jolie petite chambre, au

deuxième étage. Il y a une très-belle vue. Vous serez là entièrement

chez vous; vous pourrez sortir et rentrer quand vous voudrez; personne

ne vous dérangera.

MOI, <ébranlé>. Mais c'est moi qui vous dérangerai.

CAZENAVE. Cessez. Je vous attends du premier au quinze mai.

MOI. Eh bien, vous l'emportez, mon cher monsieur, mon cher...

CAZENAVE. Appelez-moi Cazenave tout court, vous me ferez plaisir.

MOI. Oui, mon cher Cazenave, je cède à tant d'urbanité; j'irai à

Toulouse, et je descendrai chez vous.—Messieurs, soyez témoins de

l'engagement solennel que j'en prends; j'ai éprouvé trop de plaisir

dans votre compagnie pour ne pas désirer de me retrouver avec vous le

plus tôt possible.—A votre santé encore, messieurs, et au revoir à

Toulouse!

TOUS LES QUATRE,

d'acte>. A Toulouse!

DEUXIÈME PARTIE

MOI, .

M. Cazenave, s'il vous plaît?

LE PASSANT. Quel Cazenave? Il y a cent cinquante Cazenave à Toulouse.

MOI. Diable! (

bravement à la recherche de son Cazenave; vers la fin de la journée il

en a FAIT soixante-quinze. Il s'adresse, pour le soixante-seizième, à

une femme du peuple.>) M. Cazenave, s'il vous plaît!

LA FEMME. C'est bien facile; vous voyez ce puits qui fait le coin de la

petite place, à côté du marchand de balais? Eh bien, c'est la seconde

rue en tournant sur votre droite, après la boutique des demoiselles

Fabrègue, dans la maison du menuisier, l'étage au-dessus de M.

Subleyras le fils.

MOI. C'est limpide. (

étages, et sonne à une porte percée d'un guichet.>)

UNE DOMESTIQUE, . Que voulez-vous, vous?

MOI. Voir Cazenave et m'asseoir!

LA DOMESTIQUE. Comment vous nomme-t-on?

MOI. J'aurais préféré lui faire une surprise... (

la domestique referme le guichet, et le laisse sur le palier.>)

MOI. Précieuse rusticité des mœurs de la province!

LA DOMESTIQUE,

guichet>. Vous êtes bien seul?

MOI. Tiens! cette idée!

LA DOMESTIQUE. Entrez. ()

CAZENAVE, .

Monsieur, veuillez m'excuser de vous avoir fait attendre.

MOI, . Cher monsieur... Enfin!... j'ai cru que
je ne vous trouverais jamais!

CAZENAVE. J'avais d'abord mal lu votre nom sur votre carte;
mais j'ai

fini par me rappeler... Nous nous sommes vus si peu de
temps!...

MOI. Cela m'a suffi pour me souvenir continuellement de
votre

courtoisie. Aussi, vous voyez, je suis fidèle à ma promesse.

() Où puis-je déposer ceci?

CAZENAVE. Mais... où vous voudrez... sur le premier meuble
venu.

MOI. Cet excellent Cazenave! Pas changé; toujours aussi
bonne mine...

Je vous aurais reconnu entre mille Cazenave. () Il est

tellement ému qu'il oublie de m'offrir une chaise. Ma foi!
sans façon,

je l'accepte! ()

CAZENAVE, . Ah! ah!—Et... peut-on vous

demander, au risque d'être indiscret, ce qui vous amène à
Toulouse?

MOI. Hein?—Ce qui m'amène à... Ah? oui, oui, oui... je
comprends...

Elle est bonne!—Ce qui m’amène à Toulouse? (sang-froid.>) Je ne sais pas. () Farceur de Cazenave!

CAZENAVE. Où êtes-vous descendu?

MOI. Je ne suis pas descendu; je vous dis que j’arrive.

CAZENAVE. Dans ce cas, je vous recommande l’hôtel des *Colonies*; c’est

ce que nous avons de moins mal.

MOI, . Ah! l’hôtel des...

CAZENAVE. Ou celui des *Quatre-Sœurs*. La table d’hôte y est préférable.

MOI. Je vous sais gré de ce renseignement.

CAZENAVE. En toute autre circonstance, je me serais fait un plaisir

de vous offrir un logement; mais nous sommes si petitement, si

petitement... Et puis, j’ai la tante de ma femme qui est venue demeurer

chez nous depuis six semaines.

MOI. Pas un mot de plus, Cazenave; je n’ai jamais prétendu être un

gêneur. Vous savez quelles ont été mes résistances à ce sujet. L’hôtel

des *Quatre-Sœurs* fera parfaitement mon affaire; je vous dirai même

plus: cette nouvelle combinaison me met à mon aise.

CAZENAVE. J'en suis ravi.

DIOMÈDE, . Comment vas-tu, Cazenave, mon vieux?

MOI. Monsieur Diomède la place m'est heureuse!

CAZENAVE, <à Diomède>. Est-ce que tu ne remets pas ce monsieur!

DIOMÈDE. Attends donc...

CAZENAVE. C'est monsieur N..., de Paris, avec qui nous avons soupé un

soir... tu sais bien... et avec Roucoumille.

DIOMÈDE. Bah! C'est étonnant comme ma mémoire s'en va! Enchanté

néanmoins de vous revoir, monsieur...—Qu'est-ce que vous venez faire

ici?

MOI, <à part>. Lui aussi!

DIOMÈDE. Quelle diantre d'affaire peut vous avoir conduit dans notre

trou?

MOI. Un trou?

DIOMÈDE. Eh oui! morbleu! et de la pire espèce. (canapé.>)

MOI. Vous ne disiez pas cela, il y a six mois; Cazenave non plus. A

vous entendre, Toulouse...

CAZENAVE. Ah! Toulouse est bien changée!

DIOMÈDE. Changée du tout au tout.

CAZENAVE. Le commerce est mort.

MOI. Bon! il reste encore les monuments, les bons repas, les femmes

charmantes, le théâtre...—Vous me mènerez chez le père Morel, au

restaurant de *Clémence Isaure*.

DIOMÈDE. Le père Morel?... Ah oui!—Mais c'est qu'il est retiré; il a

cédé son fonds.

MOI. Eh bien, nous irons chez son successeur. Je ne tiens pas au père

Morel, moi; je ne tiens qu'à ses fourneaux. Vous m'avez aussi prôné un

vin dont je veux boire: le vin de l'avocat.

DIOMÈDE. Hum! il ne doit pas lui en rester beaucoup.

MOI. Nous boirons le reste.—Oh! j'ai votre programme gravé dans la

tête, et je ne vous ferai grâce d'aucun article. Lequel des deux me

présente au cercle?

CAZENAVE. Ce sera Diomède, car moi, je n'y mets presque plus les pieds,

autant dire.

DIOMÈDE. Le cercle!... Moi, présenter quelqu'un au cercle! Il y a bel

âge que je les ai tous envoyés coucher... un tas d'imbéciles, de serins!

MOI. Je vois qu'il faudra que je me rabatte sur le théâtre.

CAZENAVE. Il est fermé.

MOI. Fermé!

DIOMÈDE. Est-ce qu'il y a un théâtre possible à Toulouse? Est-ce qu'on

vient à Toulouse pour aller au théâtre!

MOI. Mais dites donc, si je suis venu à Toulouse, c'est parce que vous

m'avez engagé à y venir, entendez-vous!

DIOMÈDE. Une fichue idée que nous vous avons donnée là.

MOI. Allons, allons, vous êtes des sournois; vous hésitez et vous vous

consultez avant de me recevoir dans votre confrérie.
Rassurez-vous, je

suis un drille de votre trempe, et je ne trahirai pas vos secrets. A

Issoudun, j'aurais été un des plus hardis compagnons de la Désœuvrance;

à Toulouse, je ferai merveille dans votre bande de lurons.

DIOMÈDE. Ah bien, oui! notre bande! dissoute, mon cher monsieur,

dissoute. Nous nous couchons maintenant à neuf heures.

MOI, .—Mariette aussi?

DIOMÈDE. Quelle Mariette?

MOI. Vous savez bien... qui tient un magasin de modes.

DIOMÈDE. Il n'y a plus de Mariette pour moi. Il n'y a plus de veilles;

il n'y a plus rien. C'est fini.

MOI. Comment? fini!

DIOMÈDE. Je ne bois plus, je ne mange plus, je me soigne.
Voyez-vous,

les bons dîners, les noces, tout cela c'est de la duperie. On y laisse

sa peau à ce jeu-là. () Cinq heures! Je vais
prendre mon huitième bouillon aux herbes. Rien ne vaut
cela, monsieur,
rien! vous y viendrez comme les autres. Adieu, Cazenave. (
sort.>)

CAZENAVE, . Il a raison.

MOI. Il a raison?

CAZENAVE. Oui. C'est bon, à vous autres, Parisiens, cette
vie de

dissipation. C'est votre élément.

MOI, <à part>. Des injures, par-dessus le marché. (
sac de voyage.>) Adieu.

CAZENAVE. Je vous retiendrais bien à dîner, si je n'avais pas
aujourd'hui ma belle-mère, qui est loin d'être gaie, la pauvre
femme.

Mais il faudra que vous me donniez un jour...

MOI. Vraiment?

CAZENAVE. Lorsque vous repasserez par Toulouse...

LE PHOTOGRAPHE

L'APPRENTI. Je demande.

LE PHOTOGRAPHE. Combien?

L'APPRENTI. Quatre.

LE PHOTOGRAPHE. En voilà quatre. (présente.>) Est-ce qu'il y a beaucoup de monde au salon?

LE DOMESTIQUE. Six personnes, monsieur.

LE PHOTOGRAPHE. Sont-elles inscrites?

LE DOMESTIQUE. Oui, monsieur.

LE PHOTOGRAPHE. Ont-elles donné des arrhes?

LE DOMESTIQUE. Oui, monsieur.

LE PHOTOGRAPHE. Fais-les attendre.

LE DOMESTIQUE. C'est qu'elles attendent déjà depuis une heure.

LE PHOTOGRAPHE. Donne-leur à feuilleter les collections, dans ce cas.

LE DOMESTIQUE. Je les leur ai données, monsieur.

LE PHOTOGRAPHE. Même la *Galerie des rois de France*?

LE DOMESTIQUE. Même la *Galerie*.

LE PHOTOGRAPHE. Et *l'Album du Notariat* aussi?

LE DOMESTIQUE. Ah! non, monsieur.

LE PHOTOGRAPHE. Étourdi! le plus beau fleuron de ma couronne! Va vite

leur faire admirer *l'Album du Notariat*. (

l'apprenti.>) Nous disons...

L'APPRENTI. Le roi.

LE PHOTOGRAPHE. Que le diable t'emporte!

L'APPRENTI. Valet de trèfle.

LE PHOTOGRAPHE. Atout... atout... Conçois-tu quelque chose à la rage

qu'ont tous ces individus de faire faire leur portrait?

L'APPRENTI. Inexplicable.

LE PHOTOGRAPHE. Ils n'ont donc pas de miroir chez eux pour s'y regarder

tant que cela leur plaît! ()

Encore?

LE DOMESTIQUE. Monsieur, ce n'est pas ma faute. On se plaint.

LE PHOTOGRAPHE. Bah! murmures flatteurs de ma renommée grandissante...

Il fallait annoncer que j'étais avec les ambassadeurs du Pic de

Ténériffe. Qu'est-ce que tu as à la main?

LE DOMESTIQUE. C'est la carte d'une demoiselle qui insiste pour être

introduite tout de suite.

LE PHOTOGRAPHE. Folle naïveté!

LE DOMESTIQUE. Elle prétend qu'elle vous est recommandée par M. Jules

Prével.

LE PHOTOGRAPHE. Diable! M. Jules Prével, une influence, une tête

de lettre! Passe-moi cette carte: «Mademoiselle Acacia, artiste

dramatique.»

L'APPRENTI. Joli nom.

LE PHOTOGRAPHE. S'est-elle fait inscrire à l'avance?

LE DOMESTIQUE. Non, monsieur.

LE PHOTOGRAPHE. A-t-elle donné des arrhes?

LE DOMESTIQUE. Non, monsieur.

LE PHOTOGRAPHE. Fais-la entrer. () Toi, misérable

apprentif, au laboratoire!

LE DOMESTIQUE. Par ici, mademoiselle.

MADemoiselle ACACIA. Oh! la drôle d'odeur!

LE PHOTOGRAPHE. Détestable, en effet... C'est du collodion... quelque

chose d'infect, et qui s'attache aux vêtements. Il faut huit jours pour

s'en débarrasser.

MADEMOISELLE ACACIA. Ah! mon Dieu!

LE PHOTOGRAPHE. N'en croyez pas un mot.—Tiens! mais je vous ai vue

quelque part.

MADEMOISELLE ACACIA. Au théâtre.

LE PHOTOGRAPHE. Au théâtre, je veux bien: je ne suis pas méchant, moi.

A quel théâtre?

MADEMOISELLE ACACIA. Vous savez: rue de la Tour-d'Auvergne.

LE PHOTOGRAPHE. Il y a donc un théâtre rue de la Tour-d'Auvergne?

MADEMOISELLE ACACIA. Voyons, vous n'allez pas me faire poser?

LE PHOTOGRAPHE. Si... en pied.

MADEMOISELLE ACACIA. A la bonne heure! Promettez-moi de me faire aussi

bien que mon amie Clémentine.

LE PHOTOGRAPHE. Clémentine qui?

MADEMOISELLE ACACIA. Eh bien, Clémentine. Vous ne connaissez donc rien?

LE PHOTOGRAPHE. Je ne connais pas Clémentine, voilà tout.

MADemoiselle ACACIA. J'ai sa carte sur moi, tenez.

LE PHOTOGRAPHE, .

Cela ne sort pas de *nos ateliers*. Ensuite, mademoiselle, nous

n'aurons pas beaucoup d'efforts à vous faire aussi jolie que votre amie.

MADemoiselle ACACIA. Vrai?

LE PHOTOGRAPHE. Surtout si vous consentez à poser dans le même costume

qu'elle.

MADemoiselle ACACIA. C'est bien comme cela que je l'entends... dans mes

costumes de théâtre.

LE PHOTOGRAPHE. De théâtre, puisque vous le voulez. Est-ce que vous en

avez plusieurs?

MADemoiselle ACACIA. Je le crois bien! C'est moi qui joue les fées dans

les revues, les lutins dans les ballets, les sylphes dans les féeries,

les pages dans le drame, les jockeys dans le vaudeville...

LE PHOTOGRAPHE. Je vois cela d'ici, sans jumelles. Mais alors, vous

allez entrer dans cette chambre, à côté.

MADemoiselle ACACIA. Pour quoi faire?

LE PHOTOGRAPHE. Pour vous habiller.

MADemoiselle ACACIA. Oh! il n'y a qu'à ôter.

LE PHOTOGRAPHE. Raison de plus. Vous trouverez là une toilette garnie.

MADemoiselle ACACIA. Y a-t-il une pomme d'api?

LE PHOTOGRAPHE. Une pomme d'api elle-même... avec une boîte à couleurs.

MADemoiselle ACACIA. Peste! vous faites bien les choses, vous.

LE PHOTOGRAPHE. En avez-vous pour longtemps?

MADemoiselle ACACIA. Trois secondes! Changement à vue!
—Pourquoi cette

question?

LE PHOTOGRAPHE. C'est que je vous demanderai la permission d'expédier

une ou deux têtes de bourgeois, en vous attendant.

MADemoiselle ACACIA. Autant de têtes que vous voudrez; je ne suis pas

plus pressée que cela.

LE PHOTOGRAPHE. Car je ne dois pas vous céler que je vous ai fait

passer avant un secrétaire de ministre et deux agents de change.

MADemoiselle ACACIA. Oh! des agents de change! On les connaît tous, mon

photographe. J'ai leur tableau dans ma chambre à coucher.

LE PHOTOGRAPHE. Des agents de change ou des banquiers, je ne sais pas

au juste. Enfin, des gens excessivement bien.—Vous ferez sonner le

timbre quand vous serez prête. (

chambre voisine. Il appelle le domestique.>) Domitien!

LE DOMESTIQUE. Monsieur?

LE PHOTOGRAPHE. Introduis les clients... par ordre alphabétique.

LE DOMESTIQUE. Les clients sont partis, monsieur.

LE PHOTOGRAPHE. Comment, partis? Depuis quand? Et de quel droit?

LE DOMESTIQUE. Ils se sont impatientés.

LE PHOTOGRAPHE. Bravo, c'est une réclame magnifique; ils vont se

plaindre partout.

LE DOMESTIQUE. Il y en avait de furieux.

LE PHOTOGRAPHE. Je ne redoute pas la réclame au courroux.—Pourtant,

cela me gêne à l'heure qu'il est; voilà justement le soleil qui se

lève: un jour superbe! Il faudrait utiliser ce météore, comme dirait un

vaudevilliste. () Domitien!

LE DOMESTIQUE. S'il vous plaît, monsieur?

LE PHOTOGRAPHE. Ai-je fait ton portrait?

LE DOMESTIQUE. Vingt-sept fois, monsieur.

LE PHOTOGRAPHE. En vérité?

LE DOMESTIQUE. Je suis exposé à tous les coins de rue du quartier,

debout, assis, tête nue, en casquette, avec mon plumeau, sans mon

plumeau, avec ma culotte de peluche, de face, de trois-quarts...

LE PHOTOGRAPHE. C'est que tu as, en effet, une très-belle tête de

serviteur. Allons, mets-toi là, et profitons du soleil.

LE DOMESTIQUE. Quoi! monsieur serait encore assez bon?...

LE PHOTOGRAPHE. Oui, je serai encore assez bon.—Diabes de clients!

LE DOMESTIQUE. Cela fera la vingt-huitième fois.

LE PHOTOGRAPHE. Bah! bah! je te retiendrai cela sur tes gages.

LE DOMESTIQUE. C'est que si cela était égal à monsieur, moi je ne tiens

pas beaucoup à avoir un nouveau portrait.

LE PHOTOGRAPHE. Eh bien, je te le ferai pour rien. Dépêchons.

LE DOMESTIQUE, . Mon ouvrage n'avance pas pendant ce temps-là...

MADemoiselle ACACIA,

gaze>. Là, me voilà! Suis-je bien? (

riant.>) C'est ça votre agent de change?

LE PHOTOGRAPHE, . Non, c'est mon domestique. Je

faisais une étude... de queue-rouge. N'est-il pas vrai qu'il a une

bonne tête de Jocrisse?—Tu peux te retirer, mon garçon.

LE DOMESTIQUE, . Jocrisse! ()

MADemoiselle ACACIA. Comment me trouvez-vous?

LE PHOTOGRAPHE. Pas mal.

MADemoiselle ACACIA. Est-ce que je ne suis pas assez décolletée?

LE PHOTOGRAPHE. Oh! si, si.

MADemoiselle ACACIA. Ma jupe est peut-être un peu longue... je vais la

raccourcir.

LE PHOTOGRAPHE. Non pas! non pas! Diantre! c'est déjà furieusement

court comme cela.

MADemoiselle ACACIA. Elle est coupée sur le modèle de celle de

Clémentine.

LE PHOTOGRAPHE. Ah! c'est une garantie.—Et puis, d'ailleurs, nous

mettrons au bas: «Mademoiselle Acacia, dans le rôle de... de...

MADemoiselle ACACIA. De Trilby.

LE PHOTOGRAPHE. De Trilby... cela sauve tout. Essayons l'attitude, à

présent.

MADemoiselle ACACIA. Je vais me mettre à cheval sur une chaise, comme

Clémentine.

LE PHOTOGRAPHE. Fi! vous n'y pensez pas!

MADemoiselle ACACIA. Aimez-vous mieux que j'aie un pied à terre et

l'autre posé sur cette table?

LE PHOTOGRAPHE. De pis en pis. Pourquoi pas tout de suite faire:

Portez armes avec votre jambe?

MADemoiselle ACACIA. Tout de même.

LE PHOTOGRAPHE. Ou le grand écart?

MADemoiselle ACACIA. Je peux essayer.

LE PHOTOGRAPHE. Ma chère belle, ne sortons point des bornes de

l'anacréontisme; laissons à Vénus sa ceinture...

MADemoiselle ACACIA. Laissons les roses aux rosiers. Cependant je ne

peux pas rester droite comme un piquet.

LE PHOTOGRAPHE. Comme un piquet, non, mais comme un arbrisseau

flexible. Voyons, montez sur ce tremplin; arrondissez le bras gauche

par-dessus votre tête, d'une façon provocante; et, de votre main

gauche, pincez votre jupe à la façon des danseuses espagnoles. Là!

Appuyez votre tête entre ces deux branches de fer. Oui.
Laissez-moi

juger de l'effet à distance. Très-bien! Renversez un peu le corsage.

Parfait! Est-ce assez Trilby, ô mon Dieu!

MADemoiselle ACACIA. Où faut-il que je regarde?

LE PHOTOGRAPHE. Du côté de la porte. Ne craignez pas de forcer

l'expression. () Oh! que c'est bien comme cela!

MADemoiselle ACACIA. Dites donc, il n'est pas chargé?

LE PHOTOGRAPHE. Laissez-moi tranquille... Moins de jupe, lâchez un peu

de jupe.

MADemoiselle ACACIA. Êtes-vous donc amusant avec votre voile noir sur

la tête!

LE PHOTOGRAPHE. Pas de plaisanterie.

MADemoiselle ACACIA. Puis-je remuer les yeux?

LE PHOTOGRAPHE. Tant que cela vous fera plaisir; mais vous ne ferez

plus aucun mouvement quand je dirai: Stope!

MADemoiselle ACACIA. Ne me regardez pas, vous allez me faire rire.

LE PHOTOGRAPHE. Y êtes-vous?

MADemoiselle ACACIA. Attendez. Il me prend une douleur au cœur.

LE PHOTOGRAPHE. Bon!

MADemoiselle ACACIA. Cela passe.

LE PHOTOGRAPHE. Ne parlez plus. Une, deux, trois... stope!
(

secondes s'écoulent.>)

MADemoiselle ACACIA, . Hein?

LE PHOTOGRAPHE. Chut.

MADemoiselle ACACIA, . Oh!

LE PHOTOGRAPHE, . Là, voilà que vous avez tout
fait manquer!

MADemoiselle ACACIA. Écoutez donc j'avais des fourmis dans les mollets.

()

LE PHOTOGRAPHE. Comme c'est agréable!

MADemoiselle ACACIA. Et votre branche de fer dans les oreilles,

croyez-vous que c'est agréable aussi! Et puis quoi? Nous allons

recommencer, mon petit photographe, voilà tout.

LE PHOTOGRAPHE. Voilà tout! Lorsqu'il y a plus de quinze personnes qui

attendent dans l'antichambre!

MADemoiselle ACACIA. Connu!... Fume-t-on chez vous?

LE PHOTOGRAPHE. Parbleu!

MADemoiselle ACACIA. Alors, passez-moi le pot à tabac.

LE PHOTOGRAPHE. C'est une idée. ()

MADemoiselle ACACIA. Dites-donc, mon petit photographe, est-ce que vous

me mettez dans un grand cadre, sur le boulevard?

LE PHOTOGRAPHE. Certainement.

MADemoiselle ACACIA. En belle compagnie?

LE PHOTOGRAPHE. Splendide!

MADemoiselle ACACIA. Ah! quel bonheur! (

de lui.>) Voulez-vous être gentil, gentil, gentil?... Placez-moi à

côté d'un général.

LE PHOTOGRAPHE. Un général?

MADemoiselle ACACIA. C'est un caprice. Clémentine est à côté d'un

député.

LE PHOTOGRAPHE. On tâchera de se procurer un général. (cigarette.>) Allons, recommençons.

MADemoiselle ACACIA. Déjà! que c'est ennuyeux!

LE PHOTOGRAPHE. Au fait, l'heure est bien avancée, le soleil baisse, et

je suis rompu de fatigue. Remettons la séance.—Ah! la journée a été

rude!

MADemoiselle ACACIA. Quand faudra-t-il que je revienne?

LE PHOTOGRAPHE. Eh bien, mais... ce soir... Entre dix et onze heures.

MADemoiselle ACACIA, . Monsieur...

LE PHOTOGRAPHE. Je vous ferai à la lumière électrique.

IL SAIT OU EST LE CADAVRE

I

Tout est là: savoir où est le cadavre.

Et quand on le sait, on est le maître de la situation.

Ah! c'est une jolie langue que le parisien, et qui pour la plupart des

habitants de nos fertiles provinces n'est pas sans rapport avec le

tibétain. De nos jours, elle a été singulièrement enrichie par Gavarni,

par les acteurs, par les ouvriers typographes et par quelques condamnés

à mort.

Pourtant, il ne faut pas confondre le parisien pur avec l'argot.

L'argot crée des mots;—le parisien se contente des mots créés; il vit

en bonne intelligence avec les dictionnaires français, et ne procède

que par images.

Mais quelles images!

Tropes-clowns! Métaphores plus soudaines et plus hardies que des

danseuses espagnoles! Comparaisons saisies de vertiges! Hyperboles qui

ont dû s'épanouir dans un coup de foudre, comme la fleur de l'aloès.

Et adjectifs de toutes les couleurs!

Une illumination générale de la grammaire!

C'est en langue parisienne qu'on dit:

Avoir son plumet,—pour: être gris.

Attraper un papillon de guinguette,—pour: recevoir un coup de poing.

Lâcher la rampe,—pour: se laisser mourir.

Avaler un enfant de chœur,—pour: boire un verre de vin rouge.

Et Il sait où est le cadavre,—pour: il connaît un secret.

II

Qu'il y ait une histoire sinistre sous ces paroles, on ne peut pas en

douter. Seulement, les renseignements me manquent—ainsi que pour cette

autre locution, qui m'a souvent fait rêver: «_Croquer le marmot._»

Il est évident qu'il y a eu autrefois un marmot de croqué par quelqu'un

qui s'impatiait.

Ça, revenons à notre cadavre.

Il y a des cadavres de toutes sortes et de toutes dimensions: des

cadavres bien embaumés dans des cercueils de cèdre; de jolies momies

ornées de bandelettes élégantes; des cadavres poétiques enfin,—comme

la tête de cet amant qu'une femme des contes de Boccace
enterre dans un

pot de fleurs.

Il y a aussi des cadavres horribles, défigurés, crispés, que le
coup

de pelle d'un paysan expose soudainement au grand jour, et
qui n'ont

d'autre linceul qu'un haillon taché de sang...

III

Francbeignet se présente chez un riche négociant.

Francbeignet a une cravate jaune et un large pantalon; il
mâche un

cigare éteint.

Un garçon de bureau, qui lit le *Pays* dans un fauteuil de cuir,
devant

un pupitre, le toise et lui dit:

—Monsieur n'y est pas.

—Tu as vu cela, toi? réplique Francbeignet avec un air
goguenard.

Et, d'un revers de main, envoyant le *Pays* au plafond, il
ajoute:

—Tu vas me faire l'amitié d'annoncer à ton maître que son
ami

Francbeignet a besoin de le voir sur-le-champ. Entends-tu?
son cher

petit Francbeignet.

Le garçon de bureau, abasourdi, se lève et accomplit la commission.

Francbeignet est immédiatement introduit auprès du négociant.

—Tu vas bien, Édouard? lui dit Francbeignet en se jetant sur un canapé.

—Oui... Qui... Que me veux-tu?

—Oh! presque rien.... Tu est fort bien logé ici, sais-tu? Jolie vue...

le mouvement du port... Combien paies-tu cela?

Le négociant feint de remuer une masse considérable de papiers.

—Si tu es occupé, dit Francbeignet, je reviendrai.

—Non, non! réplique vivement le négociant; je suis tout à toi.

—Tes affaires vont comme sur des roulettes, à ce que j'entends répéter

par tout le monde. Je t'en félicite. D'ailleurs, tu mérites ton bonheur; tu as toujours été très-actif, très-habile, très...

Le négociant s'agite sans répondre.

—Où mets-tu les allumettes? continue Francbeignet, en se levant et en

cherchant par la chambre.

Quand il en a trouvé une, et quand il a essayé de rallumer son tronçon

de cigare charbonné:

—Ah! ça tu ne me demandes pas ce que je fais, moi? s'écrite-t-il.

—Eh bien, qu'est-ce que tu fais!

—Je suis à la tête d'une entreprise magnifique, mon cher! Je dirige

une usine de décortication de haricots, à la Villette... j'anoblis

le soissonnais; je réhabilite un légume estimable, en lui enlevant

ce vernis de ridicule sous lequel le préjugé l'a tenu étouffé trop

longtemps.

—Ah!

—La chance m'a souri à mon tour; d'ici à deux ans j'aurai deux cent

mille francs. Mais pour faire face aux premières éventualités, j'ai

besoin de dix mille francs... que je viens te demander, mon bon Édouard.

Le bon Édouard saute sur son siège, de façon à en rompre tous les élastiques.

—Dix mille francs! répète-t-il.

—Dix ou douze, comme tu voudras, dit Francbeignet insensible à cette

expérience de galvanisme.

—Es-tu fou?

—Peut-être bien... sans le savoir.

—C'est impossible, dit sèchement le négociant.

—Oh! je suis sûr du contraire! dit Francbeignet, essuyant tranquillement du revers de la main la poussière qui est au bas de son

large pantalon.

—Comment cela?

—Tu ne veux pas que je te fasse l'injure de m'adresser ailleurs, je

suppose.

—Mais...

—Non, cela ne serait pas décent.

—Où veux-tu que je les prenne, ces dix mille francs? dit le négociant

en levant les bras vers l'Éternel.

—Dame!... où as-tu pris les autres, répond Francbeignet.

Le négociant emprunte les tons d'un parfait à la pistache.

—Te souvient-il de nos farces d'autrefois? dit Francbeignet; que

d'imagination tu avais en ce temps-là! les bons tours que tu savais

inventer! Et cette certaine nuit, chez...

Francbeignet n'achève pas.

Dix billets de banque sont tombés dans sa main.

Il sait où est le cadavre.

IV

—Je te chasserai, maraud! glapit un petit vieillard, écumant de colère

et trépignant dans un salon décoré pompeusement.

Le maraud, qui est un valet de chambre, demeure indifférent et immobile.

—Je te ferai périr sous le bâton, faquin!

Le faquin se contente de hausser imperceptiblement les épaules.

—Je te livrerai à la justice, pendard!

Le pendard ébauche un sourire et compte les boutons de sa veste.

—Va-t'en! dit le vieillard à bout de forces.

Le valet de chambre, comme s'il n'avait pas entendu, se dirige vers une

armoire, et l'ouvrant, il dit:

—Monsieur le comte mettra-t-il aujourd'hui son corset bleu-de-ciel ou

son corset amarante?

Le vieillard pousse un cri étouffé.

Le valet de chambre poursuit:

—Monsieur le comte a reçu ce matin deux nouvelles perruques; laquelle

des deux faudra-t-il lui essayer?

Le vieillard va fermer la porte.

Le valet de chambre dit:

—Monsieur le comte ne se souvient plus que mademoiselle Éléonore vient

le voir dans deux heures, et qu'il n'a pas encore commencé sa toilette.

Le vieillard tend vers lui ses mains suppliantes.

Le valet de chambre dit:

—Monsieur le comte oublie sans doute qu'il m'a chassé.

Le vieillard tombe à genoux...

Le valet de chambre ne s'en ira pas, il ne s'en ira jamais.

Il sait où est le cadavre.

V

Dans une des tribunes de l'hippodrome de la Marche, une jeune femme

est assise. C'est une des plus séduisantes reines d'un monde de

dissipation, d'élégance et d'amour. Elle est admirablement jolie,

admirablement vêtue. Ses yeux ont de l'esprit. Elle a un nom aussi

célèbre que ceux des chevaux qu'elle regarde courir.

Derrière elle, mais formant un groupe à part, se tiennent quelques

jeunes gens à la mode, riant et pariant.

Arrive un gandin au milieu d'eux, un gandin heureux de sa personne,

bruyant, chauve, portant aux bas-côtés des joues une paire démesurée

de buissons flavescents qui semblent deux
commencements d'incendie,

habillé comme un garçon coiffeur qui voudrait faire rire ses
camarades,

c'est-à-dire couvert d'un paletot aussi court qu'un gilet de
flanelle,

le menton scié par un col d'un métal inconnu, l'œil
clignotant, la

bouche entr'ouverte.

Voici les paroles que laisse échapper ce gandin, d'une voix
singulièrement claire:

—Bonjour... bonjour... Comment va? Je viens du pesage. On
ne fera rien

aujourd'hui, je l'ai dit à Mackensie. Qu'est-ce que vous faites
là?

Est-ce qu'il y a des femmes? les connaît-on? d'où cela sort-
il? Si

vous voyez Jeanne, ne lui dites pas que je suis ici: elle me
cherche

partout pour me casser son éventail sur la figure. Avec qui
est donc

Frédéric... là-bas, oui?... Ce n'est pas possible, le voilà remis
avec

Mathilde! A propos, avez-vous quelque chose d'arrangé pour
ce soir? Je

suis parti hier après le quatrième acte; j'ai soupé avec Anna et les

deux Chambuy-Roufflet; Anna a été étourdissante, elle a eu des mots...

A qui dis-tu bonjour! Bah! la petite Lucie? elle va bien depuis cet

hiver. Moi, je n'en peux plus! je suis dégoûté des femmes, je ne veux

plus qu'on m'en parle. Je ne sais vraiment pas comment j'existe depuis

quelque temps en menant un train pareil! Tout autre que moi serait sur

les dents. Il faut avoir une santé de fer comme j'en ai une...

Tout à coup, la jeune femme qu'il n'a pas encore vue se retourne vers

lui, en montrant un visage moqueur.

Le gandin rougit et perd la parole.

On le presse en vain de continuer, il rompt la conversation, il cesse

de se vanter de sa santé de fer.

Elle sait où est le cadavre.

VI

Le grand critique s'est enveloppé dans sa grande robe de chambre, et il

s'est préparé à écrire son grand article pour son grand journal.

Un de ses amis (l'avant-dernier) entre, et se penche sur son papier.

—Quelle est la victime d'aujourd'hui? demande-t-il.

—Une victime de troisième choix, dit le grand critique, en essayant de

sourire sans se compromettre; *un jeune!*

—De la chair fraîche?

—Oh! presque crue... un réaliste! Il est temps de réagir contre une

école superficielle et simplement grossière. M. Constantin Goëmon a

osé m'envoyer son nouveau roman: *_le Couteau ébréché, scènes de la vie*

*d'abattoir_*.

L'ami se gratte le nez.

—Je venais justement vous recommander M. Goëmon, dit-il.

—J'en suis fâché, répond le grand critique; mais il sera égoïste avec

son propre couteau, et il n'aura que ce qu'il mérite.

—C'est pourtant un jeune homme agréable, laborieux, modeste; je le

connais intimement, et j'avais espéré...

—Son roman est mauvais et obtient du succès; Goëmon est condamné.

—Est-ce votre dernier mot?

—Parbleu!

—Alors, tant pis pour vous! dit l'ami.

—Qu'entendez-vous par ces mots? demande le grand critique étonné.

—J'entends que M. Goëmon est décidé à vous rendre la pareille; il a

ses entrées dans plusieurs journaux, et il peut vous faire un fort

ridicule parti. Vous avez l'épiderme sensible, à ce que je crois me

rappeler?

—Je l'avoue; je n'ai jamais pardonné à M. de Chateaubriand de m'avoir

traité en petit garçon; et Balzac est rayé pour moi du nombre des

vivants depuis quelques plaisanteries malséantes.

—Goëmon ne vous épargnera guère.

—Bon! menaces d'enfant! quelles sont ses armes?

—Il a découvert sur les quais un péché de votre jeunesse,
un petit

livre burlesque, passablement compromettant, signé de
vous et intitulé:

Cocorico.

—_Cocorico!_ s'écrie le grand critique; cela est faux! J'en ai
fait

rechercher et détruire tous les exemplaires.

—Pas tous, puisque Goëmon en a un; je l'ai vu, vous dis-je.

—O mon Dieu! murmure le grand critique.

—Et il est déterminé à en publier des extraits, dont le ton
scandaleux

contrastera étrangement avec la solennité de vos articles
actuels.

—Des extraits de *Cocorico*! il faut l'en empêcher!

—N'est-ce pas?

—A tout prix!

—Alors... dit l'ami, en replaçant sous ses yeux le volume de
son

protégé.

Le grand critique soupire et ne répond pas.

Constantin Goëmon peut être tranquille: il ne sera pas
abîmé par le

grand critique.

Il sait où est le cadavre.

LA SYMPHONIE DU BANQUET

=Andante=

—A côté de moi, monsieur Billeron. Vous, Édouard, ici, si vous voulez

bien.

—Tiens, Vermot! Il faut des circonstances comme celle-ci pour te

rencontrer. Je ne te demande pas comment tu te portes. Mâtin! le ventre

d'un homme arrivé. Change donc de couvert avec Alphonse. Que nous

causions, au moins.

—Vous cherchez votre nom? Je crois l'avoir vu à l'autre bout de la

table.

—Ah! merci.

—Sept heures moins le quart; et l'invitation était pour six heures.

Comme c'est agréable!

—Qu'est-ce que ça vous fait, mon cher!

—Ça me fait que c'est jour des Italiens, et que je serai obligé de

partir à neuf heures.

—Bon! voilà Lambert. Hé! Lambert, par ici, par ici. Il est myope comme

Augustine Brohan.

—Oh! mille pardons, monsieur, je vous ai heurté.

—Ce n'est rien.

—Lequel? celui qui a la cravate blanche?

—Non; l'autre qui est chauve et qui se tourne vers nous à présent.

—Ah! je le vois. C'est le baron de Mondénard, un homme très-distingué;

il est de tous les conseils de surveillance.

—Monsieur, il reste trois couverts inoccupés; faut-il les enlever?

—Non, laissez-les; on viendra peut-être.

—Je me félicite du hasard qui m'a rapproché de vous, monsieur; il y

avait bien longtemps que je désirais faire votre connaissance.

—Monsieur... Croûte au pot ou printanier?

—Croûte au pot.

—On a fait 68 80; quant aux actions de chemins de fer, calme complet.

Printanier.

—Madame va bien?

—Vous êtes trop bon. Elle va à merveille. Printanier, garçon. Elle se

plaint, comme moi, de ne plus vous voir. Vous êtes rare comme les beaux

jours.

—Si vous saviez combien j'ai eu d'affaires depuis deux mois! Croûte au

pot.

—Je n'ai pas cet honneur, non, monsieur. Je suis artiste.

—Ah! artiste... peintre, peut-être?

—Non, monsieur. Voulez-vous avoir la complaisance de me passer le

menu, qui est auprès de vous?

—Comment donc!

—J'espérais l'avoir aujourd'hui, messieurs. Il m'avait même promis de

la manière la plus formelle. Mais il vient de m'écrire à l'instant pour

s'excuser. Il paraît qu'il a perdu une de ses maîtresses.

—Ou qu’une de ses maîtresses l’a perdu.

—Oh! un mot?

—Déjà? au potage!

—Qu’est-ce que Martinet a dit?

—Si vous craignez de vous trouver dans un courant d’air,
monsieur le

baron, nous pouvons changer de place.

—Du tout, du tout, je vous remercie; je suis fort bien là.

—Ne faites pas de façons, au moins.

—Dis donc, Vermot, j’ai un voisin qui remue
perpétuellement sa jambe

gauche. Cela me promet de l’agrément pendant le dîner.

—Mords-le.

—Docteur, vous avez l’air inquiet. Est-ce qu’il vous manque
quelque

chose? Donnez donc les sauces anglaises au docteur.
Pardonnez-moi,

mon cher; c’est ce gros bouquet de fleurs qui m’empêchait
de vous

apercevoir. Otez cela, garçon; ces fleurs, oui. Là, c’est cent
fois

mieux comme cela; on se voit au moins. Alphonse, je te
recommande le

docteur; c'est une de nos belles fourchettes.

—Dites plutôt une fourche.

—Et quel gobelet!

—Messieurs, vous me rendez confus, en vérité.

—Sauce genevoise?

—Oui, sauce genevoise.

—Je suis venu uniquement pour faire plaisir à Gigomer, qui est mon

camarade de collège; car les grands dîners n'ont aucun attrait pour

moi. La soupe et le bouilli, je ne connais rien au-dessus de cela.

Voilà des kramouski qui sont délicieux.

—Musicien, peut-être?

—Non, monsieur, non. Je ne suis pas musicien.

=Scherzo=

—Ce silence annonce la faim du monde.

—Martinet, vous êtes incorrigible.

—A la porte, Martinet!

—Comment appelez-vous ce vin, garçon?

—Du château-larose, monsieur.

—Çà, du château-larose? Vous voulez plaisanter sans doute.
Il n'y a

pas deux maisons à Paris où l'on puisse boire du château-larose. Vous

comprenez bien, garçon, que ce n'est pas à moi qu'il faut
conter de ces

choses-là. J'ai été au Château-Larose, je sais ce qu'on y
récolte.

—Oh! il est assommant, ce monsieur! Sais-tu qui c'est?

—Moi? jamais de la vie!

—Dans le principe, je ne dis pas non... Mais Gaëte ne
pouvait pas

tenir plus longtemps; c'était impossible. Admettons une
minute,

seulement une minute, comme vous le désirez, que la
solution soit entre

nos mains. Très-bien! Voilà donc la solution entre nos mains.
C'est un

grand pas, je l'avoue; tout est là, je le sais. Mais après?
après?

—Après, tout va de soi; l'intervention se reconstitue.

—Sur quelles bases, s'il vous plaît? Vous me feriez plaisir de
me dire

sur quelles bases.

—Étienne? Cinquante ans, lui? Allons donc! Étienne n'a pas plus de

quarante-cinq ans. Quarante-six, au maximum. Je dois le savoir, puisque

nous avons quitté Rouen tous les deux la même année. J'avais alors...

dix-huit mois de plus que lui. Mon calcul est donc parfaitement juste,

et je le disais bien: si Étienne a quarante-cinq ans, c'est tout le

bout du monde.

—Les Bordelais s'en vont!

—Par où?

—Vois-tu, Vermot, la *Revue des Deux Mondes* est le seul endroit où

l'on vous apprenne à ne pas vous compromettre. Une fois, j'y ai apporté

une nouvelle commençant par: «Il faisait jour.» Je l'ai remportée

parce que l'on exigeait cette variante diplomatique: «Il n'était pas

impossible qu'il fît jour.»

—Je te trouve bon! Pourquoi veux-tu que je m'étonne de la vogue de ces

filles-là? Je m'étonnerais bien davantage de la vogue d'une honnête

femme. L'étonnement est la plus aristocratique des sensations, que

diable! et je n'en suis pas prodigue.

—Brasseur est magnifique. La pièce, c'est lui; ça ne signifie rien,

mais c'est sublime.

—Théâtre ou lanterne magique, pour moi, je n'y fais pas de différence.

Ce sont deux arts aussi primitifs l'un que l'autre. Il n'y a qu'une

question de boîte plus ou moins vaste...

—Mais Shakspeare?

—Quel admirable romancier il aurait fait!

—Cela vous serait-il égal, monsieur, de ne pas agiter ainsi votre

jambe gauche? Je ne saurais vous dire à quel point ce mouvement m'est

désagréable.

—Excusez-moi, monsieur; cela est d'autant plus involontaire que, moi

non plus, je ne peux pas souffrir ce mouvement chez les autres.

—Est-ce sain, docteur?

—Quoi? ces quenelles de volaille aux truffes? Rien de plus sain.

—Elle n'a ni gorge, ni épaules, ni cheveux. De jolies dents si vous

voulez, mais voilà tout.

—Et la jambe?

—Plus qu'ordinaire.

—Eh! là-bas, dans le coin? de quoi causez-vous donc? Plus haut, s'il

vous plaît!

—Messieurs, il s'agit de l'honneur d'une femme...

—Oh! oh! Ah! ah! Prrrrt! Ksss!

—Je vous ferai remarquer, monsieur le baron, que vous ne buvez pas.

Votre verre est toujours plein.

—Mais vous vous trompez; je bois énormément au contraire; vous me

faites faire des excès aujourd'hui.

—La photographie, Édouard! La photographie! Attends vingt-cinq ans, et

tu m'en diras des nouvelles.

—Attendre vingt-cinq ans? Je suis prêt.

—Mes amis, disons du mal des femmes autant que vous voudrez, mais n'en

disons pas de l'amour. Ah! j'ai bien aimé, j'aime encore, et je sens

que j'aimerai toujours, comme le troisième compagnon de la ballade

d'Uhland.

—Diable! l'heure du lyrisme a sonné; faisons frapper le champagne.

—Moi, je n'aime plus depuis sept ans; mais ce n'est pas ma faute,

parole d'honneur! Mon cœur est dans le *statu quo*. J'attends un coup

de sympathie, sans le chercher, par exemple.

—Nous te comprenons; tu es en congé militaire, et tu attends qu'on

rappelle ta classe.

—Si nous rappelions quelques grands crus, classe de 1811?

—Édouard est peut-être dans le vrai.

—S'il n'est pas dans le vrai, il est à coup sûr dans le vin.

—A bas les concetti!

—Je ne me plains pas outre mesure d’avoir été souventes fois trompé

par les femmes; cela ne m’a jamais étonné, et cela m’a toujours

instruit. Il arrive un âge où l’on se trouve savoir par cœur le conte

de *Joconde*, sans l’avoir étudié. Après tout, c’est un charmant conte,

où la jeunesse, la poésie et l’expérience font un assez bon ménage...

pour le temps.

—Bah! bah! ta philosophie n’est qu’une duperie. A d’autres le rôle de

patient! Pour ma part, j’ai toujours eu le soin, et je l’ai encore,

de rendre aux femmes blessure pour blessure, œil pour œil, dent pour

dent... et ainsi de suite.

—Ainsi de suite est un mot léger. Je le fusille!

—Demandez à Lucienne, à Emma, à Armande, si elles n’ont pas gardé un

douloureux souvenir de mes flèches? Interrogez Juliette, Fanny, Olympe,

Ernestine...

—Tais-toi, grand fat; tu me fais l'effet du marchand de mort-aux-rats,

avec sa perche.

—Vous dites, garçon?

—Clos-vougeot!

—Ça, du clos-vougeot! ça? ça? Montrez-moi le bouchon.

—Pardieu! voilà un animal qui a le don de m'agacer, et je ne veux pas

qu'il l'ignore plus longtemps. Monsieur...

—Tais-toi donc, Alphonse; allons!

—Non; c'est plus fort que moi. Monsieur... oui, vous, monsieur...

c'est étonnant comme vous ressemblez à Jud!

—Comment l'entendez-vous, monsieur?

—En bien; oh! en très-bien!

—Accordez-moi, monsieur, de trouver votre plaisanterie au moins

singulière.

—Je vous l'accorde, monsieur.

—Allons, Alphonse, sois raisonnable.

—Comment appelez-vous donc ce monsieur, qui a le verbe si haut?

—Faisan ou bécassines?

—Bécassines, garçon; et faisan aussi. Alors, monsieur, vous êtes

sculpteur?

—Non, monsieur, je ne suis pas sculpteur.

=Allegro=

—Gustave Doré est un grand peintre!

—Gustave Doré n'est qu'un dessinateur qui a de la main.

—Ah ça! on n'entend que vous, là-bas! Est-ce que vous n'avez pas

encore de champagne? Garçon! prenez donc soin de ces messieurs.

—Toi?

—Moi!

—Ils prennent ça pour du champagne! J'en hausse les épaules, vraiment.

De quelle marque, ce champagne, garçon? Vous allez voir; je connais le

champagne, moi. Je suis passé deux fois à Épernay. De quelle marque?

—Je ne sais pas, monsieur.

—Qu'est-ce que je vous disais?

—Bon! voilà M. Jud qui refait des siennes? Hé, monsieur Jud!
Il n'y a

donc que vous en France qui ayez le privilège de boire du
bon vin?

—Je ne vous parle pas, monsieur.

—Je l'espère bien. Je ne vous en accorderais pas la
permission.

—Qu'est-ce qu'il a dit?

—De grâce, monsieur, faites attacher votre jambe gauche;
je vous en

supplie!

—Comment! est-ce que je la remue encore?

—Tenez, regardez, en ce moment même...

—Tu crois que l'on fera un petit lansquenet?

—Oui, j'ai demandé à Julien. Dans le salon bleu du troisième
étage.

J'ai joliment besoin de me refaire.

—Messieurs... messieurs!!

—Quoi? qu'est-ce qui se passe?

—Un peu d'attention, messieurs. Martinet demande la
parole. Parlez,

Martinet.

—Mon Dieu, messieurs, c'est bien simple. Je crois ne remplir ici que

l'office d'un écho, en portant un toast qui est dans la bouche de tout

le monde...

—Hein! Vermot, quelle littérature!

—Messieurs, à la santé de notre excellent amphitryon Julien de Gigomer!

—Bravo! bravo! hurra! A Julien! à Gigomer! à Gigomer de Julien!

Hou! Psitt! Ohé! Tends donc ton verre, là-bas! Et toi, Alphonse? A

Julien! au clergé! à la magistrature! à l'armée de terre et de mer!

aux sénéchaleries! Non! non! A Julien, au seul Julien! Au Julien des

boudoirs! Vive Julien!

—Réponds, à présent, Julien.

—Tu ne peux pas te dispenser de répondre. Julien va répondre. Chut!

—Messieurs...

—Quelques paroles bien senties; vas-y, mon bonhomme.

—Messieurs et amis... je vous remercie profondément d'avoir bien voulu

accepter...

—Parfait!

—Allons, c'est indécent! Silence! Taisez-vous! Ça ne se fait pas, ces

choses-là! Laissez-le parler! Chut! chut!

—... D'avoir bien voulu accepter mon accept... non, mon invitation.

Vous avez prouvé une fois de plus.

—Deux fois de plus!

—Trois fois de plus!

—Quatre fois de plus!

—Zut! vous êtes tous des crétins! Je bois à la santé de Georgette.

Voilà mon opinion.

—Julien n'a jamais été aussi beau que ce soir.

—Je vote un ban pour Julien.

—Adopté! Un ban pour Julien! Pan, pan, pan... pan, pan... pan, pan,

pan, pan... pan!!

—Ces messieurs me paraissent un peu partis.

—Je suis de votre avis. M. de Gigomer a invité beaucoup d'artistes;

cela se voit.

—Peut-on fumer?

—Si l'on peut fumer? Je crois bien! D'abord, moi, je me trouverais mal

si je ne fumais pas. Il faut que je fume avant tout.

—Laissez-moi alors vous offrir ce cigare. Sentez-moi ça. Deux ans de

boîte!

—Quel vacarme!

—Tu m'ennuies; cela me plaît ou me déplaît! Eh bien, cela me déplaît.

—Un gilet perdu!

—Non; le champagne ne tache pas.

—Messieurs... messieurs... on réclame un peu de silence. M. Lucien

Formel va nous chanter le *Voyage aérien*, de Nadaud.

—Toujours donc? Je demande: *J'ai du bon tabac dans ma tabatière*.

—Nadaud, un charmant garçon.

—D'accord; mais le *Voyage aérien*, j'en ai assez. C'est l'école

du bon sens en ballon; Godard regrettant papa et petite sœur, et

demandant: Cordon, s'il vous plaît.

—Comment! vous nous quittez, baron?

—Masquez ma retraite. Je suis attendu à dix heures, à une séance du

comité de surveillance de l'Orphelinat des casernes; vous comprenez, je

ne peux pas y manquer.

—J'ai rompu le dernier lien..._

—Ainsi, vous voulez bien me permettre, monsieur le baron, de vous

faire ma petite visite, après-demain mercredi?

—Mercredi, c'est convenu. Apportez vos huit mille francs. Adieu. Avant

midi! car à midi un quart, vous ne me trouveriez plus.

—_Et dans l'immensité je plane... aane... aaaane!_

—Ah! bravo! bravo! délicieux! exquis!

—Tiens-moi les poignets ou je vais faire un malheur.

—Silence donc! Au deuxième couplet.

—Le deuxième couplet!

—Au moins, donne-moi à boire! Verse-moi quelque chose... de l'eau

forte, tout ce que tu voudras... pourvu que je n'entende pas
ce

scélérat!

—_Bonjour mes sœurs, bonjour ma mère... èère... èèèère._

—_Bis! bis! bis_ au dernier!

—Messieurs, vous êtes priés de vouloir bien passer au salon
pour

prendre le café.

EXAMEN DE CONSCIENCE D'UN HOMME DE LETTRES

§ 1er

=Invocation=

O Vérité! déesse sans toilette et sans rouge, viens m'aider à
découvrir

mes fautes les plus cachées! Darde un rayon de ton miroir
ovale dans

l'escalier tournant de ma conscience! Fais, ô Vérité! que je
retrouve

l'endroit où mes pas ont trébuché, le jour où ma langue a
failli,

l'heure à laquelle les anges du ciel ont détourné de moi leur
face!

Je veux m'immoler sur ton autel, Vérité, et offrir, comme un
exemple

funeste à mes confrères, le tableau de mes défaillances et de mes

égarements!

§ II

=Par pensées, par paroles, par actions et par omissions=

CONTRE LE PROCHAIN: Avoir émis des doutes sur la probabilité de la

candidature de M. Michel Delaporte à l'Académie française.

Avoir parié que le *Vasco de Gama*, de M. Meyerbeer, ne serait pas joué

avant quinze jours, ce qui peut porter un préjudice considérable aux

intérêts du directeur de l'Académie impériale de musique.

Avoir détenu plus longtemps que de raison un exemplaire de _Catherine

d'Overmeire_ qui m'avait été prêté, et avoir de la sorte privé M.

Ernest Feydeau de lecteurs plus avides que moi.

M'être endormi,—avec un billet de faveur,—aux *Troyens*.

CONTRE MOI-MÊME: N'avoir pas craint de me montrer en public avec une

barbe et des gants de la veille, ce qui est de nature à discréditer la

profession à laquelle je suis plus fier qu'heureux
d'appartenir.

Avoir souvent mieux aimé relire Balzac que d'écrire pour
gagner ma vie.

M'être senti profondément découragé après le succès de la
reprise de

Jocko.

Avoir donné des entorses à la grammaire. (Combien de
fois?)

§ III

=Sur les sept péchés capitaux=

PAR PARESSE: En négligeant d'aller voir les *Rameneurs*, de
M. Paul

Siraudin.

En feignant une maladie afin d'être dispensé d'aller
entendre M. Eugène

Pelletan au Cercle de la rue de la Paix.

* * *

PAR ENVIE: Avoir envié la sémillance et les bonnes fortunes
d'Émile

Solié.

Avoir fait semblant de ne pas reconnaître, sur le boulevard,
M. Louis

Énault, bien que ses riches fourrures me crevassent l'œil.

Avoir maugréé contre les trente-deux éditions des *_Trente-deux duels de*

Jean Gigon_, en songeant à l'édition unique de mes *Mélodies intimes*.

Avoir supputé les droits d'auteur de la *Mariée du Mardi-Gras*, et être

tombé dans une rêverie profonde.

* * *

PAR AVARICE: Économisé quinze centimes par soirée, en n'achetant pas

le Pays.

Refusé deux mille francs à Fernand Desnoyers.

Joué le vermouth au domino, en cent cinquante liés, avec le même,

plutôt que de le lui offrir magnifiquement.

* * *

PAR ORGUEIL: M'être trouvé beau.

M'être trouvé grand.

M'être trouvé digne.

Avoir désiré immodérément la croix du Mérite d'Ernestine de Saxe.

M'être fait photgraphier tour à tour par Nadar, par Pierre Petit, par

Disdéri, par Thierry et par Carjat.

N'avoir été satisfait d'aucune de ces épreuves.

* * *

PAR COLÈRE: M'être laissé emporter au point de traiter M.
Ernest

Legouvé d'écrivain de deuxième ordre.

Avoir levé la main sur le buste de Casimir Delavigne, dans le
foyer de

la Comédie-Française.

Avoir envoyé des témoins à M. de La Rounat, le soir de la
reprise

d'_Une fête sous Néron_.

* * *

PAR GOURMANDISE: Avoir cherché dans le chambertin et
dans le

saint-marceaux l'oubli de mes engagements sacrés envers
le journal _le

*****_.

Avoir fait la noce (voir le dictionnaire de M. Lorédan Larchey)
avec

mon ami Philibert Audebrand.

* * *

PAR LUXURE: Être allé six fois au *Pied-de-Mouton*; y avoir prêté les

yeux à des danses immodestes et l'oreille à des chants dissolus.

Avoir arrêté ma pensée, en y prenant plaisir, sur la possibilité

d'arriver à la conquête de Léonie Trompette.

§ IV

=Acte de contrition=

Quelle confusion pour moi de tomber toujours dans les mêmes fautes, si

souvent, si facilement, et après avoir tant de fois promis de ne les

plus commettre! Ah! que la chair est faible, l'esprit aussi, la plume

aussi! Mais aussi combien le travail de l'imagination est peu rétribué!

Il y aurait sans doute un moyen d'éviter les sources et les occasions

du péché: ce serait de renoncer absolument à la littérature et à ses

pompes. Pour ma part, je ne demande pas mieux.

LES VÉTÉRANS DE CYTHÈRE

§ 1er

=Défilé=

Une nombreuse armée que celle-là!

Un cortège pour lequel ce ne serait pas assez du fusain
excessif de

Daumier et du crayon coquettement impitoyable du sieur
Chevalier, dit

Gavarni!

Des têtes! des ventres! toutes les obésités du Céleste-
Empire! des

maigreurs à la don Quichotte! des crânes évadés de chez
les tourneurs

d'ivoire! des apoplexies cravatées de batiste! des chairs
sanglées à

l'abdomen! des rhumatismes en pantalon collant! des
bronchites faisant

la bouche en cœur! toutes les coquetteries sur toutes les
infirmités!

des diamants à des doigts de squelette! des regards en
coulisse dans

des yeux éraillés! des voix insinuanes filtrant à travers des
palais

d'argent! des corsets plus compliqués qu'un drame de
Bouchardy! des

ressorts invisibles! des énergies de deux heures, de trois heures,

d'une nuit!

En avant, marche!

Toute la colonne s'ébranle, grotesque et douloureux spectacle, guidée

par un Cupidon invalide, auquel il ne reste rien d'entier, comme un

maréchal de Rantzau,—pas même le cœur!

§ II

=Entre deux pastilles de Vichy=

Toute vieillesse qui n'est pas discrète m'apparaît comme une

monstruosité.

Un aimable vieillard, soit; mais rien de plus.

Pas de tabatière à double fond!

Pas de gaudriole au dessert!

Pas de menton pincé, surtout!

Du moment qu'un vieillard croit aux propriétés de la truffe, aux vertus

du céleri; qu'il s'adonne aux coulis incendiaires, qu'il achète une

lorgnette de ballet grosse comme sa tête, cet homme entre immédiatement

dans les vétérans de Cythère.

§ III

=Aphorismes et discours familiers aux vétérans de Cythère=

«Je connais les femmes, Dieu merci!

«Ce n'est pas à moi qu'on peut en remonter!

«Sur vingt femmes assiégées, il y en a toujours dix-neuf de vaincues:

retiens bien cela, mon neveu.

«A la grenadière, morbleu! voilà comment il faut les traiter!

«A ton âge, quand on est jeune et bien *tourné*, est-ce qu'on est fait

pour payer les femmes! Allons donc!

«Cette petite brune, vois-tu, mon garçon, si je m'en étais mêlé, dans

mon temps, j'aurais voulu qu'elle fût à moi dans les vingt-quatre

heures.

«Eh! eh! un tendron de quinze ans,—il n'y a plus que cela qui puisse

me réveiller aujourd'hui...»

Reprenons un à un ces blasphèmes, et exprimons-en tout ce qu'ils

contiennent de sottises et d'impossibilités.

«_Je connais les femmes, Dieu merci!_»

Tu ne connais rien du tout, vieil imbécile. Est-ce qu'on connaît

les femmes! est-ce qu'on connaît les hommes! est-ce qu'il y a une

expérience! Si je veux bien te comprendre, connaître les femmes, cela

veut dire pour toi: se méfier de toutes les femmes. Je te vois, assis

dans un salon et balançant une jambe où la souffrance veille comme

un perpétuel et inutile avertissement; chaque jeune personne qui

passe,—maintien réservé, front noble, œil limpide,—tu la flétris

aussitôt d'un grossier soupçon. Voilà ce que tu appelles ta science,

professeur d'impureté!

«_Ce n'est point à moi qu'on peut en remontrer!_»

Tu crois cela? La première pécore qui va te regarder, te sourire d'une

certaine façon, et qui te jettera au nez une énorme flatterie, celle-là

fera de toi tout ce qu'elle voudra, mon bon; celle-là recommencera avec

toi, scène par scène, l'éternelle comédie du baron Hulot.

«_Sur vingt femmes assiégées, il y en a toujours dix-neuf de vaincues;

retiens bien cela, mon neveu._»

Assiéger,—faire le siège,—une femme est une citadelle,—autant

d'images favorites des vétérans de Cythère, qui les ont rapportées du

premier Empire; autant de fanfaronnades, destinées exclusivement à

étonner les lycéens.

«_A la grenadière, morbleu! voilà comment il faut les traiter._»

Même ordre d'idées, avec la brutalité en plus, quelque chose qui se

rapproche du viol, la lutte, la main sur la bouche, les cordons de

sonnette arrachés, un gracieux tableau!

«_Voilà comment il faut les traiter!_»

A moins pourtant qu'ils ne soient traités eux-mêmes à la façon de ce

prince russe, qui s'était enfermé avec sa maîtresse pour la cravacher,

et qui fut cravaché par elle. A la grenadière, morbleu!

«_A ton âge, quand on est jeune et bien tourné, est-ce qu'on est fait

pour payer les femmes? Allons donc!_»

De plus en plus joli!

Il faut croire cependant que, depuis *Faublas*, les choses sont un peu

changées; car aujourd'hui l'homme, si jeune qu'il soit, qui ne paye pas

une femme galante, est flétri d'un nom pire que celui de voleur.

Mais les vétérans de Cythère n'y regardent pas de si près. Rien n'égale

leur cruauté, quand il s'agit de faire triompher leur vanité.

Aimables vauriens! délicieux chenapans!

Canailles!

«_Cette petite brune, vois-tu, mon garçon, si je m'en étais mêlé, dans

mon temps, j'aurais voulu qu'elle fût à moi dans les vingt-quatre

heures!_»

Passe pour la fatuité, on en peut rire; la caricature de Potier, dans

le *Ci-devant jeune homme*, est arrivée jusqu'à nous.

«_Eh! eh! un tendron de quinze ans, il n'y a plus que cela qui puisse

me réveiller aujourd'hui!_»

Pour ce qui est du *tendron*, je demanderai la permission d'aborder un

paragraphe spécial.

§ IV

=Du tendron et des conteurs d'autrefois=

Je ferai remonter la faute jusqu'à La Fontaine et à Boccace, ces

corrupteurs de tant de charme et d'esprit.

Les premiers, ils ont appelé l'innocence—_un gibier_.

Leur œuvre est pleine de moines et de fillettes, festoyant à qui mieux

mieux.

Écoutez-les; ils vous feront croire que rien n'est plus naturel, lorsqu'on rencontre Lise ou Nanette au fond d'un bois, que de—chiffonner leur collerette.

Cela s'appelle aussi de l'Anacréontisme.

Pourquoi les gardes champêtres ont-ils si peu de lecture!

Les vétérans de Cythère ont pris au pied de la lettre les préceptes

de La Fontaine; ils ont fait plus, ils les ont transformés en paroles

d'Évangile. Ils seraient hommes à lire naïvement, devant la cour

d'assises, pour leur défense: *Comment l'esprit vient aux filles* ou

la Clochette.

Je parcourais l'autre jour avec stupeur un de ces recueils échappés aux

loisirs d'un homme soi-disant sérieux. Je tombai sur le couplet suivant:

A madame et à mademoiselle N..., _qui me demandaient de les comparer au printemps et à l'été._ Rose, du printemps est l'image; Elle a sa riante fraîcheur. Hébé, sous son charmant visage, Versait le nectar enchanteur. Comme un bouton qui vient de naître Brillent ses appas séduisants. Puissé-je lui faire connaître Le doux emploi de ses quinze ans!

Pour de telles infamies débitées en vers, on n'a que des sourires et

des applaudissements.

Essayez de dire la même chose en prose, toute la famille vous fera

sauter par les fenêtres!

Et elle aura bien raison.

§ V

=Fresque destinée à couvrir les murs du temple de Cottyto.=

La fresque court, immense, racontant tous les caprices, toutes les

inventions des vétérans de Cythère.

Il y en a qui se couvrent d'une peau de dogue et qui marchent à quatre

pattes—_devant celles qu'ils aiment—en aboyant.

Il y en a qui tendent leur chambre de noir, qui allument des cierges,

qui se couchent dans un cercueil, et qui font chanter le _De profundis_—par Cydalise.

Il y en a qui s'habillent en bébé et à qui il faut absolument donner la

bouillie,—sinon leurs larmes et leurs cris dureront jusqu'au matin.

Il y en a qui courent, éperdus, et qui sautent sur les meubles,

poursuivis par les fanfares d'un cor de chasse.

La fresque court, immense, racontant tous les délires,
toutes les

habitudes des vétérans de Cythère.

Celui-ci veut rester coloriste quand même; il se pare de
plumes de

paon, et le voilà qui fait la roue.

Celui-ci est ingénieux, il a de la littérature: il va trouver le
matin

sa bien-aimée, il lui remet un morceau d'éloquence
érotique, qu'il a

laborieusement composé, et qu'elle devra apprendre par
cœur et lui

réciter le soir.

Celui-ci aposte un domestique avec un pistolet chargé.

Celui-ci se contente de moins: d'une chevelure à natter,
d'une paire de

bottines à cirer...

La fresque court, immense, racontant les déviations de
l'intelligence

humaine, les désordres, les folies des vétérans de Cythère.

Elle se continue, tantôt compassée et minutieuse comme
les séries

d'Hogarth, d'autres fois sombre et malsaine comme les
cauchemars de

Goya.

Elle ne s'arrête ni devant les hontes, ni devant les fétidités,
ni

devant les férociétés;—elle plonge dans l'impossible.

Nous ne pouvons la suivre.

§ VI

=Le châtiment=

Je veux vous dire la fin d'un vétéran de Cythère, assurément
l'un

des plus aimables et des plus spirituels, de Bernard, ou
plutôt de

Gentil-Bernard, comme l'avait rebaptisé Voltaire. A soixante-
trois

ans, le sémillant auteur de l'_Art d'aimer_ courait encore les
bonnes

fortunes; plus que personne, il croyait aux Eglé, aux
Phrosine, aux

Zélide, aux Delphire, aux Agatilde, aux Claudine qu'il avait
chantées.

Un matin qu'il sortait du boudoir de l'une d'elles, après s'y
être

couronné d'un nombre trop considérable de myrtes, (il est heureux

que nous ayons le style mythologique pour exprimer ces choses-là),

Gentil-Bernard alla se présenter au lever de madame d'Egmont. «Mon

poète, lui dit-elle, puisque vous voilà, vous allez écrire pour moi à

madame de T*** et la remercier d'une invitation qu'elle m'adresse.»

Bernard s'assied, mais il paraît égaré. «Eh bien, qu'avez-vous donc,

mon cher Ovide?—Madame... excusez-moi...—Comment, dit-elle, vous ne

sauriez écrire ce billet?—Madame... madame...—Vous m'étonnez; je

n'imagine pas qu'il faille votre talent pour une semblable misère.»

Mais Bernard ne répond point; la plume demeure entre ses mains; il

regarde; la volonté l'abandonne; il n'a plus conscience de lui-même; il

n'est pas fou, il est hébété. On le ramène chez lui.

Depuis cette heure, Gentil-Bernard n'a plus traîné qu'une existence

idiotie; on le conduisait à la comédie, il n'y comprenait rien et

n'y reconnaissait personne; on lui récitait ses propres vers, peine

inutile! Le poète n'avait pas survécu à l'homme. De loin en loin

seulement, il relevait sa tête appesantie, et promenant autour de

lui un regard respectueux, presque craintif, il répétait comme un

perroquet: «Que dit le roi?... Comment se porte madame la marquise de

Pompadour?»

§ VII

=Autre variété de châtiment=

Encore n'est-ce rien que cela; c'est un exemple du genre gracieux,

après tout. Mais il faut entendre un de mes amis, ancien clerc de

notaire en province, raconter de sa voix calme l'histoire d'une

déchéance bien autrement effrayante. Le clerc de notaire se met en

route un matin pour aller communiquer des papiers de famille à M. H...,

riche, très-riche propriétaire,—et vieux garçon. Il arrive devant une

maison de belle apparence. Il franchit le perron. Des valets badinent

entre eux, et lui répondent à peine. Il traverse des antichambres,

il parcourt des salles de billard, des galeries, il ne rencontre personne. Un bruit de musique le guide cependant; il avance, il pousse

une porte..., mais il la referme aussitôt, comme s'il venait d'être

frappé d'un éblouissement. Le clerc de notaire a vu un spectacle

indescriptible: plusieurs personnes exécutant une danse sans nom,—où

M. H... se distinguait par ses bondissements.

Quinze minutes après cette vision, M. H..., froid, compassé, tout de

noir vêtu, faisait mander le clerc de notaire dans son cabinet, et

causait gravement avec lui d'intérêts et de procédure.

Au bout de dix ans environ, le clerc achetait l'étude de son patron et

devenait notaire à son tour. En feuilletant des dossiers, il retrouvait

le nom de M. H..., et, comme il avait justement besoin de sa signature,

il se décida à aller lui faire une seconde visite.—La maison de

campagne n'offrait plus l'animation d'autrefois; les domestiques

insolents et joyeux étaient partis; il n'en restait plus qu'un, lequel

hochait la tête quand le notaire demanda à parler à M. H...
«Vous feriez

mieux de vous en retourner tout de suite, monsieur,» lui dit-il. Il

fallut que le notaire insistât. Le vieux domestique l'introduisit alors

dans cette même chambre où il avait vu M. H..., dix ans auparavant,

et où il l'aperçut triste, amaigri, blanchi, étendu sur un fauteuil.

«Voilà, monsieur, votre notaire qui veut vous faire signer quelque

chose,» dit le vieux serviteur. M. H... ne bougea pas; son regard

errait dans le vague. «Monsieur, monsieur, c'est votre notaire.» Pas

de réponse. «Oh! je vais bien le faire entendre!» Le domestique se

dirigea vers une armoire, et l'ouvrant, il en tira une petite poupée, à

laquelle il fit semblant de donner le fouet. M. H... avait suivi tous

ses mouvements avec une incroyable anxiété; ses yeux lancent la flamme,

ses lèvres remuent. «Eh! eh! eh!» fait-il en riant du rire du crétin.

Le notaire s'était enfui, épouvanté.

POURQUOI L'ON AIME LA CAMPAGNE

I

UN SPÉCULATEUR, .

Quel bois ravissant, élégamment planté, plein d'ombre et de jeux de

lumière! Je le ferai abattre.

Comme on respire ici un air pur!... Une usine serait merveilleusement

placée auprès de ce cours d'eau.

Une fabrique de noir animal, peut-être.

Et ce point de vue! ce village dans le fond, tout baigné de vapeurs!

ces maisonnettes cramponnées au flanc du coteau! le rose des tuiles et

le bleu du ciel.

J'ai rarement trouvé de site plus pittoresque. Si le nouveau chemin de

fer le coupe en deux, ma fortune est faite.

Qu'il est doux de fouler un tapis de mousse!...

UN BOUTON D'OR, <à demi écrasé>. Aïe! prenez donc garde!

LE SPÉCULATEUR. Excellent terrain d'ailleurs; il faudra que je le fasse

étudier.

Mesurons la distance qu'il y a d'ici à la route. (

de sa poche.>)

UNE FAUVETTE, <à un pinson>.—Voyez-vous ce qu'il fait?

LE PINSON. Il marche, le dos courbé.

LE SPÉCULATEUR. Cinq, six, sept... sept mètres... et vingt-trois

centimètres.

J'aime la campagne, je l'avoue.

Ce n'est plus qu'à la campagne qu'on peut encore faire des affaires.

II

UN MALADE,

bouchant le nez>.

Pouah!—J'aime la campagne parce qu'elle me fait du bien;
mais attendez

que je sois mieux portant, et vous verrez avec quel plaisir je
retournerai sur le boulevard.

UN CHOU. Ingrat!

UN COCHON. Mal élevé!

LE MALADE. Des végétaux stupides! des animaux ignobles!
des hommes qui

vous regardent de travers, et des femmes qui disent:
J'avons!

Voilà pourtant ce que les poètes ne cessent de *célébrer*
depuis que le

monde est monde!

UN COQ. Cet infirme!

UN CANARD. Je vais l'éclabousser d'un coup d'aile.

LE MALADE. Je sais bien... le lait naturel, les œufs sortant de
la

poule. Parbleu! sans cela, est-ce que je consentirais à
m'enterrer tout

vivant?

Les médecins m'ont envoyé au vert. Je suis au vert. Je
n'avais pas le

choix des couleurs.

J'aime la campagne, comme on aime une maison de santé. (tasse de lait.>) Pas autrement.

III

DEUX AMOUREUX,

entrelacés, en forêt>.

L'AMOUREUX. Je t'aime, Valentine!

L'AMOUREUSE. Paul, je t'aime!

L'AMOUREUX. Ce sentier touffu est inaccessible aux rayons du soleil.

Laisse-moi dénouer les rubans de ton chapeau de paille.

L'AMOUREUSE. Tu as défait tous mes cheveux; je dois être affreuse

maintenant.

UNE TOURTERELLE. Comme ils sont gentils!

LES PETITES CLOCHETTES BLEUES. Bonjour! bonjour! bonjour!

L'AMOUREUSE. Où me conduis-tu, Paul?

L'AMOUREUX. Je ne sais; mais qu'importe! Le chemin des amoureux est

toujours devant eux.

L'AMOUREUSE. Alors, pourquoi quitter le chemin fréquenté?

L'AMOUREUX. Je cherche une place pour nous reposer, ma charmante.

L'AMOUREUSE. Je ne suis pas fatiguée...

LA TOURTERELLE. Par ici! par ici! l'allée à droite, en descendant vers

les saules; vous trouverez ce qu'il vous faut.

L'AMOUREUX. Viens, chère belle; nous avons tant de choses à nous dire.

L'AMOUREUSE. Crois-tu?

UN COQUELICOT, <à demi-voix>. Mais rougis donc!

L'AMOUREUSE. Ces branches ont failli me déchirer la joue. C'est égal;

c'est bien beau la campagne, n'est-ce pas, mon Paul?

L'AMOUREUX. J'aime la campagne!

ENSEMBLE. Nous aimons la campagne, parce qu'on y sent mieux son cœur

battre; parce que les aveux y fleurissent naturellement sur les lèvres;

parce que les serments sont faits pour être prononcés sous le ciel et

dans les parfums!

Nous aimons la campagne, parce que la campagne c'est le désert. (

bruit semblable à un baiser.>)

UN LÉZARD. C'est étonnant; ceux-là ne me font pas fuir.

IV

DES BOURGEOIS,

sous des paniers de victuailles>.

Vive la campagne! Vive l'herbe! Vive les moutons! Vive la joie et les

pommes de terre en fleur!

Arrêtons-nous dans cet endroit, qui nous semble très-favorable pour

manger un morceau.

N'est-ce pas, madame Menesson?

N'est-ce pas, monsieur Douillard?

Avec les châles de ces dames, que nous accrocherons aux branches des

arbres (pas les dames, les châles; hi! hi! hi!) nous nous préserverons

du soleil.

Allons, Charlot, mets la nappe, pendant que nous allons déballer les

provisions...

UNE ROSE SAUVAGE. Fi! quelle société! D'où cela sort-il?

UN COUCOU. J'ai longtemps habité une cage, rue Saint-Denis; je crois

que je reconnais une de ces figures-là.

LES BOURGEOIS. Dépêchons-nous! dépêchons-nous! Ohé! les autres, arrivez

donc!

Fichtre! le pâté s'est cassé en route, et la charcuterie a crevé le

papier.

C'est égal, les morceaux en sont bons.

Il n'y a pas de plaisir sans peine, la brigade-dondaine!

Nous n'avons que trois assiettes, elles seront pour les dames; honneur

au beau sexe!

Quant aux verres, puisque nous les avons oubliés, ma timbale d'argent

servira pour tout le monde; nous ne sommes pas dégoûtés les uns des

autres.

LE COUCOU. Oui, j'en reconnais un; voilà le passementier qui fait le

coin de la rue du Ponceau.

UN BLUET. Oh! cette grosse maman qui s'assied sur moi!...
Adieu le jour!

UN HANNETON. On dit que je suis sans malice. J'ai bien
envie de me

laisser choir dans leur salade.

LES BOURGEOIS. Mangeons! mangeons! mangeons! Nous
aimons la campagne,

parce que la campagne fait trouver le saucisson meilleur.

Buvons! buvons! Nous aimons la campagne, parce que la
campagne

communique au vin un petit goût *suret* qui est plein de
charmes.

Vive la campagne!

LE COUCOU. Je les reconnais tous.

V

UN HOMME BARBU,

route de Poissy-lès-Bestiaux>.

La belle nuit!—Le ciel et la terre ne forment plus qu'une
vaste

tache d'encre; la lune, ma digne complice, s'est creusé une
retraite

impénétrable au milieu des nuages épaissis.

Seules, quelques étoiles clignotantes tiennent conseil au fond de

l'étang.

Mais, avant une heure, le brouillard les aura recouvertes de sa trame

glacée.

La belle nuit!—Et le joli *trimard*!

UN PEUPLIER. J'ai frémi sans savoir pourquoi.

UN ROSSIGNOL. Le son de cette voix me fait peur.
Distinguez-vous

quelque chose?

UN LINOT. Non. Il faudrait nous procurer du feu.

UN VER-LUISANT. Du feu? Voilà!

L'HOMME BARBU. Tous les bruits s'apaisent un à un; on n'entend, par

intervalles, que le vent qui s'engouffre et se débat dans les buissons

noirs, et le roulement des charrettes attardées.

C'est par ce chemin creux que doit passer le riche Mancheron, qui a

vendu aujourd'hui plusieurs paires de bœufs au marché de Poissy, et qui

porte son argent dans sa ceinture.

J'aime la campagne.

Je l'aime surtout à l'heure de minuit, l'heure discrète,
l'heure du

recueillement...

UN HIBOU. Hou! Hou! Houch!

L'HOMME BARBU. J'ai cru que c'était lui... Comme ce
Mancheron est lent

à venir!

Pourvu qu'on ne cherche pas à le retenir au *Grand Café*.
Tout serait

perdu.

Mais non; c'est un homme rangé, et qui n'a pas l'habitude
de coucher

hors de chez lui,—ce dont je le loue hautement.

Patientons un peu, en respirant l'air de la campagne.

J'aime la campagne.

On ne peut plus *exercer* tranquillement qu'à la campagne. (
entend le trot d'un cheval; l'homme barbu se précipite au-
devant.>)

La bourse ou la vie!

VI

UN VAUDEVILLISTE,

l'air préoccupé>.

Non, pas ici.... je serais trop en vue.

Inclinons plutôt du côté de ce petit fourré.

UN PIVERT, . Que

veut cet homme-là?

UN MERLE. Son air n'est pas méchant.

UNE ALOUETTE. Fuyons! il a deux miroirs sur les yeux!

LE MERLE. Eh non! c'est une paire de lunettes.

LE VAUDEVILLISTE. J'aime la campagne... moi, que l'on prend pour un

sceptique et pour un corrompu.

AIR de *la Famille de l'Apothicaire*. Comme tant de sages vantés, Je raffole de la campagne. Pour fuir l'air impur des cités, Souvent je me mets en campagne. Au théâtre, par mon effort, Je suis fier de mainte campagne. Si ce couplet n'est pas très-fort, Qu'on me pardonne... A la campagne!

Oh! oui, j'aime la campagne! ()

LE MERLE. Il tient du papier à la main.

UN MOINEAU. Moi qui ai passé mon enfance dans le jardin du

Palais-Royal, je sais ce que c'est: c'est un journal.

LE VAUDEVILLISTE. Hâtons-nous; mes instants sont précieux.

Je suis seul... bien seul...

LE SAMARITAIN DU BOULEVARD

Faire du feston,—c'est, en style bachique, vaciller sur ses jambes

et dessiner avec icelles de bizarres arabesques sur le pavé des rues.

Or, dans la nuit du premier mai de cette année, le rédacteur d'un

journal plus grand que nature *faisait du feston* sur le trottoir du

boulevard des Italiens. Il sortait d'un banquet où le patriotisme de

chaque convive avait été mesuré au nombre des toasts. M. X... (c'est le

rédacteur en question) avait porté des santés à tout le monde. Aussi

avait-il fini par se noyer dans son verre, entre deux et trois heures

du matin...

L'état d'enthousiasme de ses collègues empêcha que de prompts secours

lui fussent portés.

Il fut charrié par des flots de champagne jusqu'à la hauteur de

Tortoni. Là, l'heure avancée ne permettant pas de réveiller le chef

de cet établissement pour lui demander une chaise, M. X..., après

s'être mis vainement à la recherche d'un banc, se décida à confier à

l'asphalte le secret de sa lassitude.

Il s'assit sur le trottoir.

Il y avait une demi-heure environ que l'éminent publiciste savourait

les douceurs du repos, dans l'attitude d'un homme qui prend un bain de

siège, lorsque quelqu'un lui frappa sur l'épaule, en lui demandant avec

intérêt—ce qu'il faisait là.

M. X... répondit vaguement par une strophe du *Lac*, laquelle clapotait

dans sa mémoire pêle-mêle avec des détritits de premier-Paris.

LE PASSANT. Allons, l'ami, il faut se lever, voilà le matin... hop!

M. X... _Que le bruit... des rameurs... qui frappaient en cadence...

les flots... les flots har... harm... harmon..._

LE PASSANT. C'est bon, c'est bon, je vois ce que c'est; vous avez votre

cocarde. Eh! mon Dieu! il n'y a pas de mal à cela.

M. X... Ma... cocarde? monsieur, je n'ai jamais varié.

LE PASSANT, . Qui est-ce qui

vous parle de cela! Voyons, tenez-vous droit; un peu de confiance.

M. X... Confiance! confiance...

LE PASSANT. Dans quel état vous avez mis votre gilet! Vous étiez avec

des femmes, hein?

M. X... Sécurité! sécurité...

LE PASSANT. Ne craignez pas de vous appuyer sur moi. Là, maintenant,

dites-moi votre adresse.

M. X... Pourquoi à Vincennes?

LE PASSANT. Pauvre homme! La marche va dissiper cela.

Le journaliste politique finit par se rendre aux offres affectueuses du

passant: il accepta son bras, et balbutia un nom de rue, avec un numéro.

Ce n'était qu'à quelques pas du boulevard.

Tous deux se mirent en route, cahin-caha, historiant le pavé désert

à la façon des merveilleux dentelliers de Belgique, l'un entraînant

l'autre, celui-ci retenant celui-là, aventuriers nocturnes à la recherche de l'équilibre. Quelquefois, le nouveau bon Samaritain

voulait essayer une harangue, mais un soubresaut de son compagnon

le faisait sauter hors de sa période; et force lui était alors de concentrer toute son attention sur les périls de leur itinéraire.

Enfin, on arriva. Il était temps. Le journaliste avait pris des tons

verts. Sur le seuil de sa porte, il tenta de figurer un sourire et,

avec mille précautions, il parvint à assembler les syllabes suivantes,

qu'il proféra sans accident:

—Merci... merci. Je suis M. X***, rédacteur du journal le***. Venez me

voir. Je vous donnerai des billets de spectacle... Bonsoir.

On suppose qu'avec l'aide de son concierge, M. X... réussit à

gravir son escalier, dont la spirale lui parut avoir ce soir-là
les

proportions démesurées de la flèche de Strasbourg.

Au bout d'une semaine, l'officieux passant, venant à lire une
affiche

de théâtre, se souvint de l'invitation de M. X..., et alla le
trouver

au bureau du journal. M. X... ne le remit pas du tout,—mais
pas du

tout.

LE PASSANT. C'est moi, monsieur, qui, dans la nuit du
premier mai, ai

eu le plaisir de vous ramener chez vous.

M. X...,

s'inclinant>. Ah!... monsieur...

LE PASSANT. Je conçois que vous ne me reconnaissiez point;
vous étiez

alors...

M. X... Oui, j'étais... je sortais de chez des amis de collège...
Je

vous suis d'ailleurs fort reconnaissant. Qui me vaut
l'honneur de votre

visite?

LE PASSANT. Vous avez eu la bonté de me promettre des billets de

spectacle.

M. X... Mais comment donc! Tout ce que vous voudrez. Je suis aise de

pouvoir être agréable à un aussi galant homme que vous. Voulez-vous des

places d'Opéra-Comique, de Théâtre-Français, de Variétés? Je suis lié

avec tous les directeurs, et un simple mot de moi suffira.

LE PASSANT. Eh bien, l'Opéra-Comique.

M. X... Très-bien. Une loge, n'est-ce pas? Oui, une loge.

Le passant se retira émerveillé. De son côté, le rédacteur en chef,

que cette apparition avait un moment troublé, se rassura, et crut, par

cette politesse, s'être débarrassé d'un témoin désagréable. Mais le

rédacteur comptait sans la ténacité du bon Samaritain, qui revint à la

charge quelques jours après,—et puis encore,—et puis deux ou trois

fois dans la même semaine.

Il objectait son goût immodéré pour l'art dramatique.

Ces visites réitérées et qui lui rappelaient un incident trivial finirent par devenir insupportables à M. X..., qui essaya de s'y

soustraire. Le bon Samaritain s'en aperçut, et, un jour que le garçon

de bureau lui refusait l'entrée du cabinet de la rédaction, il dit à

haute voix:

—Annoncez l'homme de la nuit du premier mai!

Cette phrase mélodramatique eut son effet immédiat; il fut introduit

auprès de M. X..., et il en obtint quatre fauteuils pour le _les Bouffes-Italiens_. A l'heure qu'il est, le bon Samaritain est de toutes

les premières représentations. Sa place est la meilleure de la salle.

O journalistes égarés, Dieu vous garde du bon Samaritain!

UN RÉVEILLON

A deux heures du matin, le réveillon qu'Idoménée, peintre en renom,

offrait à ses amis et amies entraît dans sa période d'exaspération

joyeuse.

La table avait la beauté d'un champ de bataille, après la victoire.

Je voudrais employer une comparaison moins connue; mais on n'a pas

encore trouvé mieux. Ruines somptueuses, les pâtés aux plaies béantes,

les terrines à moitié vidées, les gigots sanglants jusqu'à l'os, les

jambons aux riches marbrures, les bouteilles à tous les coins de

l'horizon—et principalement les squelettes de deux énormes dindes,

sentant le Périgord à plein nez,—tout attestait que l'engagement avait

été rude, la lutte opiniâtre.

A présent, les vainqueurs, c'est-à-dire les convives, s'abandonnaient

et se plongeaient dans de bruyants délires;—c'était le *sac*, après

le triomphe. Le bruit remplaçait tout et tenait lieu de tout; on ne

parlait plus, on criait, on hurlait, on aboyait, on chantait. On chantait! Quelques invités perfides rampaient déjà vers le piano.

C'était l'heure où les femmes cessent de dire à leurs
amants: «Ne bois

donc pas tant que cela!»

II

Comme toujours, il y avait là un individu qui nourrissait la
folle

prétention de dominer l'orgie et de la diriger. Ce n'était pas

Idoménée, ce n'était pas l'amphitryon; rendons-lui cette
justice.

C'était le sculpteur Berhard. Je ne dirai rien du sculpteur
Berhard,

si ce n'est qu'il était arrivé absolument gris,—gris comme
un fiacre,

pour parler le langage du XVIIIe siècle.

On pardonna à cet excès de zèle; mais le sculpteur Berhard
puisa dans

la bienveillance générale une initiative et un entrain qui lui
firent

perdre toute mesure. Il se livra à des écarts que justifie à
peine

l'usage de la terre glaise. Il mouilla d'un baiser emporté
l'épaule

d'une voisine, sur laquelle il n'avait d'autres droits que ceux
que

la nature inscrit dans son code de feu. Il s'obstina à demander des

nouvelles du bain à un substitut miraculeusement rasé et cravaté.

Jaloux de la supériorité incontestée des voyageurs de commerce, il

échafauda les uns sur les autres trois cornets de champagne et but

celui du milieu sans effleurer les autres. Il fit tenir deux couteaux,

fichés dans un bouchon, en équilibre sur le rebord du goulot d'une

bouteille. Il proposa de soulever avec les dents la table surchargée

de tous les plats; repoussé sur ce point, il tenta de se réfugier

dans la chorégraphie et voulut danser un pas de caractère, les yeux

bandés;—mais, devant la parfaite indifférence de l'assemblée, il dut

s'abstenir, par un effort de dignité.

Alors, allant s'asseoir dans un coin de l'atelier, par terre, la tête

entre les doigts, le sculpteur Bernhard se répandit en gémissements

inarticulés, qui ne furent remarqués de personne.

III

Ce fut à ce moment qu'une femme parla de partir. Elle s'était rappelé

tout à coup qu'elle avait une robe moins fraîche que les robes des

autres femmes présentes. Comment cette proposition imprévue rallia

en quelques minutes la majorité, c'est ce que je ne me charge pas

d'expliquer. Il y a des mots qui font fortune, sans qu'on sache

pourquoi. Partir! cela sembla un plaisir nouveau à ces gens saturés de

plaisirs.

—Ah! oui, partons! s'écrièrent-ils avec l'expansion de l'ingratitude.

Quelques-uns, les extatiques, les discoureurs, essayèrent de protester;

ils furent entraînés par le courant.

—Il faut donc aussi que je m'en aille! soupira Idoménée. Ah! que je

suis bête! je suis chez moi...

On chercha les vêtements, qui gisaient un peu partout, sur des cadres

retournés, au pic des chevalets.

—Hommes de peu de foi! grommelait le sculpteur Berhard, bourgeois

craintifs, miliciens urbains!

Et il fredonnait:

Ils étaient quatre Qui voulaient s'esbattre; Ils étaient trois Qui ne le voulaient *pois*!

—Allez-vous-en, sycophantes, cagous et rifodés! Racca sur vous et sur

tous ceux de votre race! Recevez ma mal...

—... édicition! acheva Idoménée.

—Je veux vous éclairer, continua Berhard. Parbleu! je n'ignore pas

que le dictionnaire dit: «Éclairez à ces personnes,» et non «éclairez

ces personnes;» mais je ne reconnais pas l'autorité du dictionnaire.

Tout être intelligent porte son dictionnaire en soi. Qui me soutiendra

que je ne travaille pas à la formation de la langue? Idoménée, un

candélabre.

—Candélabre?

—Oui; flambeau à branches. Il me plaît de reconduire ces drôles et ces

pécores.

—Ah! dites donc! fit le substitut se regimbant.

—Tais-toi! répliqua Berhard, l'enlaçant par la taille, tu es la reine

du bal...

Le sculpteur Berhard s'était, en effet, emparé d'un candélabre; et, à

travers les plus périlleux festons, (voir l'article précédent) il se

mit en devoir d'escorter les partants.

Sur le palier, un trébuchement plus accentué fit trembler sa main, et

les bougies laissèrent tomber une pluie brûlante qui occasionna des

cris terribles dans l'escalier.

—Bah! bah! cela n'est rien: du papier de soie et un fer à repasser...

Il rentra dans l'atelier.

IV

On se compta; on était six, six hommes, pas davantage.
Encore ne

fallait-il pas faire entrer en ligne de compte un photographe
qui

s'était trouvé mal dès les radis.

—Eh bien, six! s'écria Berhard; on dira plus tard les six,
comme on

disait les dix à Venise, les cent vingt-trois à Mazagran!...
Messieurs,

messieurs, mon crâne se fendille; une idée brise mon
masque étroit...

Laissons ces lâches représentants d'une époque atrophiée
se coucher

dans leur linceul provisoire d'acajou! Nous, derniers rejetons
des

grandes races, sachons demeurer debout!

—Debout? balbutia Idoménée, oh!

—Est-ce absolument indispensable? interrogea Célestin.

Berhard poursuivit, avec une éloquence qu'il ne s'était pas
connue

jusqu'alors, et qui aurait bien étonné les sculpteurs ses
confrères:

—Il nous reste des victuailles pour plusieurs jours, le bœuf
fumé est

en nombre, la réserve du Cliquot n'a pas donné. Messieurs, messieurs,

j'ai une proposition à vous faire: enterrons-nous sous les débris de

cette civilisation vermoulue; ne sortons plus d'ici; faisons chacun

notre testament en faveur du dernier survivant...

—Qu'est-ce qu'il dit? demanda Émile à Célestin.

—Survivant.

—Jetons la clef de cette salle dans le torrent qui coule au bas de

cette fenêtre, reprit Berhard.

—Pas de torrent, dit Idoménée.

—Tu crois?

Berhard courut à la porte, la ferma à double tour, et envoya la clef à

travers les carreaux de l'atelier.

—Eh! s'écria Idoménée secoué par le bruit, je ne t'ai jamais vu comme

cela. Au moins, ne casse rien.

—A présent, plus de salut! dit Berhard, la fuite est impossible.

Testons!

—Testons, soit, répondit le poète Armand; mais je ne possède rien, que

puis-je léguer?

—Ta pauvreté... à la société moderne!

—Très-joli, mâchonna Célestin, très-joli et très-profond!

—Où sont les plumes? demanda Berhard.

—Ne peut-on tester avec un pinceau? objecta Idoménée.

—Moi, j'exige un notaire, dit Émile; je ne crois à rien de légal sans

un officier public; et encore, je veux qu'il apporte ses panonceaux.

—Émile a raison, appuya le poète.

—Voyons, ne perdons pas de temps à ergoter, messieurs, dit Berhard,

qui était parvenu à mettre la main sur une feuille de papier et sur

un crayon. Avez-vous assez de confiance en moi pour me charger de la

rédaction de cet acte suprême?

—Certes!

Berhard trempa gravement son crayon dans un pâté, et traça ce qui suit:

V

«Nous soussignés, hommes d'art et de sentiment, victimes
révoltées d'un

siècle parâtre, nous avons résolu d'éteindre notre existence
dans le

réveillon de 1863.—1864 nous inspire de la méfiance.

«Qu'on accuse tout le monde de notre mort!

«On cherchera peut-être les instruments de notre
destruction; si on ne

les retrouve pas, c'est que nous les aurons dévorés.

«Au cas où, malgré nos prévisions et nos précautions,
quelqu'un d'entre

nous aurait le mauvais goût de demeurer vivant, ce papier
devra le

mettre en possession immédiate et absolue de tous nos
biens.

«Nous ne voulons pas être plaints; cela nous serait même
particulièrement désagréable. En nous traitant de
mécréants, on est

certain de réjouir nos mânes; nous en rirons doucement
sous les

ombrages élyséens.

«Adieu, Paris! Nous renonçons sans effort à tes joies
banales, à tes

succès toujours si chèrement achetés.—En ce qui me concerne, j'avais

rêvé l'Institut. S'il est vrai que les vœux d'un mourant sont sacrés,

qu'il me soit permis de désigner Bonnivet pour mon successeur.

«Nous ne verrons pas l'achèvement du boulevard La Fayette, non plus que

les ballons dirigeables.

«Nous permettons aux femmes qui nous ont aimés de se livrer à une

abondante coupe de cheveux sur nos individus.

«Fait libre et de bonne foi, à Paris, le 25 décembre 1863.»

Lorsqu'il s'agit de faire signer cette pièce, le sculpteur Bernhard se

heurta à de sérieuses difficultés: le peintre Idoménée ne savait plus

combien son nom comportait de voyelles; le compositeur Célestin avait

oublié son paraphe; le poète Armand offrait sa croix de Dieu.

—C'est égal! dit Bernhard en allant clouer au mur ce document avec un

poignard.—Et maintenant, mangeons!

—Mangeons! répétèrent machinalement les artistes.

Le festin recommença.

Mais, cette fois, ce fut le festin des ombres. Les yeux ne distinguaient plus, les mains ne sentaient plus. Émile se piquait

le nez avec sa fourchette, tandis qu'Idoménée cherchait une cuisse

de volaille tombée dans son gilet. Alors, il se passa quelque chose

d'analogie à la retraite de Russie. De temps en temps, un convive

vaincu par la fatigue penchait mollement la tête, s'affaissait sur

sa chaise, et glissait sans bruit sous la table. Ils disparurent tous

ainsi successivement.

Au dehors, la pluie tombait et le vent s'engouffrait dans les carrefours.

VI

Le lendemain matin, vers dix heures, le domestique d'Idoménée, à qui

son maître avait donné la permission de minuit, entra avec une seconde

clef dans l'atelier et trouva les *six* profondément endormis,
dans des

attitudes de la décadence.

Il contempla un instant ce spectacle en silence, et murmura
d'un ton

narquois:

—Le meilleur tableau de monsieur!

LES IMMORTELS

LE PRÉSIDENT. Immortels, garde à vous! Nous sommes rassemblés Pour donner un exemple aux écrivains troublés, Et choisir un esprit dont la grâce lutine Remplace ici l'auteur de *Michel et Christine*. Le scrutin est ouvert. M. DUPIN. Nommez les candidats. LE PRÉSIDENT. Vous les connaissez tous. Jamais meilleurs soldats Ne vouèrent leur vie à la littérature: C'est Mazères, sorti d'une sous-préfecture; Doucet, chef de bureau, je dis des plus charmants, Et Cuvillier, nourri dans les commandements. (). M. SAINTE-BEUVE. Cela ne fait que trois. M. VITET. Et les autres? M. PONSARD. J'observe Que l'on oublie Autran, venu de la Réserve. M. JULES SANDEAU. Et Feuillet, débarqué de Saint-Lô ce matin. M. DE FALLOUX. Et Gratry! LE PRÉSIDENT. Voici l'urne, et j'ouvre le scrutin. M. PONSARD, . Lève-toi, Laodice, et va puiser dans l'urne L'huile qui doit servir à la lampe nocturne... M. LEBRUN, . Je suis toujours fâché qu'on divulgue nos noms: On ne sait pas alors combien nous étonnons. Chez nous trop de clarté nuit à notre prestige. Qu'ailleurs, sur d'autres fronts, la lumière voltige; Les ténèbres vont bien aux vieillards d'Ossian. M. NISARD. Votez-vous pour Doucet? M. LEBRUN. Votez-vous pour Autran? M. VIENNET, <à part>. Autran, Doucet, ces noms sentent le romantisme, Et je vais les frapper de mon juste

ostracisme. M. DE BROGLIE, <à part>. Pas un duc! tous bourgeois! M. SAINTE-BEUVE. Qu'avez-vous donc, Mignet? M. MIGNET, . Comment écrivez-vous Doucet? M. SAINTE-BEUVE. Comme Poucet. M. DE FALLOUX, <à M. Mérimée>. Ainsi, vous revenez de voyage, confrère, Et sans avoir passé par ma Guittanaumière![2] Quel malheur! vous auriez pu voir mon dernier porc; Il surpasse tous ceux de Saintonge et d'York. [2] Un des domaines de M. Falloux, aux environs d'Angers. M. DE LAMARTINE, . Deux louis! quarante francs! somme insignifiante! Remboursable en deux ans... M. DE FALLOUX. Qu'est-ce qu'il dit? M. MÉRIMÉE. Il chante! LE PRÉSIDENT, . Je vais compter les voix de chaque concurrent: Autran, Autran, Autran, Autran, Autran, Autran. M. DE LAPRADE. Bravo! la Cannebière a le pas sur le Louvre. LE PRÉSIDENT. Pas encore; voici ce que l'urne découvre: Doucet, Doucet, Doucet, Doucet, Doucet, Doucet. M. DUPIN. Point de majorité! M. DE LAPRADE. Si l'on recommençait? LE PRÉSIDENT. Il le faut bien. M. VIENNET. Ceci me rappelle une fable Que je fis autrefois dans un cas tout semblable, Et dont le titre alors parut piquant et neuf: *Le Cirage vernis et le Cirage à l'œuf*. En voici le début: «Une paire de bottes, Un jour, au boulevard, passaient, vierges de crottes Il faisait cependant de la pluie et du vent...» LE PRÉSIDENT. Monsieur Viennet, plus tard; votons auparavant. M. VIENNET, <à part>. Le goût des vers se perd dans ma belle patrie! LE PRÉSIDENT. Nous n'aboutirons pas; dépêchons, je vous prie. Huissier, distribuez les boules. M. DE LAPRADE, <à M. Patin>. Oui, mon cher, Un article excellent, dans *le Temps* d'avant-hier. On veut qu'à l'Institut nous accordions des places Aux femmes de talent. M. PATIN. Fauteuils, voilez vos faces! M. DE SACY. Un semblable projet doit plaire à Legouvé. M. LEGOUVÉ. En effet; autrefois mon père l'a rêvé. Par les femmes toujours notre âme fut ravie; Elles jonchent de fleurs le chemin de la vie, Et mêlent sur nos fronts, dans leurs jeux ingénus, Aux lauriers d'Apollon les myrtes de Vénus. M. AMPÈRE. Soit, mais qu'à George Sand nous

ouvrions nos portes, Vous verrez des bas-bleus s'avancer les cohortes, Et madame Ancelot, et la comtesse Dash... M. MIGNET, . Comment écrivez-vous Autran? M. SAINTE-BEUVE. Avec un *h*. LE PRÉSIDENT. Vous n'avez pas voté, monsieur de Lamartine. M. DE LAMARTINE, . J'ai bien vingt mille amis... M. NISARD. Dans son rêve il s'obstine. LE PRÉSIDENT. Le scrutin est fermé. Messieurs, à votre rang. () Autran, Autran, Autran, Autran, Autran, Autran. M. PONSARD. Cela s'annonce bien pour lui. M. THIERS. Je m'émerveille En voyant triompher l'école de Marseille. LE PRÉSIDENT, . Doucet, Doucet, Doucet, Doucet, Doucet, Doucet. M. JULES SANDEAU. Toujours même chanson! M. DE FALLOUX. Toujours même verset! M. PONSARD. Cette obstination où l'on veut voir un crime, De notre conscience est l'effort légitime, Et c'est de notre voix faire trop peu de cas, Que pouvoir espérer ne la disputer pas. M. SAINTE-BEUVE, <à part>. O docte prosaïsme et rime dérisoire! M. VIENNET. L'incident me remet une fable en mémoire: Il s'agit d'un corbeau dans les airs folâtrant, Et tenant en son bec un fromage odorant. Un renard dont le nez flaire à travers la plaine, Survient en cet instant... M. DE PONGERVILLE. Mais c'est du La Fontaine! M. VIENNET. Ah! pardon! M. AMPÈRE, <à M. de Lamartine>. Votez-vous? M. DE LAMARTINE. Est-ce que j'en connais Un seul! M. AMPÈRE. Votez toujours, votez donc... M. DE LAMARTINE, . Des chenets! LE PRÉSIDENT. Il n'importe, messieurs; recommençons encore. M. PONSARD. Votons jusqu'à demain! M. NISARD. Votons jusqu'à l'aurore! M. THIERS. Certes, ce n'est pas nous qui céderons d'un cran. () CHŒUR DES DOUCETIENS, . Doucet! Doucet! Doucet! CHŒUR DES AUTRANIENS, . Autran! Autran! Autran!

LE TURC ET LE GRENADIER

I

J'admire les magasins d'aujourd'hui, mais je regrette les boutiques

d'autrefois. Je le dis comme je le pense, autant en artiste qu'en homme

déjà vieillissant. Les magasins sont hauts, vastes, clairs, tant que

vous voudrez;—les boutiques étaient basses, petites, obscures; et,

malgré cela, les boutiques avaient quelque chose d'accort et d'honnête;

c'était comme une rangée de commères le long des rues. Elles prêtaient

les motifs les plus pittoresques à la peinture, et la plupart d'entre

elles faisaient rêver du jeune Poquelin. O mes chères boutiques!

Les magasins d'aujourd'hui sont loin de cette bonhomie; vous

chercheriez vainement chez eux quelques traces de caractère national.

Ils sont construits et décorés à la façon de Pompéi mon ami, ou de

l'Alhambra. Les moins riches se distinguent par des outrecuidances

spéciales. Ainsi, par exemple, il n'est pas rare de lire au fronton

d'un magasin puritainement peint de noir ces mots en lettres

lapidaires: MODES. Pas autre chose. Que si vous essayez de plonger un

regard curieux à travers la mousseline des rideaux, vous n'apercevez

qu'un canapé de velours, et sur ce canapé une femme en cheveux qui

lit un volume. D'ailleurs, pas le moindre chiffon. Voilà le magasin

de modes d'aujourd'hui;—combien je lui préfère la boutique de modes

d'autrefois, qui offrait un si réjouissant assemblage de rubans de

toutes les couleurs, et où de nombreuses jeunes filles, un œil à leur

ouvrage et l'autre à la rue, étaient occupées à coiffer des *marottes*

ou têtes de carton!—La *marotte*, encore une chose disparue!

II

Je regrette les boutiques, et je regrette aussi les enseignes des

boutiques. Les unes n'allaient pas sans les autres. Je parle de

l'enseigne originale, allégorique, compliquée, appelant à son aide la

sculpture ou la serrurerie. Je parle des *Barbes d'or*, des
_Tours

d'argent_, des *Chats noirs*, des *Saint-Esprit*, des *Bons
coings*,

des *Paniers fleuris*, des *Puits d'amour*, des *Verts galants*,

de tous ces caprices qui étaient la poésie de l'ancienne
boutique.

Aujourd'hui, on se passe volontiers de l'enseigne, que l'on
trouve de

mauvais goût; on écrit simplement: *Félix, pâtissier*, là où on
aurait

écrit jadis: *Au Flan couronné*.—Qui me rendra les vieilles
enseignes,

hélas! Il y en avait de naïves, et ce n'étaient pas celles que
j'aimais

le moins. Le bois y jouait un grand rôle; le bois se pliait à
tous les

attributs. Des saucissons en bois, balancés par le vent,
invitaient

à entrer chez les charcutiers; des gants en bois et des bas
en bois

d'une longueur interminable, disaient l'industrie des
bonnetiers; les

chapeliers étalaient des chapeaux en bois de diverses formes, depuis

les demi-lunes démesurées des généraux de l'Empire, jusqu'aux élégants

chapkas des lanciers polonais.

III

Parmi ces boutiques et ces enseignes de la vieille roche, on remarquait

encore, il y a une douzaine d'années, deux débits de tabac, l'un

situé rue de l'Ancienne-Comédie,—l'autre rue Fontaine, à quelques

pas de la barrière Pigalle. Tous les deux avaient à leur porte une

de ces statuettes en bois colorié, haute de deux pieds environ,

dont la mode était fort répandue dans le dernier siècle et au

commencement de celui-ci. La statuette du débit de tabac de la rue de

l'Ancienne-Comédie représentait un Turc:—celle de la rue Fontaine

figurait un Grenadier.

Il me faudrait un style en bois pour décrire convenablement ce Turc en

bois et ce Grenadier en bois.

Le Turc de la rue de l'Ancienne-Comédie avait un turban
comme tous les

Turcs, une pelisse comme tous les Turcs, des babouches
comme tous les

Turcs;—et, comme tous les Turcs, il fumait dans un long
narghilé, avec

toute la superbe et toute l'indolence que peut comporter la
sculpture

sur bois. Le vermillon, l'indigo et l'or étaient semés à
profusion

sur sa petite personne; il rappelait les plus beaux Turcs du
théâtre

Feydeau; et, tout entier à son narghilé, il ne s'apercevait pas
même

du rôle de portier qu'il remplissait,—tant sont grandes la
majesté et

l'indifférence orientales!

Le Grenadier de la rue Fontaine, d'une date plus moderne,
avait un

bonnet d'ours comme tous les grenadiers, des moustaches
comme tous les

grenadiers, des guêtres comme tous les grenadiers;—et,
comme tous

les grenadiers, il fumait dans une pipe noire. Il était d'ailleurs

très-bien ficelé dans sa mignonne taille de bois, l'air crâne, la

poitrine effacée, les pieds en dehors. Héros bon enfant, il ne lui

déplaisait pas de monter la garde à la porte d'un bureau de tabac,

après avoir vu brûler le Kremlin.

IV

A l'époque dont nous parlons, vivait un acteur qui jouait à l'Odéon et

qui demeurait à Montmartre. Ce fait paraîtra peut-être singulier, et

j'avoue que je ne suis pas en mesure de l'expliquer. Je l'appellerai

Restout, pour cacher son véritable nom, sous lequel il a plutôt laissé

une réputation de bohème et de mystificateur que de bon comédien.

Restout descendait régulièrement tous les jours la rue Fontaine, pour

arriver une demi-heure après dans la rue de l'Ancienne-Comédie. A force

de faire ce trajet, il avait fini par se préoccuper
extraordinairement

du Grenadier, qui l'attendait chaque matin au port d'armes,
comme pour

le saluer, et du Turc, dont le regard oblique le suivait jusque
sur

la place de l'Odéon. Ces deux bonshommes en bois tenaient
une place

énorme dans sa vie; il en rêvait même éveillé; et le soir, en
jouant

la comédie, il croyait les apercevoir dans la salle,—le
Grenadier au

parterre et le Turc à l'avant-scène.

Un jour, avant l'heure de la répétition, Restout, qui était,
comme je

l'ai dit, un mystificateur, entra dans le débit de tabac de la
rue de

l'Ancienne-Comédie, lequel était tenu par deux vieilles gens,
le mari

et la femme. La femme seule se trouvait au comptoir.

—Qu'est-ce qu'il faut vous servir? lui demanda-t-elle.

—Madame, dit Restout, je désirerais acheter votre Turc.

—Monsieur plaisante sans doute.

—Non, madame, je suis fort sérieux.

—Notre Turc n'est pas à vendre, dit-elle.

—Je suis disposé à y mettre le prix que vous fixerez,
continua Restout.

La marchande le regarda, et comme il s'exprimait avec une
parfaite

politesse, elle appela son mari qui se chauffait les pieds
dans

l'arrière-boutique.

—Mon ami, voilà monsieur qui veut acheter notre Turc.

Le mari répéta machinalement sans comprendre:

—Notre Turc?

Et lorsqu'il eut compris, il répondit sèchement, en faisant
mine de

rentrer dans son arrière-boutique:

—Non, non.

—J'en offre cent francs, se hâta de dire Restout.

—Nous ne vendons pas notre Turc, grommela le vieillard.

—Deux cents francs!

—Non, non.

—Deux cent cinquante!

A ce chiffre, la femme tourna les yeux vers son mari.

Celui-ci, s'adressant à Restout:

—Je sais bien, monsieur, dit-il, que ce prix est au-dessus de la

valeur de notre Turc; mais nous tenons à cette figure, nous y sommes

accoutumés; c'est notre enseigne depuis quarante ans; tout le quartier

la connaît, et il nous semblerait faire une mauvaise action en nous en

séparant.

—Pourtant, trois cents francs... articula Restout.

—Mais enfin, monsieur, s'écria le marchand, pourquoi voulez-vous

acheter notre Turc?

—C'est bien simple. Je collectionne ce genre de curiosités. J'ai déjà

réuni plus de quatre-vingts personnages en bois ayant tous appartenu

à des bureaux de tabac. Votre Turc a sa place marquée dans mon musée,

entre un Sauvage du plus beau noir et un Jean Bart assis sur un baril

de poudre.

—Ah! si c'est comme cela... murmura la femme.

Mais le mari hochait toujours la tête en signe de refus.

—Voyons, voyons, trois cent cinquante francs! dit Restout.

La femme répéta:

—Trois cent cinquante francs?...

—Agis comme tu voudras, dit à la fin le vieillard; pour moi, je ne me

mêle plus de cette affaire.

Et il rentra dans son arrière-boutique.

—Monsieur, reprit la femme d'un ton décidé, puisque votre désir est si

vif, ajoutez encore cent francs, et le Turc est à vous.

Ce n'était déjà plus *notre* Turc, c'était *le* Turc!

—Diable! cela fera quatre cent cinquante francs! dit Restout.

—Oui, quatre cent cinquante francs. C'est notre dernier mot. Et encore

est-ce un sacrifice que nous faisons.

—Allons!

Le marché fut conclu. Restout indiqua un domicile où l'on devait,

le lendemain matin, apporter le Turc et l'échanger contre la somme

convenue.

V

Quelques heures plus tard, Restout répétait la même scène dans le

débit de tabac de la rue Fontaine. Il marchandait le Grenadier. Mais

là, il connut tout de suite qu'il avait affaire à un industriel sans

conviction, sans superstition, incapable de s'attacher à un morceau

de bois. Le sentiment n'eut donc aucune part dans ce second marché.

Le buraliste, exclusivement préoccupé d'une idée de bénéfice, ne

fit aucune difficulté pour vendre son Grenadier; il aurait vendu

pareillement son lit ou son comptoir; ce n'était pour lui qu'une

question de prix. A cet effet, il déploya toutes les ressources d'un

esprit finaud et borné; il exposa que ces sortes de bonshommes étaient

devenus très-rares, qu'on avait cessé depuis longtemps d'en fabriquer,

qu'on n'en rencontrait plus qu'en province—et encore! que le sien

était une œuvre d'art et que le bois en était extrêmement précieux.

Mais si engageante que fût sa faconde, elle lui rapporta moins que la

résistance attendrie du vieux couple de la rue de l'Ancienne-Comédie.

La vente du Grenadier fut arrêtée à cent quarante francs.

Rendez-vous fut également pris, le lendemain, pour la livraison et le

paiement.

Ces deux importantes affaires terminées, le comédien Restout rentra

sans sourciller dans sa banlieue escarpée, où il eut l'heur de rencontrer le premier rôle du théâtre de Montmartre et de lui gagner

trois glorias au noble jeu de billard.

VI

Or, voici ce que, dans son imagination scélérate, avait combiné le

comédien Restout:

Au débitant de tabac de la rue de l'Ancienne-Comédie il avait donné

l'adresse du débitant de tabac de la rue Fontaine,—et au
débitant de

tabac de la rue Fontaine l'adresse du débitant de tabac de
la rue de

l'Ancienne-Comédie.

A tous les deux il avait assigné la même heure: dix heures
du matin.

En conséquence, chacun d'eux partit de chez soi vers neuf
heures et

demie, portant entre ses bras, celui-ci le Turc, celui-là le
Grenadier.

Cela faisait se retourner et sourire quelques passants.

Celui qui portait le Turc, le vieillard de la rue de

l'Ancienne-Comédie, était le plus à plaindre: il baissait la
tête et

marchait précipitamment; on eût dit un Romain fuyant avec
ses Lares.

La veille au soir, il avait attendu pour desceller son Turc que
ses

clients fussent partis, que le gaz fût éteint, que la rue fût
déserte;

et, à la lueur d'une chandelle, il avait accompli cet acte,
comme

une chose honteuse. Sa nuit avait été sans sommeil, et, au
matin, il

s'était vu sur le point de reclouer le Turc à sa place. Mais sa femme

lui avait rappelé la parole donnée, et il était parti en soupirant.

L'autre, au contraire, le débitant de la rue Fontaine, portait arrogamment son Grenadier, et son air semblait dire aux passants:

«Riez à votre aise; moi, j'ai fait un excellent marché; je vais déposer

cette marionnette chez un niais qui me l'achète six fois sa valeur!»

VII

Une rencontre était inévitable entre les deux marchands; elle eut lieu

sur la place du Carrousel. Ils entrevirent la vérité comme dans un

éclair; mais ils n'osèrent pas s'interroger, et ils continuèrent leur

route, après s'être croisés en frémissant d'inquiétude.

Ils doublèrent le pas. Que devinrent-ils lorsque, arrivés au terme de

leur course, l'un et l'autre se trouvèrent en face d'un débit de tabac

concurrent?

Le vieillard se laissa tomber—avec son Turc—sur le trottoir...

La rage dans le cœur, au bout de quelques instants, chacun d'eux

reprenait le même chemin, en remportant son enseigne bafouée. On ne dit

pas s'ils se rencontrèrent encore.

Toutefois est-il que la crainte du ridicule les empêcha de replacer à

leur porte les bonshommes de bois. Les deux débits de tabac existent

toujours; mais où est le Turc? Qu'est devenu le Grenadier?

J'ignore si le ciel fit de longs remords au mystificateur Restout. Je

sais seulement qu'il changea son itinéraire de Montmartre à l'Odéon et

de l'Odéon à Montmartre.

MÉMOIRES D'UN HOMME A QUI IL N'EST JAMAIS RIEN ARRIVÉ

I

Je m'appelle Duval.

Je suis fils de Duval.

Et petit-fils de Duval.

Le nom de tout le monde!

Tout petit, j'ai mangé de la bouillie.

J'ai eu la coqueluche.

Le médecin a dit que cela ne serait rien.

Cela n'a rien été.

..... Voulez-vous que je continue?

II

Et pourquoi pas?

Le beau mérite de raconter des événements importants
dont on a été

acteur ou témoin!

Il est trop facile d'exciter l'intérêt avec des batailles, des
adultères, des vols, des duels, des faillites.

Mais n'avoir rien vu, n'avoir rien fait, et vouloir cependant
laisser

sa trace ici-bas!

A la bonne heure!

N'être rien,—et avoir l'ambition d'écrire sa vie, comme
Rousseau,

comme Casanova, comme madame Roland, comme
Alexandre Dumas!

Parlez-moi de cela!

Voilà qui est bien plus fort!

Voilà qui est bien plus rare!

Voilà ce que j'entreprends, moi, Duval, le premier venu,—le héros de

l'insignifiance.

III

J'ai dit que j'avais le nom de tout le monde.

J'ai aussi l'air de tout le monde.

Lisez mon passe-port.

Front: moyen.

Nez: moyen.

Bouche: moyenne.

Menton: moyen.

C'est le triomphe de l'impersonnalité.

La preuve que je ressemble à tout le monde, c'est que tout le monde

m'accoste plusieurs fois par jour en s'écriant: «Ah! pardon, je vous

prenais pour monsieur un tel.»

Les femmes ont un mot terrible pour désigner les gens de ma figure: «Il

est de ceux dont on ne dit rien.»

La nature m'a refusé jusqu'au plus simple tic.

Je suis la foule, la chose qu'on n'aperçoit que tout autant
qu'elle est

agglomérée.

... Voulez-vous que je continue?

IV

Ma jeunesse...

Je n'ai pas eu de jeunesse.

C'est ce qui m'attriste le plus, quand j'y songe.

A l'heure où les autres font briller leurs vingt ans au soleil
comme de

belles pièces d'or neuves, à l'âge où toutes les têtes ont des
délires,

où toutes les poitrines ont des chansons, où les yeux et les
mains se

cherchent dans une atmosphère d'amour,—j'étais déjà assis
sur le rond

de cuir de l'employé.

Or, il n'arrive rien sur les ronds de cuir.

De même que j'avais été un sage enfant, je suis resté un
sage jeune

homme.

Je n'ai pas eu de dettes.

Je n'ai pas eu de maîtresses.

J'ai aimé—dans les livres seulement.

J'ai regardé passer le plaisir,—de ma fenêtre, ouverte les
dimanches

soirs.

V

Pendant trente ans, le front penché sur des registres verts à
angles de

cuivre, j'ai pu entendre s'apaiser un à un tous les
battements de mon

cœur.

Pendant trente ans, j'ai été la gloire de l'administration des
contributions directes.

Pendant trente ans, j'ai envoyé à mes concitoyens des
petits papiers

blancs, verts, bleus et roses, pour les inviter à payer leurs
termes

échus.

Et je me suis toujours maintenu à la hauteur de cette
mission.

Si je me raille un peu moi-même, c'est par amour-propre, et afin que

vous ne me regardiez pas comme un être absolument vulgaire.

La vérité est que dans ces professions claustrales, où la mécanique et

la routine tiennent tant de place, l'esprit finit par prendre des plis

comme le corps. Un voile s'étend et s'épaissit sur l'intelligence. On

n'agit plus que machinalement. La pensée s'est assoupie.

J'ai donc été de ceux—plus nombreux qu'on ne croit—qui ne pensent à

rien.

VI

Balzac a trop exagéré le drame dans les âmes d'en bas. Il les a dosées

à sa mesure.

Il vous a dit à quoi pensent:

Le paysan qui chasse à la loutre;

L'invalides qui regarde jouer au cochonnet;

La garde malade qui remue une tisane;

Le clerc d'avoué qui feuillette un dossier.

A mon tour, si j'avais le temps,—moi, Duval,—je vous dirais
à quoi ne

pensent pas:

L'épicier qui casse son sucre;

L'expéditionnaire qui taille sa plume;

Le valet de pied qui attend ses maîtres sous le vestibule de
l'Opéra;

La sentinelle qui baye aux étoiles.

Accoutumez-vous à regarder comme immense le nombre
des individus qui ne

pensent à rien.

Penser à rien,—c'est peut-être le bonheur!

A coup sûr, c'est la santé.

... Voulez-vous que je continue?

VII

Il me serait peut-être arrivé quelque chose si je m'étais
marié.

Que l'on ne prenne pas cela pour un mot de vaudeville.

Mais je ne me suis pas marié.

Je n'ai pas osé.

Alors, le hasard s'est détourné de moi tout à fait, et j'ai été
comme

oublié dans la vie.

L'accident lui-même m'a dédaigné.

Pas de pot de fleurs tombant sur ma tête!

Pas de querelle au café!

Pas de montre volée!

Les voyages m'auraient bien séduit; mais où aller? A quelle contrée

donner la préférence? Pourquoi l'Italie plutôt que l'Espagne?
Et

pourquoi pas le Frangistan.

L'indécision m'a cloué sur place.

Et maintenant, quand un désir de locomotion s'empare trop vivement de

moi, j'étends la main vers les trois ou quatre rayons qui forment ma

bibliothèque.

Je prends et je relis mes deux ouvrages préférés.

L'un est le *Voyage autour de ma chambre*, par le comte Xavier de

Maistre.

L'autre, plus modeste encore, et sans nom d'auteur, est le
_Voyage dans

mes poches_.

VIII

Mais au moins j'aurais pu, comme citoyen ou même comme simple passant,

assister à quelque fait considérable, approcher ou seulement apercevoir

quelque personnage fameux.

Je l'aurais pu certainement.

L'ironie destinée m'en a toujours empêché.

Un rhume de cerveau me tenait au lit lorsque éclata la révolution de

février.

Quelques jours ensuite, je voulus voir M. Ledru-Rollin.

Il venait de passer.

J'ai également manqué l'ouvrier Albert d'un quart d'heure.

Ce n'est donc pas moi qui projéterai jamais des lueurs sur notre

histoire.

De la légende du dix-neuvième siècle, je n'ai retenu que le refrain, un

seul mot, que je répète à la façon du perroquet effrayé:

—Boum!... Boum!

... Voulez-vous que je continue?

IX

Non. Je finis,—car la liste de tout ce qui ne m'est pas arrivé remplirait aisément cent volumes.

Il ne m'est jamais rien arrivé,—même en rêve.

D'ordinaire, cependant, la nuit est la revanche du jour; les têtes

les plus calmes s'illuminent alors de mille féeries intérieures; un

régis seur invisible vient frapper les trois coups dans votre crâne pour

une comédie aux cent actes divers.

Moi, je n'ai jamais rêvé que de choses indifférentes, de mon chapeau

qui s'envolait ou d'une allumette chimique qui ne voulait pas *prendre*.

Qu'ajouterai-je encore?

«Cache ta vie,» a dit un sage. Je n'ai pas de peine à cela.

La terre me sera légère, car je n'aurai pas beaucoup pesé sur elle.

Le monde aura été pour moi une feuille de présence où je me serai

contenté de signer mon nom,—mon nom de Duval.

LE DINER DU LANCIER

I

Une belle arme, la lance!

De beaux hommes, les lanciers!

La lance! droite, reluisante, effilée, haute, avec un joli drapeau qui

claque au vent!

Les lanciers! les moins farouches de tous les cavaliers, coiffés

élégamment, cambrés en selle, riants et rapides!

J'ai l'honneur de connaître un lancier, un ancien lancier, et de

déjeuner quelquefois avec lui dans un café du boulevard.

A toutes les qualités de l'homme du monde et du militaire en retraite,

ce lancier joint un appétit considérable.

Sa lance s'est changée en fourchette.

II

—Vous souriez de ma fière prestance à table,—me dit-il l'autre matin,

après avoir exterminé une plantureuse entre-côte;—et vous avez raison

de sourire.

»Je vous souhaite de porter un jour vos soixante ans comme je porte les

miens.

»Et cependant, ce que je suis n'est rien en comparaison de ce que j'ai

été.

»Je parle du temps où j'avais l'honneur de servir dans les lanciers...

»Garçon! qu'est-ce que vous allez nous donner maintenant?

»Dans ce temps-là, j'avais, comme à présent, cinq pieds huit pouces,

bonne mesure. J'étais maigre, et je dévorais. Il ne me fallait pas

moins de neuf livres de pain par jour; neuf livres, oui, monsieur.

»Ajoutez à cela que mon gousset était assez mal garni.

»Et vous comprendrez qu'une fois je me sois laissé aller à manger un

Saint-Michel.

—Un Saint-Michel? répétais-je, ébahi.

—Tout entier... avec son dragon.

—Contez-moi donc cela.

—Volontiers, mais après les légumes, répondit
judicieusement le

lancier.

III

Après les légumes, le lancier commença:

—C'était en 1818.

»De l'histoire, monsieur, de l'histoire!

»Je venais de passer un congé dans ma famille, aux
environs de Rouen.

»La veille de mon départ, mon père me donna une lettre
pour un de ses

amis avec lequel il avait fait les campagnes de la Hollande,
sous

Pichegru, et qui habitait Gisors, où je devais m'arrêter.

»Gisors, charmante petite ville, située dans le département
de l'Eure,

renommée pour ses filatures et ses fabriques d'étoffes;
3,500 à 4,000

habitants.

»Je pris la lettre, et, le lendemain, une diligence de passage
me

débarqua à Gisors.

»Monsieur, je ne sais pas quel effet produit sur vous la diligence,

mais elle me creuse littéralement l'estomac, à moi.

»Le trajet m'avait mis sur les dents.

»Et comme c'était précisément l'heure de la *dînée* pour les voyageurs

de la diligence,—qui avait sa destination plus loin,—j'entrai à

l'auberge du *Soleil d'Or* où la table d'hôte était servie.

»Je crus cependant devoir m'informer à demi-voix auprès d'une servante:

»—Combien coûte le dîner ici?

»—Trois francs, me répondit-elle, et trois francs dix sous avec le

café.

»—Voilà mon affaire, pensai-je.

»Et je m'assis.

IV

»Je m'assis.

»Ne me faites pas répéter.

»Je m'attablai modestement, sans en avoir l'air, comme quelqu'un qui

accomplit une chose toute simple, à côté des autres voyageurs, en

disant à mon voisin de droite:

»—Pardon, monsieur!

»Et à ma voisine de gauche:

»—Pardon, madame!

»On ne se serait douté de rien.

»Ah! il faut être juste: la table était bien servie.

»Pour Gisors, c'était superbe!

»Il y avait de tout: poissons, entrées chaudes et froides, hors-d'œuvre

(je raffole des hors-d'œuvre; cela doit vous paraître singulier,

n'est-ce pas?), pâtés, rôts, blanc-manger...

»Et tout cela était sur la table à la fois, dans des plateaux, sur des

réchauds, à la portée de chacun, parce que les voyageurs ne pouvaient

disposer au plus que de vingt-cinq minutes, et qu'il leur fallait se

hâter à cause du proverbe: «La diligence n'attend pas.»

»Les voyageurs, à qui ce programme était connu, mangeaient

gloutonnement et au hasard.

»C'était horrible à voir.

»Pouah!

»Moi, j'y mettais plus d'ordre et de discernement. Voulant épargner de

l'embarras aux servantes, j'attirais à moi la plupart des plats et je

les nettoiais avec une conscience véritablement exemplaire.

»Il arrivait de temps en temps que maintes bouteilles étaient,

de ma part, l'objet d'une méprise; mais avec quelle bonne grâce,

reconnaissant mon erreur, je disais à ma voisine de gauche:

»—Pardon, madame!

»Et à mon voisin de droite:

»—Pardon, monsieur!

V

»On commença à m'apercevoir et à s'inquiéter de moi vers la fin du

premier service.

»Ce ne fut d'abord qu'un léger murmure.

»—La fille! dit un gros fermier rougeaud, où sont donc les foies de

veau sautés?

»—Dame! répondit-elle en me désignant, c'est monsieur qui les a finis.

»Elle aurait pu dire aussi bien que c'était moi qui les avais commencés.

»—Mademoiselle, voulez-vous me faire passer les navets au beurre?

disait une vieille dame.

»—Les navets au beurre?...

»Et la servante s'arrêtait en me regardant.

»J'avais la tête penchée sur mon assiette.

»Et je mangeais toujours.

»Je mangeais sans affectation et sans honte.

»Je mangeais de bon cœur, comme on dit chez nous.

»Une jolie table d'hôte, ma foi!

VI

»—Allons, messieurs les voyageurs, en voiture, s'il vous plaît! en

voiture!

»Puisque vous êtes allé en diligence, vous connaissez ces fatales

paroles; elles sont toujours accueillies par un sourd grognement de

révolte et de résistance.

»On obtient quelquefois cinq minutes de répit.

»Mais bientôt la même voix, la voix du conducteur, s'élève plus sévère,

plus pressante:

»—Allons, messieurs, en voiture! en voiture!

»Les voyageurs se lèvent alors, jetant un regard de regret sur le

dessert à peine entamé.

»Les choses se passèrent ainsi à Gisors.

»Avec cette différence que, moi, je ne bougeai pas de ma place.

»Tous mes soins étaient appliqués à la destruction d'un fromage de

Livarot.

»J'adore le Livarot!

»Le maître de l'auberge, qui était déjà entré sous divers prétextes et

qui m'examinait avec inquiétude, vint me frapper sur l'épaule en disant:

»—Eh bien, jeune homme, vous n'entendez donc pas?

»—Quoi? fis-je la bouche pleine.

»—La voiture va partir.

»—Oh! moi, je ne pars pas, répondis-je avec candeur.

»Et, étendant le bras, je groupai devant moi les plats du dessert.

VII

»—Desservez! desservez! cria l'aubergiste du *Soleil d'Or* à ses gens.

»Ce fut un combat désespéré.

»Nous luttions de vitesse, eux pour ôter, moi pour retenir.

»Pendant que d'une main je me cramponnais à un saladier de fraises, de

l'autre j'atteignais une assiette de macarons.

»La victoire leur resta.

»Malédiction!

»Il n'y eut plus sur la table que la nappe, deux vases de fleurs, et,

entre ces deux vases de fleurs, une énorme pièce de pâtisserie fort

compliquée.

»Un objet d'ornement!

»Une chose faite pour l'œil!

»Cette pièce, qui figurait une espèce de montagne, était surmontée

d'un groupe colorié représentant l'archange Saint Michel terrassant un

dragon et le perçant de sa lance.

»La lance, c'était ma partie.

»Les domestiques étaient sortis d'un air narquois, me laissant seul

dans la salle.

»Seul, c'est-à-dire en tête-à-tête avec le Saint-Michel.

»Évidemment ils étaient sans méfiance.

»Ce Saint-Michel me troublait et m'agaçait.

»J'aurais voulu ne pas le voir.

»Je comprenais bien qu'il était là surtout pour la parade, pour le

spectacle.

»Mais, d'un autre côté, je me disais que si l'on fait des pâtisseries,

c'est pour qu'elles soient mangées.

»Et que le dîneur a droit de consommation sur tout ce qui se trouve sur

la table.

»Mon hésitation ne dura que quelques minutes.

»Je fis taire mes scrupules.

»Je me penchai, et je portai une main sacrilège sur le Saint-Michel.

VIII

Le lancier continua:

—Je dois ce témoignage à la vérité d'avouer que cet archange était

effroyablement dur; les parties de massepain en étaient absolument

desséchées; bref, ce n'était pas bon.

»Pas bon du tout!

»Mais j'avais faim.

»L'aubergiste du *Soleil d'Or* entra justement comme j'achevais la

ruine de cet édifice.

»La stupéfaction le rendit immobile.

»—Mon Saint-Michel! s'écria-t-il.

»—Quelque chose de fameux, murmurai-je.

»Et me dirigeant vers lui, qui demeurait les yeux fixés sur mon

assiette entièrement dépourvue de vestiges, je lui mis dans la main le

prix de mon dîner, c'est-à-dire une pièce de trois francs.

»Ce que nous appelions autrefois un petit écu.

»Et je sortis fièrement.

»Il me regarda partir...

IX

»A peine avais-je fait trois pas dans la rue que je revins vers lui,

afin de savoir l'adresse de cet ami de mon père pour lequel j'avais une

lettre de recommandation.

»—M. Mauprat? me répondit-il bourrument, c'est le cafetier de la

place; mais je ne vous conseille pas de vous présenter chez lui

aujourd'hui; toute la maison est sens dessus dessous.

»Et l'aubergiste me tourna le dos.

»Je ne jugeai pas à propos de faire mon profit de son avis désobligeant; j'allai au café de la place, qui était fermé en effet.

»Mais, en tournant autour de la maison, je trouvai une porte; je

montai. Une grande agitation régnait dans l'escalier que remplissait

une foule de personnes très-bien mises; et j'eus quelque difficulté à

être introduit auprès de M. Mauprat, qui me parut lui-même très-affairé.

»Cependant, lorsqu'il eut lu la lettre de mon père il m'embrassa

cordialement, en me disant:

»—Parbleu! vous ne sauriez arriver plus à propos: je marie ma fille

aujourd'hui; vous allez être du dîner.

X

»—Mais, objectai-je timidement, c'est que je viens de dîner à table

d'hôte.

»—Bah! bah! s'écria-t-il, ces dîners de table d'hôte, est-ce que cela

tient au ventre? D'ailleurs venez par ici.

»Et me prenant le bras, il me conduisit vers un placard, d'où il tira

une bouteille d'eau-de-vie et un grand verre, qu'il remplit jusqu'aux

bords.

»—Avalez-moi cela, me dit-il, et vous aurez bientôt oublié votre dîner.

»Avait-il tort? avait-il raison?

»Toutefois est-il qu'après avoir bu je me laissai placer à une immense

table en fer à cheval, au milieu d'une centaine d'invités.

»Les parfums d'une soupe homérique achevèrent de me faire perdre la

mémoire; et, lorsque le bouilli se présenta, je m'en servis moi-même

une énorme tranche en contre-fil.

XI

»—Comme vous venez tard, cher ami! dit derrière moi M. Mauprat à un

nouvel arrivant.

»—Ne m'en parlez pas! j'ai été retenu jusqu'à présent par un animal,

une espèce d'anthropophage... Un peu plus, il engloutissait ma table et

mes chaises.

»A cette voix, je me retournai, et j'aperçus l'aubergiste du
_Soleil

d'Or_.

»Il me reconnut, et pensa défaillir en me voyant aux prises
avec le

bouilli.

»—Qu'avez-vous? lui demanda M. Mauprat.

»—C'est lui! dit l'aubergiste d'une voix étranglée.

»—Qui, lui?

»—Celui qui a mangé mon Saint-Michel.

»On le plaça à côté de moi; et pendant tout le festin, il ne
cessa de

pousser des exclamations d'étonnement en me regardant.

»Je finis par ne plus m'occuper de cet imbécile et par faire
honneur

au repas, qui fut magnifique comme la plupart des repas de
noce en

province.

»Vous en savez quelque chose, vous aussi, mon gaillard.

»Et maintenant que je vous ai conté l'histoire du grand
Saint-Michel, à

votre santé!

Une belle arme la lance!

De beaux hommes, les lanciers!

L'AMI DES ACTEURS

I

Tout enfant, lorsque ses petits camarades, animés d'un noble

enthousiasme, suivaient, en marquant le pas, la musique des régiments,

lui demeurait planté, pendant des heures entières, devant les affiches

de spectacles.

Il épelait les noms des acteurs:

A, r, ar; n, a, l, nal; Arnal.

B, o, u, bou; t, i, n, tin; Boutin.

C, a, ca; c, h, a, r, char; cachar; d, y, dy; Cachardy.

Et ainsi de suite depuis A jusqu'à Z, depuis les Funambules jusqu'à la

Comédie française.

Ce fut de cette façon qu'il apprit à lire.

II

Le reste de son éducation s'acheva sur le trottoir de l'ancien

boulevard du Temple, entre les marchands de coco et les marchandes

de sucre d'orge. Posé là dès quatre heures de l'après-midi, il voyait

arriver un à un les acteurs se rendant à leurs théâtres, et il recueillait des observations du genre de celle-ci:

—Tiens! M. Francisque a une redingote neuve!

—Mademoiselle Léontine ne sera jamais prête pour son entrée; elle se

sera trompée d'heure, bien sûr!

Le soir, après la représentation, il ne manquait jamais, avec quelques

fanatiques de son espèce, d'aller attendre la sortie du premier rôle,

pour lui faire une ovation et l'escorter jusqu'à son domicile.

Ce fut une heure mémorable dans son existence d'enfant que l'heure où

il osa dire à M. Albert, qui venait de jouer *Atar-Gull*:

—Monsieur Albert, voulez-vous que je porte votre parapluie?

Et où M. Albert daigna lui accorder cette faveur.

III

Oh! marcher derrière un acteur!

Quel bonheur c'était pour lui!

Quelle émotion il éprouvait à se dire ceci,—ou à peu près,—
en le

suivant:

—Cet homme qui n'a l'air de rien, qui va, les mains dans ses
poches,

qui est habillé comme vous et moi, et dont la chaussure
commence même à

s'user, c'est d'Artagnan, c'est le duc de Villaflor, c'est
Cartouche,

c'est Monte-Cristo, c'est Ruy-Blas, c'est le maréchal de
Saxe, c'est

Salvator Rosa! Tout à l'heure, cet homme quittera son
pantalon à

carreaux et son paletot noisette; il s'habillera de soie et de
velours;

son valet de chambre lui passera au cou le collier de la
Toison-d'Or!

Tout à l'heure, l'homme que voici et que personne ne
regarde, sera

acclamé par une foule immense accourue exprès pour le
voir; les mains

battront à son aspect; les esprits voleront au-devant de lui!
Tout à

l'heure, cet homme, que chacun coudoie sans lui demander excuse, et

à qui la première grisette venue dirait en ce moment:

«Passez votre

chemin!» cet homme tiendra toutes les femmes haletantes sous sa parole;

elles le trouveront beau, elles lui jetteront des fleurs, et il n'en

est aucune qui ne souhaitera d'être aimée par lui! Il se roulera dans

le crime et dans l'orgie; il escaladera des murailles, il enlèvera des

jeunes filles, il soustraira des testaments, il se battrà en duel, il

deviendra fou, il assistera à des ballets, lui, ce passant, cet homme

si simple et si calme d'allure, l'homme dont j'emboîte le pas!

Oh! marcher derrière un acteur!

IV

Devenu jeune homme, il se décida, après bien des timidités et des

hésitations, à franchir la barrière qui le séparait des acteurs et à

entrer dans leur intimité.

Entrer dans l'intimité des acteurs, c'est entrer dans leur café.

Il choisit, pour commencer, le plus modeste, le café Achille, qui était

surtout fréquenté en ce temps-là par les pensionnaires du Petit-Lazari;

il alla s'asseoir non pas à la place de tout le monde, parmi les

consommateurs ordinaires, mais dans l'endroit réservé aux acteurs, dans

le coin des acteurs, à la table des acteurs, sur le divan des acteurs.

Je me doute que le cœur lui battit d'une violente sorte à cet acte

d'effrayante audace.

Un gros homme, qui fumait la pipe, le regarda d'un air étonné, et lui

dit:

—C'est la place de Saint-Prosper.

Il se recula respectueusement; et, quand, cinq minutes après, il

aperçut Saint-Prosper, il prit texte de sa tentative d'usurpation pour

lui offrir une canette de bière de Strasbourg.

Le gros homme en eut sa part.

Tels furent les commencements de l'ami des acteurs.

V

L'ami des acteurs a employé plusieurs années pour arriver
du café

Achille, cette ombre, au café des Variétés, cette splendeur,
—en

passant par le café de la Gaîté, par le café du Cirque, par
tous les

cafés dramatiques, sans compter les caboulots.

Aujourd'hui, il est arrivé.

Ce que cela lui a coûté de canettes, je ne dirai pas que lui
seul le

sait; mais il y aurait de quoi mettre à flots trente galiotes
avec leur

équipage hollandais.

Il est arrivé! c'est-à-dire il connaît tous les acteurs, une
armée!

depuis les généraux jusqu'aux simples soldats, et les
tambours, et

les cantinières; il a barre sur eux, il a le droit de les
apostropher

dans la rue, de leur taper sur le ventre, de les arrêter par un
bouton

d'habit, de leur demander des billets de faveur, de leur donner des

conseils, de faire leur partie de domino!

Les connaissant, il a pris insensiblement leurs manières, leurs

habitudes, leur costume; il est rasé de bleu; il boit l'absinthe à

trois heures, il dîne à quatre.

Il leur a emprunté leur langage, en l'outrant et en l'employant à

contre-sens.

Il appelle mademoiselle Boisgontier la *Bois-bois*.

Il trouve à Gourdin du *galoubet* (une bonne voix).

Il déplore qu'on n'ait donné à Omer qu'un rôle de *cent cinquante*

(lignes).

Il dit d'une pièce ennuyeuse qu'elle est *crevante*.

Il déclare que Deshayes est un *bénisseur*,

Et que Montdidier *colle des affiches*, c'est-à-dire qu'il joue, les

mains étendues³.

[3] L'ami des acteurs aura beau faire avec son demi-argot, il n'approchera jamais de la puissance d'expression des deux

titis que j'ai entendus l'année dernière. Ils sortaient du Théâtre-Français, où l'on venait de jouer *le Verre d'eau* et *la Joie fait peur*. Un de leurs camarades les accoste et leur demande ce qu'ils ont vu. —_Le Glacis de lance_ et *la Rigolade f... le taf*, répondent-ils. (*Note de l'auteur.*)

Ses façons de complimenter n'appartiennent à aucun vocabulaire et sont

pleines de contorsions:

—Non, vois-tu, tu m'as fait plaisir... Non, ça y est, c'est complet...

Non, tu crois peut-être que je blague... Non, parole d'honneur! tu ne

sais pas tout le bien... Non, mais tu es *d'un nature*...

VI

Voulez-vous le voir dans son élément?

Voulez-vous le surprendre en plein rayonnement et en pleine extase?

Allez au café des Variétés, et, dans la partie vitrée, regardez cet

homme à l'œil mobile, à la bouche pleine de sourires, qui se tient

debout, afin de se transporter plus promptement d'un groupe à un

autre. C'est lui. Il cause avec tout le monde, disant bonjour ou

adieu, à la bordelaise; reconduisant ceux qui partent,
encombrant

le seuil, empêchant le service. Il se précipite au-devant
d'Alexandre

Michel, qui ne l'aperçoit pas; il secoue la main de Parade,
droit,

roide, indifférent; il interroge Munié, aux petits yeux
clignotants

et attendris; et Munié, qui est bon comme le bon pain, lui
répond

avec sollicitude. Il parle canut à Berthelier; à Raynard, il dit:

«La claque! la claque!» Par-dessus le nez de Grenier, il
cherche à

distinguer Colbrun, son cher Colbrun. Bien qu'occupé dans
le café, il

a cependant un œil sur le boulevard. Crosti passe, imposant
comme un

treizième César; il le hèle d'un *psit* amical; il salue
également du

geste Dieudonné et Blaisot. Il fait rapporter de la bière, et
trinque

avec Ballard; il ne dédaigne pas la compagnie de Ballard,
parce qu'il

y a toujours quelque chose à gagner dans la conversation
des personnes

sensées. Mais Bache l'inquiète et l'offusque avec ses grands saluts,

ses courbes cérémonieuses, ses obséquiosités, son nez et son œil

questionneurs, ses lèvres pincées et son habitude de faire répéter:

«Monsieur me fait l'honneur de me dire?... Monsieur m'a adressé la

parole?» Il aime mieux la brusquerie militaire de Christian, qui, vêtu

de noir, boutonné jusqu'au menton, la poitrine effacée, lui crie d'une

voix exercée au commandement: «Vas-tu te taire, crétin! Quel grelot,

mes enfants! Asseyez-vous donc dessus, et muselez-le après!»

L'ami des acteurs est enchanté.

Il fait rapporter de la bière.

Il a trois formules d'invitation, dont l'insistance varie selon l'importance de celui à qui il s'adresse.

La première, banale et presque négative:

—Tu ne prends pas quelque chose?

La deuxième, plus précise, avec un caractère d'affabilité:

—Prends-tu quelque chose?

Enfin, la troisième catégorique, et qui ne tolère pas de refus:

—Prends donc quelque chose!

VII

L'ami des acteurs a cela de particulier qu'il connaît tout le monde et

que personne ne le connaît.

Là est la nuance originale.

On ne sait pas son nom.

On ignore ce qu'il fait.

La plupart du temps, on le désigne par un prénom qui n'est pas le sien:

on l'appelle Auguste, et il se laisse appeler Auguste.

Plusieurs prétendent que c'est un tapissier, d'autres que c'est un

fabricant de peignes.

Quoi qu'il en soit, c'est un fort galant homme.

Je lui demandai une fois pourquoi, avec le goût si déterminé qui le

pousse vers la vie du théâtre, il ne s'était pas fait acteur.

Il demeura un instant immobile et frappé d'un coup de lumière; puis il

me répondit comme M. Prud'homme, à qui l'on conseillait de prendre un

bain pour se débarrasser d'une mauvaise odeur dont il ne cessait de se

plaindre depuis l'âge de six ans.

—Je n'y ai jamais pensé!

UNE NATURE EN DEHORS

I

Corfou!—En rangeant des papiers anciens, je retrouve ce nom singulier

au bas de plusieurs lettres. C'est le nom—ou le sobriquet, je ne sais

plus au juste—d'un camarade de jeunesse, d'un ami de fredaines. Où

est-il à présent? qu'est-il devenu? Certainement il existe toujours. Il

y a des personnes dont le souvenir éloigne toute supposition funèbre;

Corfou est de ce nombre. Il était trop grand, trop fort, trop superbe,

à l'époque où je l'ai connu, pour n'être pas encore grand, fort et

superbe maintenant. Allons, allons, Corfou se porte bien; Corfou va à

merveille! Pensons à autre chose.

Penser à autre chose? Et pourquoi? Cette physionomie très-distincte

m'arrête, me retient. Je veux essayer de la fixer sur le papier. Cette mémoire bourdonne à mes oreilles, au point de m'importuner;—débarrassons-nous de cette mémoire. Parlons de Corfou

aujourd'hui; c'est le moyen le meilleur de n'y plus songer demain.

Ce nom, retrouvé par hasard, me remet sous les yeux tout un passé

dont je ne suis ni fier ni attristé; un passé émietté, dévoré dans

les délires du quartier Latin. J'ai «fait la noce» avec Corfou, voilà

ce qu'il y a de clair. Le café de l'_Europe_, le café *Belge*, le restaurant Dagneaux, les bals masqués de l'Odéon, les bosquets de la

Closerie des Lilas, et cette partie du *Prado* qu'on appelait la *Chaussette-d'Antin* ont retenti de nos bruyances. Mais je n'étais

qu'un simple conscrit dans cette armée de jeunes gens où Corfou avait

rang de colonel. D'abord, ma taille n'offrait rien d'imposant, tandis

qu'il rappelait le cèdre des chœurs de Racine. Pour donner une idée

de la stature de Corfou, il faudrait amalgamer les types de Nadar, de

Privat d'Anglemont, de Molin, de Marc-Trapadoux, de Pothey, de l'acteur

Bignon,—race des géants, avec lesquels, d'ailleurs, il s'est souvent

rencontré sans désavantage et sans rivalité.

Tout était excessif en lui. Il avait trop de cheveux, trop de sourcils, trop de barbe. Il avait la voix trop forte, la poignée de

main trop rude. Il faisait tout trop vite. C'était une nature en dehors,—débordante, ruisselante, obéissant à son premier mouvement.

La matière le menait beaucoup, je suis forcé d'en convenir. Après un

festin, il devenait ivre d'impertinence. Je l'ai vu monter sur une

table, chez Bullier, et là, déchaînant le tonnerre enfermé dans sa

cravate, hurler par trois fois: «—A bas les étudiants!» Corfou s'est

battu à tout ce qu'on a voulu, comme on a voulu, autant qu'on a voulu;

et il s'est toujours retrouvé sur ses jambes.

Corfou a connu la pauvreté,—parbleu! Mais il l'a traitée fièrement, de

haut en bas. En ce temps-là, s'il avait froid, il descendait sur les

boulevards extérieurs, sciait un jeune arbre et l'emportait sous le

bras, dans sa chambre.

II

Un trait inouï et sublime de probité domine l'existence de Corfou.

Cela devrait être raconté au bruit des harpes par un poète coiffé d'or.

Il avait un tailleur, comme tout le monde,—et, comme tout le monde, il

devait de l'argent à ce tailleur.

Le tailleur avait épuisé tous les modes de réclamations; il en était

arrivé à la période exaspérée et aux visites quotidiennes.

Corfou, lui, se montrait imperturbablement exquis; il avait toujours

une parole d'espoir—et une chaise—à offrir à son créancier.

Un matin, pourtant, le drame fit explosion.

Le tailleur eut un mot de trop.

Corfou devint pâle; il aurait pu aisément le jeter par la fenêtre, mais

il se contint.

Il boutonna sa redingote et prit son chapeau.

—Monsieur, dit-il, attendez-moi un instant; je vais chercher votre

argent et je vous le rapporte.

—Je vous suis, fit le tailleur.

—Non pas, reprit Corfou, l'injure a eu lieu ici; c'est ici que doit

avoir lieu la réparation. Vous allez m'attendre.

—Je préfère vous accompagner.

—Je n'ai pas besoin de vous. Restez.

—Mais, moi, j'ai affaire au dehors, murmura le tailleur commençant à

s'inquiéter.

—Cela m'est bien égal.

—Monsieur!

—Vous ne sortirez pas d'ici que vous ne soyez payé! s'écria Corfou.

D'un geste impérieux, clouant le tailleur au plancher, il
partit après

l'avoir enfermé à double tour.

Il était midi alors.

A quatre heures, Corfou n'était pas encore rentré;—il
dépêchait vers

son prisonnier un commissionnaire chargé, non pas de le
rendre à la

liberté, mais de lui faire passer par-dessous la porte un billet
ainsi

conçu:

«Je n'ai recueilli que la moitié de la somme; je vais me
mettre en

route pour le reste. Vous trouverez de quoi manger dans le
petit buffet

à côté de la fontaine. Il y a une moitié de pâté, veau et
jambon. A

bientôt.»

Le tailleur écumait.

Pourtant, l'appât d'un remboursement total l'empêchait de
se livrer à

aucun scandale et d'appeler par la croisée. Il prit son mal en
patience.

A neuf heures du soir, nouveau commissionnaire de Corfou;
nouveau

message par dessous la porte.

«Mauvaises nouvelles! La plupart de mes amis sont absents.
Je vous

écris du café de *Paris*, où je viens de dîner pour m'étourdir.
Tout

à l'heure, j'irai tenter le jeu, afin de parfaire la somme qu'il
vous

faut. Voyez à quelles extrémités vous me poussez! Couchez-
vous, car je

rentrerai peut-être tard. Mes draps sont blancs.»

Le tailleur faillit avoir une attaque d'apoplexie. Il tenta
d'ébranler

la porte; il introduisit la pointe d'un couteau dans la serrure:
inutile!

Sur ces entrefaites, un mauvais petit bout de bougie qu'il
avait

découvert à grand'peine s'éteignit et le laissa plongé dans
de

ridicules ténèbres.

Il se jeta tout habillé sur le lit.

... Le lendemain matin, il se sentit secoué au collet; c'était
Corfou

qui rentrait.

—Dites donc, vous auriez bien pu quitter vos bottes, ce me semble!

Et, après avoir aligné devant le tailleur plusieurs piles d'argent

en échange de sa facture, il le guida vers son seuil, et il lui indiqua—du bout du pied—l'escalier de service, où, pendant quelques

minutes, on entendit un bruit sourd, pareil au bruit d'un quartier de

roche qui roulerait et bondirait dans un ravin.

III

S'il est galant?

C'est la galanterie dans toute sa fleur, dans tout son imprévu,

dans toute sa fascination, dans toute son audace. Audace heureuse!

irrésistible audace!

Corfou, à Lyon, voit passer sur le quai Saint-Antoine une femme

richement parée, une femme du monde. Il la trouve jolie, et il

s'arrête, ne dissimulant pas son admiration. Puis, il s'approche

d'elle, et, rassemblant dans un salut toutes les grâces du dix-huitième

siècle, il lui jette ces paroles:

—Hôtel de l'_Europe_, chambre 4, de trois à cinq heures.

Et il s'en va, sans attendre la réponse.

S'il est galant?...

Il est même croustilleux.

La tête enflammée par le punch (car il est resté fidèle au punch; c'est

sa date), Corfou se rend au bal de la Préfecture de N***. Il fait le

tour des salons, rouge, l'œil attendri, avec de vastes effets de

poitrine et des fredons de satisfaction.

Comme cela:—Bromm! bromm! Ti la la, ti la la... _Viens, gentille

dame!..._ Broum!

Devant une porte, il se trouve face à face avec la femme du receveur

général, dont une immense crinoline ne dérobaît pas—l'état intéressant.

Corfou cligne l'œil d'un air d'intelligence et de malice, et lui dit de

son plus aimable ton:

—Voilà ce que c'est que de n'avoir pas été sage!

En présence de deux cents personnes.

Corfou s'est marié.—Qu'est-ce que je dis donc là?—On a marié Corfou,

et il s'est laissé faire.

Il n'en a pas moins continué d'être—un mari en dehors.

Trois jours après la noce, il a conduit sa femme au café, à son café.

Et, appelant le garçon par son nom:

—Joseph! ma canette!

Le garçon lui a demandé:

—Vous allez bien, monsieur Corfou?

Le mariage peut être envisagé de diverses sortes.

IV

Il voit des tortues à l'étalage d'un marchand de comestibles; il en

achète une, et il la porte dans la main jusque chez lui.

Sa domestique, l'entendant rentrer, accourt en criant:

—Monsieur! monsieur! madame vient d'accoucher!

—Est-il possible! exclame Corfou;—tiens, Julie, je viens d'acheter

une tortue...

Le médecin arrive à son tour, et lui dit:

—Réjouissez-vous, mon cher, c'est un fils que vous avez, un fils

magnifique!

—Un fils, docteur! un fils! quel bonheur!—Regardez donc cette tortue

que je viens d'acheter...

On le pousse dans la chambre de l'accouchée.

—O ma chère amie! s'écrie-t-il en se précipitant sur elle; ma pauvre

Éléonore, comme tu as dû souffrir!—Voilà une tortue que je t'apporte...

Sa femme n'a que la force de lui tendre la main.

—Trente sous! murmure-t-il.

—Ah! que je suis heureuse! parvient enfin à dire la malade avec

sensibilité.

—Chère femme!

Mais, toujours préoccupé par sa tortue, Corfou ajoute:

—Et quand nous en serons las, nous en ferons un excellent potage.

V

Corfou, mon camarade; Corfou, mon ancien compagnon
d'entre onze

heures et minuit, si tu viens à lire ces quelques lignes,—où
que

tu sois, en Californie, chez les Turcs, ou dans un riant village
de

la basse Bourgogne, ton pays natal, je crois; écris-moi, mon
cher

Corfou. Dis-moi que tu es toujours le même, que tu as
encore ta verve

d'autrefois, que tu es plus que jamais une *nature en dehors*.
—Ah!

quelle peine et quelle déception pour moi, si, comme tant
d'autres

de mes amis, tu allais me répondre que les temps sont
changés, et

que tu en as fini résolument avec le passé, et que d'autres
idées te

sont venues, et que des projets nouveaux ont germé dans
ta tête!—car

voilà leur refrain aux jeunes gens d'hier et d'avant-hier, à
nos

connaissances vieillies du quartier Latin. L'esprit de suite et de gaieté leur a manqué absolument. Si, par malheur, il en est

advenu ainsi de toi, mon bon Corfou, si tu es actuellement un homme

sérieux,—alors ne me réponds pas, fais le muet et le mort. Tu

m'obligeras, vrai. Je ne tiens pas à connaître un autre Corfou que

celui que j'ai connu; je ne veux pas défaire le roman de ma jeunesse,

si complet comme cela, et où s'encadre si bien ta tête résolue et

joyeuse.

L'ŒIL, LA DENT ET LE CHEVEU

I

L'ŒIL.—Pendant que, dans son alcôve, Hélène, brisée par le bal,

s'agite sous les flèches noires du Sommeil, disons ses douleurs et les

nôtres. Pauvre Hélène!

LA DENT.—Pauvre Hélène!

LE CHEVEU.—Pauvre Hélène!

L'ŒIL.—Elle est une des quatre ou cinq reines de Paris, la ville

aux prodiges. Les peintres et les sculpteurs s'agenouillent quand

elle passe; les musiciens écoutent en elle chanter la voix d'argent.

Assurément, il faut la reconnaître pour une des femmes les plus

victorieusement belles de sa génération.

LA DENT.—De quelle génération?...

L'ŒIL.—Chut! la voilà qui fait un mouvement.

LE CHEVEU.—Un mouvement et un soupir. Hélène souffre depuis quelque

temps, et je sais le secret de sa souffrance.

LA DENT.—Moi aussi.

L'ŒIL.—Moi aussi.

LE CHEVEU.—Elle songe que ses jardinières ne regorgent plus, comme

autrefois, de ces bouquets miraculeux que les amoureux seuls savent

cueillir en plein janvier.

LA DENT.—Elle songe que, depuis un an, personne ne s'est tué ni battu

en duel pour elle.

L'ŒIL.—Elle trouve que les jeunes gens d'aujourd'hui commencent à

devenir bien respectueux.

LA DENT.—Hélène s'inquiète.

LE CHEVEU.—Hélène s'effraie.

LA DENT.—A quoi cela tient-il? (*Un silence.*)

L'ŒIL.—C'est que je rougis.

LA DENT.—C'est que je jaunis.

LE CHEVEU.—C'est que je blanchis.

II

L'ŒIL.—Flamme! astre! aurore! diamant! j'étais tout cela autrefois. Je

resplendissais, je caressais, je foudroyais. Un ange venait clore mes

paupières chaque soir, un ange venait les ouvrir chaque matin.

LA DENT.—Perle! ivoire! disaient de moi les poètes classiques, de moi,

la trente-deuxième d'une brigade éblouissante.—Des dents de jeune

loup! disaient les poètes romantiques!—Et comme je savais mordre à

toutes les pommes de tous les paradis terrestres.

LE CHEVEU.—Un diadème, lorsque Hélène était coiffée! Une inondation

dès qu'elle enlevait son peigne! Un manteau de roi! tout le Titien!

L'ŒIL.—A présent, une ligne bleuâtre s'accuse au-dessous de mes

paupières.

LA DENT.—A présent, les pommes me sont défendues comme des crudités;

les cigarettes me sont interdites parce qu'elles altèrent l'émail et

qu'elles dessèchent la lèvre.

LE CHEVEU.—J'étais un cheveu autrefois; à présent, je ne suis plus

qu'un tube capillaire. Et la tête d'Hélène, cette tête digne de tous

les hommages et de toutes les adorations, voilà qu'on l'appelle un cuir

chevelu. Hélas!

L'ŒIL.—Hélas!

LA DENT.—Hélas!

LE CHEVEU.—A qui m'a-t-on associé, justes dieux! à une natte

d'Alsacienne, et à des bandeaux dont j'ignore l'origine!

L'ŒIL.—Maudite soit cette épingle noircie dont on me blesse tous les

jours pour m'allonger!

LA DENT.—Maudites soient ces petites limes et ces petites brosses qui

me font grincer!

LE CHEVEU.—Et ces pinces d'acier auxquelles je n'ai échappé jusqu'ici

que par miracle!

L'ŒIL.—Mon orgueil est vaincu; je sais maintenant comment on pleure.

LA DENT.—La fluxion n'est plus un mot pour moi: je la sens, elle

arrive.—Au secours!

LE CHEVEU.—Éloignez ces eaux, ces huiles, tous ces corrosifs sous

lesquels je me tords et me consume.—Au secours!

LA DENT.—Des élancements!—Au secours!

III

LE CHEVEU.—Plutôt que de voir s'effiler ainsi mon existence misérable,

pourquoi n'ai-je pas fait partie de cette dernière mèche
qu'Hélène a

donnée il y a un an (on ne la reprendra plus à pareille
libéralité!)

à ce jeune capitaine qui partait pour la guerre? Je serais à
cette

heure enfermé dans un médaillon d'or et abrité sur une
chaude poitrine,

tandis qu'un jour ou l'autre, ici on me balayera comme un
témoin

honteux!

L'ŒIL.—Un pince-nez, voilà mon avenir.

LA DENT.—Qu'est-ce donc que ces mots qu'on murmurait
hier devant

moi: pivots, ligatures, monture en caoutchouc?—«Sans nuire
à la

mastication,» ajoutait-on.

L'ŒIL.—Eh bien, êtes-vous contents, vous tous qui avez
aimé Hélène et

qu'Hélène n'a pas aimés! Vous tous, qui vous êtes
inutilement roulés à

ses pieds et qui avez inutilement crié son nom dans vos
fièvres! Nous

étions ses complices alors, nous sommes vos vengeurs
aujourd'hui.

LE CHEVEU.—Êtes-vous satisfaites, vous toutes, ses rivales, qui

pâlissiez à ses côtés, et qui vous irritiez de son inaltérable éclat!

Venez la voir à présent; l'heure va sonner pour elle, l'heure sans

pitié.

LA DENT.—La déesse va redevenir mortelle. Adieu, Hélène.

L'ŒIL.—Adieu, Hélène.

LE CHEVEU.—Adieu, Hélène.

L'ŒIL.—Chut! elle étend les bras, et sa belle gorge se soulève sous le

poids de quelque rêve funeste.

LE CHEVEU.—Ses traits expriment l'épouvante...

LA DENT.—Pourquoi donc? ({Un silence.})

L'ŒIL.—C'est que je m'éteins.

LA DENT.—C'est que je tremble.

LE CHEVEU.—C'est que je tombe.

LES RÉPUTATIONS DE CINQ MINUTES.

I

Il a écrit, le matin, un article dans le petit journal en vogue.

II

traverse le boulevard, le front radieux, et jette sur les passants

un regard qui semble dire: «_Ils l'ont lu!_» A la hauteur du passage

des Princes, un individu se précipite à sa rencontre et lui serre les

bras: «Mon cher, recevez mon compliment, c'est fait de main de maître!»

Devant la rue de Richelieu, un autre: «Il n'y a que vous pour tourner

les choses de la sorte! Vous avez de l'esprit comme un ange.» Il

poursuit sa démarche triomphale, en distribuant des sourires qui font

tout ce qu'ils peuvent pour demeurer indifférents.

Vainement essaye-t-il de s'arrêter en face de l'affiche du théâtre

des Variétés, un de ses camarades s'approche, et lui dit avec un air

moqueur: «Sais-tu que ton article fait un tapage du diable? Seulement,

tu devrais bien recommander à l'imprimeur de ménager les fautes de

français. Quatre en deux colonnes! tu veux donc qu'il n'en reste plus

pour tes confrères?...»

Rien ne manque,—pas même l'envie,—à cette réputation de cinq minutes.

Il

Il passe dans une allée du bois de Boulogne, emporté par une voiture

aussi frêle qu'un ressort de montre. A ses côtés est une jeune femme,

renversée dans une mer de dentelles que paillettent çà et là des

pointes de diamants, pareils à ceux que le soleil allume sur la crête

des vagues. Il conduit lui-même. Sur son chemin, le long du lac, sur

les gazons, dans tous les coupés, ce n'est qu'un cri d'étonnement:

«Félicien avec la Maëstricht!—Cela n'est pas possible!—En êtes-vous

certain?—Comment se fait-il?—Depuis quand?» Et vous apercevez d'ici

le scintillement de tous les lorgnons, de tous les pince-nez, de tous

les binocles.

Félicien n'est ni jeune ni vieux, ni beau ni laid; il n'a jamais fait

parler de lui ni en bien ni en mal. De toutes les fleurs des
pois des

clubs parisiens, c'est assurément la plus insignifiante.
Pourtant le

nom de Félicien est dans toutes les bouches.

Sa réputation durera cinq minutes.

III

Il fait sa partie de bezigue dans un estaminet abject,
attendant au

théâtre. C'est un acteur de troisième ordre. Tout à coup il
interroge

la pendule et se lève: «Le deuxième acte va finir» dit-il. Puis
il

ajoute, en appelant le garçon: «La consommation est pour
moi.» Et il

prend son chapeau grasseyé; il monte quatre à quatre
jusqu'à sa loge

où un coiffeur l'attend; il se peint de rose et de blanc, il
entre dans

un maillot de satin, il se coiffe d'une perruque à boucles. Il
était

vilain comme tout, il est presque superbe. Dans le drame
nouveau, il

s'appelle le marquis de Monsorel; une très-belle scène est
celle où

il arrache une jeune fille à un *piège infâme*; il y a un geste,
un

mouvement,—involontaires peut-être;—N'importe; on lui fait
une

ovation; il n'est question que de lui pendant l'entr'acte.

Déshabillé, et revenu au café pour achever sa partie de
bezigue:

—Il paraît que cela a bien marché, lui dit un des joueurs.

—Oui, j'ai eu un succès *bœuf*, répond-il avec modestie.

Cinq minutes! cinq minutes!

IV

Elle a levé la jambe plus haut que toutes les autres.
Rassemblant ses

jupons et faisant claquer sa langue avec impatience, l'œil
tourné

vers l'orchestre pour attendre le signal, la hanche balancée,
elle

est partie au premier coup d'archet, tournoyant comme un
derviche;

et lorsqu'elle s'est trouvée face à face avec son cavalier,
elle lui

a enlevé son chapeau d'un coup de pied, dont la
promptitude ferait

comparer l'éclair à un lambin.

Autour d'elle tout le monde a battu des mains; on s'est étouffé pour la

voir, on est monté sur les banquettes. Et Henri Delaage, qui passait

par là, a inscrit son nom sur ses tablettes (il est le seul qui ait

encore des *tablettes*!) et il l'a envoyé immédiatement aux journaux

belges.

C'en est fait! voilà Truffette-la-Limousine célèbre—pendant cinq

minutes!

V

Il a tué père et mère; il s'est servi pour cela d'une petite hache

fort commode, qu'on l'avait vu aiguïser la veille sur les bords de la

rivière de la Bièvre. La nuit venue, il s'est introduit dans la maison.

Avec la hachette, il a fait trois entailles dans la tête du vieillard

et quinze dans celle de la pauvre femme. On l'a arrêté à deux lieues de

là. Il avait encore sous ses sabots des cheveux de ses victimes.

On a instruit son procès et il a paru aujourd'hui devant la Cour

d'assises. Dès le matin, les abords du palais de Justice étaient

littéralement obstrués; dans la salle, la foule était compacte, et

l'on remarquait aux places réservées un assez grand nombre de dames en

élégante toilette. L'assassin n'a pas semblé intimidé par cet appareil

imposant. L'auditoire a frémi devant l'impassibilité de son attitude et

l'expression farouche et basse de sa physionomie. Quelques-unes de ses

réponses ont excité une sensation profonde.

Ce soir, les journaux doubleront leur tirage, et tous les lecteurs se

jetteront avec avidité sur ces horribles détails.

Lui aussi est une réputation de cinq minutes!

LE CHICARD

I

Minuit sonne.

Par une belle gelée de février, enveloppé d'un paletot insuffisant, le

menton perdu dans un cache-nez, il arpente le trottoir du boulevard des

Italiens.

Une femme en domino est à son bras.

Arrivés au coin de la rue Le Pelletier, où se tiennent des gardes à

cheval à côté des ifs lumineux, ils jouent des coudes à travers la

foule; ils pénètrent tous deux jusque sous l'auvent de l'Opéra.

De son costume, à lui, on ne distingue encore qu'un gigantesque plumet

et des bottes à la russe.

Il se redresse devant le contrôle; il se débarrasse de son cache-nez,

et, comme pour essayer ses moyens, il lance d'une voix de stentor ce

nom aux employés:

—Monsieur Guizot!

Il

Les employés ne sourcillent pas.

Ils connaissent toutes les charges, surtout celles de feu Wafflard et

de Tivoli.

Sans même le regarder, le contrôleur lui demande, en tendant le bras:

—Votre billet?

—Dumollard! articule notre individu, heureux de cette seconde

plaisanterie.

—Oui, oui... votre billet? Dépêchons-nous... vous empêchez le monde

d'entrer.

—Hommes de peu de foi! murmure-t-il en s'exécutant, et se sentant

poussé par le flot.

Au vestiaire, il s'arrête pour ôter son paletot. Moment

d'éblouissement! La chenille se change en papillon. Le bourgeois

devient un chicard.

—Viens, Sophie! dit-il en montant majestueusement le grand escalier.

III

Il est coiffé d'un casque en carton doré, d'où jaillit ce prodigieux

plumet dont il a été question plus haut. Un catogan de postillon sème

la poudre sur ses épaules, auxquelles est attaché un sac de soldat.

Sa figure est atrocement tatouée, mi-partie jaune et verte, avec des

croissants et des lunes en papier découpé. D'énormes besicles de

marchand d'orviétan sont à cheval sur son nez. Les ordres les plus

fabuleux s'évalent sur sa poitrine presque nue: dromadaire du bey de

Tunis, onagre bleu du grand Mogol, ciron ailé du roi d'Étrurie, condor

du duc de Roussillon. A sa ceinture est pendue une cuiller à pot,

ainsi qu'une corde d'oignons en guise de breloques. Il a un habit vert

d'incroyable, dont les pans balaient le sol; un maillot d'Alcide du

Nord en tournée départementale, des gantelets de cuir, des bottes à

cœur et à gland. Il balance négligemment de la main droite un lorgnon

large comme une fourche.

IV

A peine son pied s'est-il posé sur les tapis du premier étage, qu'il

s'annonce par des effets de grelots, et qu'il s'affirme (un mot à la

mode) par une explosion de cris et d'apostrophes.

Il pénètre dans les groupes à la façon d'un boulet de canon; les uns le

rudoient, les autres rient.

Il saisit toutes les femmes à la taille, disant à l'une:

—Chère belle, vous venez de laisser tomber votre extrait de naissance!

Disant à l'autre:

—Vaporine! sois à moi... dût la justice des hommes nous poursuivre

jusque dans les savanes du nouveau monde!

Et les femmes de se rejeter en arrière et de crier à l'horreur.

Une seule qui cause avec un Anglais, se retourne froidement et lui dit:

—Eh bien, après?

V

Il danse.

Il appelle cela danser.

Avec ses grands bras et ses grandes jambes il a vite fait
d'organiser

le vide autour de lui.

Enveloppant sa danseuse d'une étreinte enthousiaste, il
s'avance avec

elle, en imprimant à sa botte gauche des balancements
égaux.

Puis, il la rejette brusquement aux bras de son vis-à-vis.

Il passe en cinq minutes par toutes les nuances du vertige
et de

l'indifférence, de la furie et du dédain.

Il marche,—il bondit.

Il ondule comme un navire, il tourne comme un moulin à
vent, il piaffe

comme un cheval.

Et le cavalier seul!

Les mains brandies, le talon épileptique, la voix luttant avec
l'orchestre, l'œil plein de gaz et de sang.

Il se tord en sautant, et saute en se tordant.

Il se jette à plat ventre,—et il se relève.

Et, en se relevant, il imite le geste gracieux d'un homme qui offre une

rose à sa danseuse.

VI

Il a perdu Sophie, ou plutôt Sophie l'a perdu,—que dis-je? perdu!

servons-nous donc des mots de notre temps: Sophie l'a lâché.—Un

chicard est trop gênant pour une femme. Un chicard doit toujours aller

seul, comme le bourreau.

Sophie l'a lâché pendant qu'il s'obstinait à demander à un Chinois sa

photographie; elle a pris le bras d'un jeune monsieur, tout émerveillé

de ce commencement d'aventure, et elle a disparu avec lui dans les

couloirs faits pour la causerie. Quand le chicard s'est retourné, il

n'a plus vu personne.

Il s'informe, il s'inquiète, il s'alarme; il prend à gauche; il revient

sur ses pas; il monte sur les banquettes; il fouille de son nez toutes

les loges; il explore les galeries; il inspecte les buffets; il se penche par-dessus les rampes d'escalier en appelant à tue-tête:

—Sophie! hé! Sophie!

Un être barbu, fagoté en nourrice, se jette à son cou, en lui disant:

—Me voilà! rassure-toi!

VII

Il parlemente avec un des huissiers qui défendent l'entrée du foyer

aux personnes travesties, car l'idée fixe de tous les chicards est de

forcer ou d'éluder cette consigne:

—Je vous entends bien... on n'entre pas... mais écoutez-moi: j'ai un

rendez-vous devant l'horloge... ah! c'est un motif, un rendez-vous...

Au moins, n'abusez pas de cette confiance, il y va de l'honneur d'une

marchande de tabac.... Si vous me laissez entrer, je vous rapporterai

une orange... Hein? vous dites qu'il y a un règlement? Voilà ce qui

vous trompe; il n'y a pas de règlement... qu'on me montre le règlement,

ou qu'on me ramène à la féodalité!... Voyons, mon ami, laissez-moi

me faufiler... je serai la décence même... Chaque minute que vous me

faites perdre me déshonore aux yeux de cette femme... Faut-il vous

prier à mains jointes, cœur de roche? faut-il me mettre à vos genoux,

cruel?

Et le voilà aux genoux de l'huissier.

VIII

Assis près de l'orchestre où les quadrilles l'ont refoulé, il se tourne

vers son voisin, un monsieur cravaté de satin noir, et dont le nez est

tout en sueur, par suite de l'attention passionnée qu'il prête à la

danse.

—Monsieur, lui dit-il, n'est-ce pas une chose à la fois anormale et

pénible, à l'époque où nous sommes, au degré de civilisation où nous

voilà parvenus, et dans la voie de progrès où nous nous engageons

chaque jour... de voir des nations policées s'égorger entre elles,

à l'instar des peuplades barbares, et comme en ces temps primitifs

où les trois quarts du genre humain étaient plongés dans la nuit de

l'ignorance et de la superstition?

Le monsieur ne bronche pas.

—N'est-ce pas votre opinion? continue le chicard.

Visiblement contrarié, le monsieur affecte de regarder d'un autre côté.

—Observez que je ne prétends en aucune sorte vous imposer ma manière

de voir.

Le monsieur fronce le sourcil et pince les lèvres; son nez suait tout à

l'heure, il fume à présent.

—Êtes-vous éclectique?

—Laissez-moi tranquille, gronde sourdement le monsieur.

—Pas poli, dit chicard.

Et posant amicalement la main sur son épaule:

—Mais considérez donc, mon bonhomme, que...

Pour le coup, le monsieur n'y tient plus:

—Je vous défends de toucher à *mes vêtements* ou je vous fais mettre

au poste.

—Excusez! Dis tout de suite que tu es Fouché, alors.

IX

Il se rue dans le café qui communique avec l'Opéra.

Il a trouvé un compagnon, il a mis la main sur un autre chicard, tout

pareil à lui-même, même plumet, mêmes bottes.

Tous deux font leur entrée en s'étayant mutuellement, en culbutant les

tables, en accrochant les tabourets.

Le premier chicard dit au second:

—Laisse-moi faire!

Le second chicard répond au premier:

—Vive la charte!

Les garçons de café, qui ne vont jamais aux gens qui les appellent, se

précipitent en échange au-devant des deux chicards qui ne les appellent

pas.

—Qu'est-ce que désirent ces messieurs?

—Comment! ce que je désire? hurle le premier; désire est joli! Je ne

désire pas... je veux, j'exige!

—Qu'est-ce que veulent ces messieurs?... du punch?

—Oui, du punch! toujours du punch! mugit-il.

—Et un solo de harpe, murmure mélancoliquement le second, en se

laissant couler sur un tabouret.

X

—Sophie, as-tu ton châle?

C'est lui qui, ahuri, avachi, adossé au mur, à quelques pas du

vestiaire, adresse machinalement cette question à une femme imaginaire.

Il est quatre heures du matin.

—Sophie, as-tu ton châle?

Il n'en peut plus; sa tête penche, appesantie, sur son estomac; ses

bras sont inertes; ses genoux fléchissants. Son plumet s'est cassé à

toutes les portes; un pan de son habit vert est resté aux
mains d'un

garde municipal. Ce n'est plus un homme, c'est une ruine
qui s'écroule.

—Sophie, as-tu ton châle?

Tout le monde défile devant lui depuis une demi-heure. Il ne
voit

personne, on le heurte, on lui rit au nez; tout lui est égal. Il
n'a de

conscience que pour répéter toutes les cinq minutes:

—Sophie, as-tu ton châle?

Une bande de pierrots et de pierrettes descend ou
dégringole

l'escalier. L'un d'eux, qui n'a plus de chapeau, plus de
farine, plus

de gants, s'écrie en apercevant le chicard:

—Tiens, c'est Tolbiac! emmenons déjeuner Tolbiac!

On prend sous le bras le chicard, qui n'entend rien, et on
l'emmène à

la maison Dorée.

XI

Arrivés à la maison Dorée, le chicard tombe, la figure la
première,

dans un homard.

—Mais ce n'est pas Tolbiac! s'écrie une des femmes en l'examinant.

—Alors, c'est bien plus drôle, dit un pierrot.

—Si c'était Tolbiac, où serait le plaisir? ajoute un autre.

—Dites donc, vous! fait une pierrette d'un ton féroce, en secouant le

chicard au collet, est-ce que vous allez nous empêcher de manger le

homard?

Le chicard se contente de grommeler:

—Sophie, as-tu ton châte?

Houspillé par tous, il retrouve cependant une lueur de gaieté; il

commence une chanson qu'il n'achève pas; il essaie de jongler avec deux

bouteilles; il pique des cure-dents dans les cheveux des femmes.

Puis tout à coup, comme saisi d'une idée, il se lève et appelle le

garçon.

—Qu'est-ce que tu veux, Tolbiac?

—Garçon! l'almanach Bottin! dit le chicard, rempli d'une émotion

étrange.

—Pourquoi faire? lui demande-t-on.

—C'est que mon patron m'attend ce matin pour opérer une saisie dans le

quartier Vintimille.

LES PARISIENS DU DIMANCHE

Sonnez, mirlitons! glapissez, fritures! embaumez, rosiers!—
Soleil,

darde tes rayons les plus dorés sur cette foule!—Voilà les
Parisiens

du dimanche!

Ils sortent de chez eux, ils se répandent sur les boulevards,
ils

prennent d'assaut les omnibus. Dans les gares de chemins
de fer c'est

comme un bourdonnement d'abeilles. Il y a là des rubans
d'un rose

vif aux bonnets des commères de quarante ans, d'honnêtes
redingotes

de mari, des collerettes d'idylle; partout des figures
empressées,

heureuses et propres. Tous se hâtent, ils vont aux bois.

Sonnez, mirlitons! glapissez, fritures! embaumez, rosiers!—
Soleil,

darde tes rayons les plus dorés sur cette foule!—Voilà les
Parisiens

du dimanche!

Aux bois de Boulogne, de Vincennes, de Fleury, d'Aulnay, de

Montmorency! Dans tous ces jardins d'amour où Fragonard
a suspendu ses

balançoires, où Lantara s'est reposé! Ils s'en vont aussi le
long de

l'eau, regardant glisser les nombreuses embarcations
montées par des

rameurs et des rameuses en vareuse rouge. D'autres plus
indolents ou

plus modestes, se contentent de s'asseoir sur les talus
verdoyants des

fortifications.

Sonnez, mirlitons! glapissez, fritures! embaumez, rosiers!—
Soleil,

darde tes rayons les plus dorés sur cette foule!—Voilà les
Parisiens

du dimanche!

Sous les tonnelles, sur les terrasses au-devant des portes
des

restaurants, en travers des chemins, par les fenêtres toutes grandes

ouvertes, c'est un fracas d'assiettes, de couteaux, de chaises, de

verres et de voix. Les servantes ahuries ne savent à qui répondre.

Les esprits ingénieux se dirigent vers la cuisine, pour y choisir

eux-mêmes leurs mets; ils soulèvent le couvercle des casseroles

fumantes.—«Voulez-vous un joli morceau de veau? leur dit le traiteur

en tablier blanc; quant à du lapin, il ne nous en reste plus.»

Sonnez, mirlitons! glapissez, fritures! embaumez, rosiers!—Soleil,

darde tes rayons les plus dorés sur cette foule!—Voilà les Parisiens

du dimanche!

Le soir ce sont des feux d'artifice à tous les bouts de l'horizon. Les

bombes du *Château-des-Fleurs* répondent aux fusées du *Château-Rouge*.

A Grenelle, la tour *Malakoff* illuminée; la tour *Solferino*

illuminée, à Montmartre. Tout autour de Paris une aveuglante guirlande

de bals. L'ouvrier s'en revient, portant triomphalement sur l'épaule

son enfant endormi, tandis que la mère, inquiète, les suit, en

murmurant de minute en minute: «Tiens-toi bien, Jules!»

LES VIEILLES BÊTES

I

Nul au monde plus que moi ne t'entourne de respect et d'amour, sainte

Vieillesse!

Tu es l'expérience attendrie, la majesté douce, le dernier sourire et

le dernier rayon.

Mais nul au monde n'est plus irrévérencieux, plus impitoyable que moi,

pour ceux qui te déshonorent ou qui te font ridicule.

Pourquoi les cheveux blancs sauvegarderaient-ils Jocrisse?...

Le nombre des vieilles bêtes est immense, hélas! Je n'en entreprendrai

pas une classification complète, à la manière de Linné;—je n'ai jamais

rien fait de complet dans ma vie; je ne commencerai pas par l'_Annuaire

des vieilles bêtes_.

Je me contenterai d'en piquer quelques-unes sur le papier,
et

d'appeler mes amis autour d'elles pour en rire.

II

Un des caractères principaux des vieilles bêtes, c'est leur
prétention

à l'infailibilité.

Il semblerait au contraire que l'âge, les événements, les
catastrophes,

les déceptions, auraient dû leur apprendre à se tenir dans
une méfiance

et dans une réserve continuelles.

Point du tout.

De même qu'elles ont une façon inexorable de mettre leur
cravate, les

vieilles bêtes ont aussi une façon inexorable de penser.

Leur point de départ est qu'elles rendent des oracles.

Une vieille bête politique,—c'est une des séries les plus
abondantes,—se faisait lire le journal, un matin, devant moi.

Le lecteur arrive à un passage important, à l'annonce d'une
combinaison

ministérielle, dans laquelle entraient plusieurs hommes nouveaux.

La vieille bête soulève un peu la tête, se fait répéter les noms,

sourit, se renverse dans son fauteuil, en fermant à moitié les

paupières,—comme M. de Talleyrand.

Puis, tapant sur sa tabatière en or:

—Ce ministère-là ne durera pas huit jours.

Le ministère a duré deux ans.

III

Je connais une vieille bête qui est habituée de la Comédie française.

Elle est rogue, elle est importante, elle crache avec bruit, elle

hausse les épaules à tout propos.

Elle n'aime que le vieux répertoire, les pièces mortes, les auteurs

enterrés. Son admiration en est restée à Alexandre Duval. Elle commence

cependant à comprendre Scribe et *Valérie*.

Lorsqu'on joue *les Caprices de Marianne*, *l'Aventurière* ou
_la

Fin du roman_, la vieille bête s'agite dans son fauteuil; elle se

tourmente, elle soupire, elle tousse, elle ricane, elle se retourne,

elle feint de dormir.

La vieille bête n'admet pas plus les comédiens nouveaux que les

écrivains nouveaux; elle s'écrie en joignant les mains:—Ah! ma pauvre

Dupont, où es-tu? Ah! Duchesnois! ah! Armand! ah! Cartigny! ah!

Baptiste!

Un soir, incommodé par le voisinage de la vieille bête, j'essayai de

discuter avec elle; je lui représentai poliment que, si parfaite que

fût mademoiselle Dupont, j'étais convaincu qu'Augustine Brohan pouvait

lui être comparée sans désavantage; que Bressant valait bien Armand, et

que Cartigny avait trouvé dans Got un digne successeur.

J'accumulai ainsi pendant quelques minutes les exemples et les

comparaisons.

La vieille bête ne trouva rien à me répondre, sinon que j'étais un

insolent,—et elle me menaça d'_envoyer chercher la garde_.

IV

Ah! voilà comme elles sont, les vieilles bêtes littéraires!

Et celles qui ont fait elles-mêmes des ouvrages,—dans leur temps,—pièces ou volumes!

De ce qu'on ne les joue plus, ou de ce qu'on ne les réimprime plus,

tout va de mal en pis, l'art est perdu, un abîme est sous nos pieds.

Deux d'entre elles s'abordent dans la cour de l'Institut,—considérée

comme passage.

—Comprenez-vous quelque chose à ce qui s'écrit aujourd'hui? demande le

père d'un *Asdrubal* quelconque à l'auteur d'un recueil d'_Apologues et

d'Héroïdes_.

—Moi! s'écrie avec indignation l'interpellé; est-ce que je lis un seul

mot de la littérature actuelle? Je me crèverais les yeux plutôt que de

les souiller par ces rapsodies!

—Cependant, il est bon de se tenir au courant...

—Allons donc! est-ce que je ne sais pas à L'AVANCE, tout ce que ces

messieurs peuvent dire!!!

Et l'on parle de la critique parfois étourdie des jeunes gens.

Comment qualifier alors la critique aveugle des vieilles bêtes?

V

Les vieilles bêtes sont presque toujours des méchantes bêtes.

A un moment donné, Cassandre ne reculera devant aucun moyen pour se

défaire de Léandre.

Il y avait une fois une vieille bête qui était un oncle, et qui abusait

horriblement de ce titre d'oncle pour opprimer un charmant garçon qui

était son neveu.

L'oncle habitait la province; il était riche à lard; il avait maison de

ville et maison des champs; il ne faisait rien; il était célibataire;

il restait quatre heures à table. Le soir, il jouait aux cartes avec sa

domestique.

Le neveu demeurait à Paris, où il étudiait la médecine. Il était

seul et pauvre. Il travaillait et dormait dans un taudis immonde; il

mangeait des choses infâmes dans un cabaret ténébreux. En revanche,

il recevait de son oncle une pension ridicule: quelque chose comme

soixante francs par mois.

De temps en temps, le neveu écrivait à l'oncle:

«Je vous jure sur l'honneur que vos soixante francs sont insuffisants à

me faire exister!»

L'oncle répondait stoïquement:

«Un jeune homme doit apprendre de bonne heure l'économie. A ton âge, je

savais me tirer d'affaire.»

Alors le neveu se serrait un peu plus le ventre. Mais, au bout de

quelques mois, vaincu, il écrivait encore:

«Mon cher oncle, je tends les bras vers vous! Soyez humain, vous qui

avez tant d'argent!»

Et la vieille bête répondait toujours:

«Tu ne seras pas fâché de trouver cela après ma mort.»

Le mot favori des vieilles bêtes!

Un mot lâche, et sous lequel ils se mettent à couvert toute leur vie.

VI

Oh! mon histoire n'est pas terminée.

Il arriva forcément un jour où le neveu dut faire des dettes.

Il arriva également un autre jour où les créanciers, ne pouvant être

payés par le neveu, s'adressèrent à l'oncle.

Humbles et chétifs créanciers! créanciers du toit, du vêtement et de la

nourriture!

Ce jour là, l'oncle irrité supprima la pension de soixante francs à son

neveu.

Comment fit celui-ci pour vivre? Je l'ignore. Comment font tant

d'autres?...

Des récits lamentables parvenaient par intervalles aux oreilles de

l'oncle, qui se contentait de proférer un de ses axiomes:

—Il est bon qu'un garçon mange de la vache enragée.

Une fois, il reçut une lettre d'un accent désespéré, dans laquelle

son neveu l'avertissait qu'il était à bout de ressources honnêtes,

et que si le ciel ou son «bon oncle» ne lui venait en aide dans

les quarante-huit heures, il se verrait obligé de mettre fin à son

existence.

—Bah! bah! murmura l'oncle, en haussant les épaules.

—Déclamations de jeune homme! ajouta la domestique.

Les quarante-huit heures écoulées, le jeune homme fit comme il avait

dit. Il se tua.

Ce qui se passa dans l'âme de l'oncle à cette nouvelle, on ne l'a

jamais su.

Peut-être ne se passa-t-il rien.

Seulement, cinq ou six ans après la mort de son neveu, il se chargea de

son épitaphe.

Je vais vous dire comment.

C'était sur la fin d'un gros dîner, entre vieilles bêtes retirées des

affaires.

L'une d'elles vint à s'adresser à l'oncle:

—N'aviez-vous pas encore de la famille, il y a quelques années?

L'oncle répondit, en pelant une poire:

—Oui, j'avais un neveu... *qui a mal tourné.*

LE CHANT DE LA TISANE

O tisane! tisane réparatrice, faite avec les bonnes herbes de la

campagne, édulcorée avec les plus séduisants sirops, apportée sur la

pointe du pied, et remuée à petits coups argentins par une main amie;

tisane salubre, je te reconnais et je t'aime!

Le malade est dans son lit: la nuit va finir. La mère tourmentée d'une

veilleuse darde ses derniers feux dans la chambre muette.
Le malade

ne dort pas; il a perdu depuis longtemps le sommeil; tourné
contre la

muraille, son œil farouche compte pour la millième fois les
dessins

de la tapisserie et cherche à y découvrir quelques
configurations

nouvelles. Le silence qui l'enveloppe lui est odieux. Enfin, on
ouvre

doucement la porte, on s'approche doucement de son lit, on
écarte

doucement les rideaux; et une voix murmure à son oreille;
«Mon ami,

voici ta tisane.»

O tisane! tisane réparatrice!

Il demande si le médecin est venu. Le médecin est la
principale

préoccupation du malade, sa providence et son joujou; il
voudrait

l'avoir constamment à son chevet; il amasse dans sa
mémoire une foule

de choses sur lesquelles il se propose de l'interroger. Mais
pourquoi

le médecin tarde-t-il tant aujourd'hui? Il avait promis de venir à

huit heures, et voilà qu'il est huit heures et demie. «Tu te trompes,

mon ami, il est à peine sept heures.—Pourtant j'ai entendu sonner la

pendule.—Ne te fatigue pas, tiens-toi tranquille.» Et, pour détourner

sa pensée, sa femme ajoute câlinement: «Veux-tu boire ta tisane?»

O tisane! tisane réparatrice!

La tisane prise, en voilà pour une heure de patience. On reborde

le lit, on exhausse l'oreiller. «Ce jour ne te paraît-il pas trop vif? Es-tu assez couvert comme cela? Tâche de transpirer un peu. Je

reviendrai de temps en temps pour voir si tu as besoin de quelque

chose.» Le malade reste seul. Les bruits de la rue, tels que voitures

qui roulent et cris des marchands ambulants, arrivent faiblement à son

oreille. Il songe. Il repasse sa vie, et surtout sa jeunesse, comme on

fait toujours dans la maladie, les minutes d'enivrement et les années

mal employées; il remet en leur place drames et églogues; parfois, il

ferme les yeux pour mieux revoir les figures chères, et quand il les

rouvre il les sent mouillés. Un orgue qui s'obstine dans la cour, un

orgue aux refrains chevrotants, accompagne sa songerie. Le malade se

laisse aller à l'émotion. L'attendrissement le rattache à l'existence,

et c'est lui qui sonne pour avoir sa tisane.

O tisane! tisane réparatrice!

Un ami demande à le voir. «Ne le faites pas trop causer,» lui

recommande la femme sur le seuil de la chambre. Ils entrent tous deux,

elle le précédant: «Mon ami, c'est monsieur Un Tel qui désire te dire

un petit bonjour.» Le malade fait un bond de joie. Une visite! la manne

dans son désert! «Eh bien, farceur, s'écrie le survenant, c'est donc

comme cela que tu t'amuses à nous donner de l'inquiétude! tu as donc

bien du temps à perdre? Imagine-toi que je n'ai appris ton accident

qu'hier au soir; je ne voulais pas y croire. Mais je vois avec plaisir

que tu n'es pas aussi mal qu'on me l'avait dit...» Le malade écoute

cette voix avec ravissement; il s'agite et veut étendre le bras.

«Ne te découvre pas! dit la femme.—Non, ne te découvre pas, répète

l'ami.» Le malade se résigne, et dirige du moins un regard chargé de

reconnaissance sur ce mortel tombé du ciel. «Allons, allons, reprend

celui-ci, cela ne sera rien; il ne s'agit que de ne pas se *frapper*.

Avant de m'en aller, mon bon, je veux te voir boire ta tisane.»

O tisane! tisane réparatrice!

C'en est fait, le visiteur est parti, et avec lui la lumière, le

bonheur. Le malade retombe dans son apathie jusqu'à l'heure où se joue

la tragédie palpitante et atroce de la nourriture. Il supplie, la femme

refuse. Il implore un blanc de volaille; il descend jusqu'à l'œuf à

la coque; il s'abaisse jusqu'au biscuit. La femme est implacable. Il

jure qu'il se porte à merveille; l'ami qui vient de sortir n'a-t-il

pas trouvé qu'il avait une mine florissante? La femme ne veut rien

entendre; elle quitte la chambre pour reparaître un instant après,

un bol à la main. «Ah! je l'ai attendrie, se dit le malade; c'est un

potage qu'elle m'apporte.» C'est la tisane!

O tisane! tisane réparatrice!

Enfin, on annonce le médecin, sortant d'un coupé comme s'il sortait

d'une boîte, paré, sentant bon, la voix discrète, le geste apaisant,

le sourire aux lèvres, ne se doutant même pas qu'il est en retard de

deux heures. Le médecin s'asseyait en face du malade; il lui raconte

les courses qu'il a faites, celles qu'il doit faire encore; il dit

les quartiers démolis et les embellissements, et comme quoi il a

l'intention d'acheter des terrains du nouveau boulevard La Fayette. Le

malade fait d'immenses efforts d'attention. Après vingt minutes d'un

spirituel narré, l'aimable médecin prend son chapeau et se dispose à

s'en aller. «Mais, docteur, vous ne m'avez rien ordonné vous êtes hors de danger depuis longtemps; continuez, je reviendrai. Est-ce

qu'on ne vous donne pas à manger? (Un soubresaut du malade.)—Vous

savez bien, monsieur, dit la femme, que vous l'avez formellement

défendu.—Vous pouvez maintenant lui donner ce qu'il demandera, avec

modération, bien entendu... Et surtout, beaucoup, beaucoup, beaucoup de

tisane!»

O tisane! tisane réparatrice, faite avec les bonnes herbes de la

campagne, édulcorée avec les plus séduisants sirops, apportée sur la

plante du pied, et remuée à petits coups argentins par une main amie;

tisane salubre, je te reconnais et je t'aime!

JE M'APPELLE CORBIN

J'ai à raconter une aventure arrivée à une femme, autant affolée de

noblesse que la comtesse d'Escarbagnas.

Elle ne voulait frayer qu'avec des gens de qualité.

Et pourtant, elle était née avec un cœur sensible.

Comment accorder la voix, la voix suppliante de ce pauvre cœur, avec

l'accent impérieux de l'orgueil héraldique?

Il fallait au moins douze quartiers pour lui baiser la main;

Vingt quartiers pour lui écrire un billet doux;

Trente quartiers pour lui dire: Je vous aime!

Il fallait remonter jusqu'aux croisades pour suivre la progression.

Aussi, que de fois son cœur eut-il à souffrir et à murmurer!

Mais le préjugé fut toujours le plus fort.

Pas d'armes—pas de marquise.

Car elle était marquise.

Un jour, il se présenta un fort bel homme, à la poitrine bombée, aux

sourcils extrêmement noirs et *fournis*, comme le Du Bousquet du roman

de Balzac: *la Vieille Fille*.

C'était probablement un homme qui avait à se venger de quelque chose ou

de quelqu'un.

Il se faisait appeler le vicomte de Saint-Ovipare.

Il avait un carrosse et des gens.

Son ton était exquis.

Il disait *belle dame!* à toutes les femmes, et il baisait dévotement

le bout de leurs doigts gantés.

Le vicomte de Saint-Ovipare n'inspira aucune méfiance à la marquise.

Au contraire.

Il chercha à plaire,—il plut.

Il fit son métier de soupirant en conscience.

Enfin, il obtint un tendre rendez-vous.

.....

Et... lorsqu'il n'eut plus rien à souhaiter.

Il s'écria d'une voix retentissante:

—JE M'APPELLE CORBIN!

Ne voyez-vous pas, caché sous cette historiette, un mythe très-profond?

Pour moi, j'y vois mes Illusions parées, fleuries, entrelacées
à la

façon d'un groupe vapoureux de Gendron, et rasant le lac de
ma vie.

Elles m'appellent, elles m'attirent du regard, du sourire et
de la voix.

L'une me dit, en effeuillant des bouquets et en me les jetant
au visage:

—Je suis Camille!

L'autre, en me montrant les saules:

—Je suis Galathée!

Celle-là, blanche et fière:

—Je suis Hélène!

Éperdu, enivré, je me laisse peu à peu séduire par ces
ravissantes

fées; je les suis et je les poursuis; et lorsque je parviens à
les

saisir et à les étreindre dans mes bras passionnés, elles
s'écrient,

mes Illusions, avec de mauvais éclats de rire:

—Je m'appelle Corbin!

ÉPITRE AU ROI DE PRUSSE
SIRE,

Voilà bien longtemps que je travaille pour Votre Majesté.
L'heure de ma

récompense est-elle proche?

Voilà bien longtemps que je me dévoue, et que je m'épuise,
et que

j'espère,—et que j'attends.

Il y a juste vingt ans, jour pour jour, que je suis à votre
service,

Sire, et que je fais partie des gens de lettres, qui est un
beau corps,

modestie à part.

Ah! Votre Majesté peut se vanter de posséder une
nombreuse et vaillante

armée. Des troupes toujours fraîches, sans cesse
renouvelées,

constamment enthousiastes, que l'on mène avec un mot, et
dont on fait

tout ce que l'on veut avec une promesse!

Seulement, comme les troupes de notre vieille République,
elles

auraient bien besoin qu'on leur votât une paire de souliers.

Mais il faut croire que l'auguste oreille de Votre Majesté est
devenue

un peu dure,—ou que vos courtisans ne laissent pas
parvenir jusqu'à

elle nos réclamations et nos plaintes.

Jadis, vos recruteurs, en m'entraînant au cabaret pour me
faire mettre

mon paraphe au bas d'un enrôlement, m'avaient promis un
avancement

rapide. Un d'entre eux même n'avait pas hésité à m'affirmer
que j'avais

un bâton de maréchal dans mon buvard.

Moyennant quoi j'avais signé.

Hélas! c'est absolument comme si j'avais signé un pacte
avec la misère,

l'affront, l'injustice et l'angoisse.

Vingt ans se sont écoulés, pendant lesquels je vous ai
donné, Sire, ma

force et ma santé, mes jours les plus superbes, mes heures
les plus

fécondes, les jours et les heures qu'on regrette
éternellement.

Pendant vingt ans, la tête grosse du fatras des
bibliothèques, j'ai

chaque soir, régulièrement et patiemment, allumé ma
lampe et écrit des

pages sur toutes sortes de choses.—Et j'ai reconnu que j'écrivais

pour Votre Majesté.

J'ai voulu aimer, et les trésors de mon cœur je les ai versés aux pieds

de statues habillées de robes de soie.—Et j'ai reconnu que j'aimais

pour Votre Majesté.

Aujourd'hui, je suis las; je suis las et je suis vieux. De mes cheveux

noirs, la moitié est partie à votre service, Sire, et l'autre moitié

est en train de blanchir. Et de tous les points, du nez, du front,

des yeux, partent, se croisent, s'élancent des rides longues et

sinueuses,—qui sont les fusées de ce feu d'artifice que le temps met

cinquante ans à tirer sur une face humaine.

L'admirable ressort qui ouvrait et fermait ma bouche avec tant de

précision s'est insensiblement détendu; je me surprends quelquefois la

lèvre pendante, sans savoir pourquoi.

Ma pensée aussi est sans ressort. C'est le commencement de la fin. N'en

doutez pas, Sire, votre sujet a fait son temps.

O mes aspirations et mes ambitions! O les gloires rêvées, les joies

entrevues!—Les recruteurs m'avaient menti!

Le vieux racoleur s'était gaussé de moi. En fait de bâton de maréchal,

je ne trouve dans mon buvard qu'un tout petit bâton de cire à cacheter,

dérisoirement pailleté d'or, qui va me servir à cacheter cette dolente

épître à Votre Majesté.

LE RÉPERTOIRE D'UN FARCEUR

I

Hélas! je connais un farceur!

Je sais bien,—un farceur ne s'appelle plus aujourd'hui un farceur;

le mot est allé rejoindre les vaudevilles de Désaugiers et les romans

de Paul de Kock.—On dit un *cascadeur* maintenant.—Mais si le mot

a changé, l'espèce existe toujours, invariable, et, hâtons-nous de

l'écrire, insupportable. Le farceur est capable de rendre la
gaïeté

haïssable, dans un temps donné.

Hélas! je connais un farceur!

Je le connais depuis l'enfance.—Le jour qu'il tira la langue à
son

maître d'école, pour la première fois, sa vocation fut
décidée: il

avait fait rire ses petits camarades. Mon intention n'est pas
de le

suivre dans ses essais très-vulgaires; il ne manquerait plus
que

cela! Qu'il suffise de savoir que l'homme a tenu ce que
promettait

l'enfant.—Lors de son mariage, dans les corridors de la
mairie, il

trouva le moyen d'attacher une queue de cerf-volant au
collet de

l'habit de son beau-père.—Rien ne lui est sacré. Il semble
que pour

lui la vie ne soit autre chose qu'une invitation à une partie
de

plaisir, avec ce post-scriptum de la main du Créateur: _On
fera des

farces._

Hélas! je connais un farceur!

Et comme il a bien l'air d'un farceur! Quels gros yeux!
Quelle bouche

fendue jusqu'aux oreilles! Quels gestes à la *Titi le Talochneur*!
—Du

plus loin qu'il m'aperçoit, il se met à jeter son chapeau en
l'air et

à danser sur le trottoir. Tout le monde se retourne, c'est ce
qu'il

voulait. Il me prend par le bras, et la première parole qui
sort de sa

bouche est:

—Savez-vous *celle* du cuirassier qui a gagné le gros lot à la
loterie

du *Vase*?

Je comprends qu'il veut me conter une farce, et je hausse
les épaules.

—Si vous la savez, continue-t-il, avouez-le tout de suite et
ne me

faites pas poser... Mais non; où l'auriez-vous entendue?
Enfin, vous

m'arrêterez...

Et il me raconte *celle* du cuirassier.

Et après celle du cuirassier, celle du dragon, et puis celle du

tambour-major.

Hélas! je connais un farceur!

Tout en marchant à mon côté, il ne laisse pas que de se préoccuper

des passants: il feint de choir avec fracas en frôlant une femme;

il salue des personnes en voiture qu'il ne connaît pas; ou bien,

s'arrêtant soudain, il me désigne au sommet d'une maison quelque objet

chimérique,—et voilà une vingtaine d'individus attroupés autour de

nous. Trop heureux si, au moment de nous séparer, moment que je hâte de

tous mes efforts, il ne me saisit pas en criant de toutes ses forces:

—Monsieur, vous allez me rendre la montre que vous m'avez dérobée!!

Hélas! je connais un farceur!

En société, il ne tarit pas.—C'est un acteur perpétuellement en

scène. Il ne recule devant aucune audace, pas même devant la

ventriloquie,—art qui tend à disparaître. Avec une serviette autour

de la tête, il s'affuble successivement en religieuse et en Mauresque.

Et il parle! Il n'y en a que pour lui. Les bourgeois l'écoutent avec

délices, et s'en vont répétant:

—Il n'y a pas moyen de s'ennuyer cinq minutes avec cet être-là!

Hélas! je connais un farceur!

Il

Un incident bizarre a récemment marqué mes relations avec ce farceur.

Si acharné et si habile qu'il fût à *tenir le crachoir*, il était quelquefois forcé de s'interrompre. Dans ces intervalles, il s'éclipsait modestement dans une chambre voisine ou dans un coin de

jardin, partout enfin où il croyait pouvoir être seul.—Alors, il tirait furtivement d'une poche de côté un carnet sur lequel il jetait

les yeux.—Ce rapide examen fait, il semblait que sa verve en reçût

un nouveau stimulant, et il rentrait au salon plus brillant et plus

farceur que jamais. J'avais surpris ce manège, et j'en étais fort

intrigué. Le hasard seconda ma curiosité. A la suite d'un repas poussé

un peu loin, un échange de paletots, prémédité de mon côté, mit en ma

possession le carnet mystérieux.

C'était, ainsi que je l'avais d'ailleurs supposé, un recueil de facéties, bourdes, pointes, quolibets, jeux de mots, scènes, chapelourdes, reparties, gaillardises, classés avec une certaine

méthode, adaptés à toutes les circonstances de la vie, assortis au goût

de tout le monde;—un bréviaire, ou plutôt un répertoire de joyeusetés

cueillies, c'est-à-dire ramassées partout, dans les vaudevilles,

dans les journaux, dans les cafés, dans les bals publics, dans les

tables d'hôte, sur les talus des fortifications;—un ensemble du plus

détestable goût, qui peut quelquefois forcer le sourire, mais qui fait

naturellement hausser les épaules.

Se pourrait-il que ce fût là le niveau d'un certain esprit

contemporain? Les succès de *mon ami* le farceur me le donneraient

presque à supposer.

Quoi qu'il en soit, j'ai tenu à reproduire ici, au hasard, plusieurs

traits de cet esprit. J'en ai vraiment le rouge au front. Mais quelque

chose me soutient dans cette exhibition de lazzi tour à tour effrontés

ou piteux: c'est l'espoir de les rendre désormais impossibles.

En les livrant à la publicité, je les enlève peut-être à la circonlocution.

Connue la farce,—ruiné le farceur.

III

=Extraits du Répertoire=

_Pages 2 et suivantes._CONTREPETTERIES ET LOCUTIONS
PAR A PEU PRÈS.

D'un travail achevé, dire:—c'est le *nègre plus ultra*.

Des approches du soir:—l'heure du *crépsulcule*.

D'un individu mélancolique:—gai comme *poinçon*.

Au lieu de mercredi prochain:—_mercrechain prodi_,
mercrechi prodin,

mercredin prochi.

* * *

IMAGES ORIGINALES, EXPRESSIONS BURLESQUES.

D'une femme que tout le monde admire et trouve
superlativement belle.

La regarder froidement, et dire en levant les yeux au ciel:

—Oui. Elle me rappelle un notaire que j'ai bien aimé!

D'un homme qui prend du ventre:

—Il bâtit sur le devant.

* * *

Page 5. FARCES DIVERSES POUR TOUTES LES SAISONS.

Entrer au bras d'un ami,—qu'on n'a pas prévenu,—dans un
magasin

quelconque, et s'exprimer, non pas dans une langue
étrangère (on

pourrait trouver à qui parler), mais dans une langue
inventée.

Exemple:

—_Balaccla tomar epsin molinod cummus no ferra pribumel
vân gomallet

rusine._

La marchande, ou le marchand, tend l'oreille, et murmure
gracieusement:

—Je ne comprends pas.

L'ami devient écarlate.

Continuer alors, en désignant un objet:

—_Zémi réazor changuerbem souls vollis flan?_

—Combien ceci? fait la marchande, se croyant sur la trace;
trente-deux

francs cinquante centimes, monsieur.

—_Stoltz?_

—Trente... deux... francs! francs!... répète la marchande
avec une

télégraphie de tous les doigts.

—_Boum rosa! Boum rosa! Tiglitir?_

Poursuivre, sur cette donnée, jusqu'à complète apoplexie de
votre

ami,—ou jusqu'à la fureur soudaine de la marchande.

Effet certain.

* * *

Au théâtre, crier: *bravo Arnal!* lorsque c'est Mélingue qui
joue.

Et, lorsque madame Thierret est en scène, se pencher vers
son voisin de

stalle, en disant assez haut pour être entendu.

—Cette Déjazet aura toujours vingt ans!

* * *

Pages 9 et suivantes. IMITATIONS ET TOURS D'ADRESSE.

Imiter avec la voix et avec les pieds un régiment qui passe,
le bruit

des tambours et des commandements répétés, ainsi que la
marche du père

Bugeaud et l'air de la *Reine Hortense*.

* * *

Imiter, derrière un paravent, ou simplement le dos tourné:

Le rabot;

La scie;

Un enfant indisposé;

Une bouteille qu'on débouche;

L'orage;

Les gazouillements d'une volière;

Les chants de l'étable;

L'herbe qui pousse.

* * *

Imiter la fanfare du coq dans ses trois tonalités bien
distinctes:

D'abord, glapissante et cassée, un vieux coq:—_Je m'en vais quand je

veux!_

Puis, retentissante, un coq dans la force de l'âge:—_Je m'en vais

quand je veux!!_

Enfin, grêle et claire, un tout jeune coq:—_Tu es bien heureux!!!_

* * *

Représenter sur la muraille, avec les doigts (une bougie étant placée à

cet effet), les ombres de deux chats qui se guettent, s'éloignent, se

rapprochent, et font entendre successivement des *miaou* de tendresse

et des *frou frou* d'enragés.

Excellent en partie de grisettes.

* * *

Page 12. CHANSONS ET POÉSIES VARIÉES.

Lâcher du Gustave Nadaud dans le demi-monde.

Les Deux Gendarmes;

Les Reines de Mabilles;

La Lorette;

Je souffle la bougie; m'aimez-vous?

Aborder la Colmance dans les ateliers d'artistes et aux
dîners en

vareuse:

Ça vous fend la bouche à quinze pas.

Quel cochon d'enfant!

Joli mois de mai.

Auteurs anonymes: *Mam'zelle Lise. C'est le temps où l'on
aime. _Au*

pied du Liban_, etc., etc.

* * *

*Pages 15 et suivantes. NARRATIONS IMPORTANTES ET DE
LONGUE HALEINE.*

Le Condamné à mort, d'Henri Monnier;

Le Condamné à mort, de Vanderburch et Tisserant;

Le Condamné à mort, d'Eugène Chavette.

* * *

La Diligence de Lyon;

La Chasse;

Le Père d'Adolphe.

Les noces de Madame Francastor!

Prud'homme en bonne fortune.

* * *

Page 20. MYSTIFICATIONS.

Tout le répertoire du célèbre cor Vivier.—Oh! Vivier!—un dieu!

Son coup de pistolet dans une cellule d'un établissement inodore est un

trait de génie.

Rechercher avec soin ses moindres faits et gestes.—On vient de me

raconter l'aventure du *mannequin*; je m'empresse de la consigner dans

mes tablettes.

Attardé, un soir d'hiver, chez un peintre de ses amis, qui demeurait en

face d'un bureau d'omnibus, Vivier avise tout à coup, dans un coin de

l'atelier, un mannequin revêtu d'une robe de femme.

—Prête-moi ce mannequin? dit-il à l'artiste.

—Pourquoi faire?

—Je n'en sais rien; mais laisse-moi l'emporter.

—Volontiers, répond le peintre, habitué sans doute aux excentricités

du cor.

Et Vivier s'en va bras dessus bras dessous avec le mannequin.

Il était onze heures. Le dernier omnibus était sur le point de partir.

Il n'y avait personne dedans. Le cocher dormait sur son siège; le

conducteur battait la semelle sur le trottoir.

Vivier monte avec son mannequin et s'installe dans les places du fond.

Grâce à la demi-obscurité, le mannequin, assis comme une personne

naturelle, faisait illusion.

L'omnibus s'emplit peu à peu. On part.

—Pour deux personnes! dit Vivier en passant douze sous au conducteur.

Dix minutes après, arrivé devant sa porte, il descend, laissant le

mannequin dans la voiture,—sans s'embarrasser de la surprise et de

l'effroi que celui-ci doit y causer tôt ou tard.

* * *

B.... aussi, le long acteur B...., fournit un joli contingent

d'historiettes. Elles sont un peu vives, par exemple, et
bonnes à

émettre seulement à la campagne.

Rappeler entre autres,—avec des circonlocutions,—une
entrevue avec un

de ses directeurs. B.... sollicitait de lui une avance. Le
directeur

refusait; B.... insistait avec douceur; le directeur persistait
avec

dureté.

A la fin, lassé, mais sans rien perdre de son flegme, B.... fit
un

geste terrible, et lui dit:

—Vous allez m'avancer mon mois à l'instant, ou je... dans
votre

cabinet!

* * *

Pages 22 et suivantes. DES PROPOS INCOHÉRENTS.

Je crois être l'inventeur de cette variété de mystification;
dans tous

les cas, je l'ai fait arriver à un haut degré de
perfectionnement.

La meilleure façon d'en donner une idée est de rapporter à
peu près la

conversation que j'eus dans un grand dîner.

J'avais remarqué la physionomie débonnaire d'un de mes voisins, et

j'attendais avec impatience qu'il m'adressât la parole.

Ce moment arriva.

LE VOISIN. Voilà un délicieux potage; n'est-il pas vrai, monsieur?

MOI. Assurément; il y a dans ce potage des combinaisons dont le

soulèvement peut se sous-entendre sans nuire à l'austérité des

fonctions illusoires.

LE VOISIN. Vous dites?

MOI. Je suis de votre avis; toutefois, vous me permettrez de croire,

qu'en parlant ainsi, vous vous placez exclusivement au point de vue des

subrécargues, opposition dont un arrêt devrait interdire à jamais la

volatilisation.

LE VOISIN. Comment cela, monsieur?

MOI. Eh, oui! Vous laissez planer un sentiment de suspicion, impétueux

et subreptice, dû autant à la solidarité d'un principe
équitable qu'au

libre arbitre du plénipotentiaire que tout le monde nomme.

LE VOISIN. Quel plénipotentiaire, s'il vous plaît?

MOI. J'en appelle à ces dames et à ces messieurs. Tout est
légitime,

rien n'est abandonné au hasard. C'est une volute, capable
d'aveugler;

ne nous écartons des idées rationnelles que dans la limite
inoffensive

de la combativité. Triste, j'en conviens, mais nécessaire.
Toute

synthèse a sa base; qui le nie? Monsieur (*désignant le
voisin*)

soutient une mauvaise cause.

LE VOISIN. Moi, monsieur!

MOI. Évidemment! Votre solution, qu'engendre-t-elle?
Prétendre ériger

en système les insanités d'un esprit foncièrement cubique,
melliflu,

solitaire, incapable d'un élan collecteur, c'est tomber droit
dans le

manichéisme, etc., etc.

IV

Ne lâcher le voisin que lorsqu'on le voit suer à grosses gouttes.

Voyons, vous devez avoir assez de ces échantillons, mes chers lecteurs,

restons-en là pour aujourd'hui,—et pour toujours.

J'ai rendu le paletot,—mais j'ai gardé les tablettes.

Depuis cette soustraction, il m'est arrivé de me trouver plusieurs fois

avec le farceur.

Il n'est plus le même; sa verve est embarrassée, sa parole est

hésitante. On sent qu'il lui manque quelque chose...

FIN.

TABLE

Pages Préface 1 Les Femmes qui font des scènes 3 La première Bonne 19 Il y aura des femmes charmantes 35 La Grue 45 Ma femme m'ennuie 63 La Rosière 75 La Bague 87 Les Inviteurs 105 Le Photographe 121 Il sait où est le cadavre 135 La Symphonie du banquet 149 Examen de conscience d'un homme de lettres 165 Les Vétérans de Cythère 171 Pourquoi l'on aime la campagne 185 Le Samaritain du boulevard 195 Un Réveillon 201 Les Immortels 213 Le Turc et le Grenadier 223 Mémoires d'un homme à qui il n'est jamais rien arrivé 237 Le Dîner du Lancier 247 L'Ami des Acteurs 261 Une Nature en dehors 271 L'Œil, la Dent et le Cheveu 283 Les Réputations de cinq minutes 289 Le Chicard 295 Les Parisiens du Dimanche 309 Les Vieilles bêtes 313 Le Chant de la tisane 323 Je m'appelle

Corbin 329 Épître au roi de Prusse 333 Le Répertoire d'un farceur 337

FIN DE LA TABLE

CLICHY.—Impr. Maurice LOIGNON et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

* * * * *

Corrections.

Page 12: «jeté» remplacé par «jetée» (pour que vous m'ayez jetée sous les pas). Page 22: «épousseterez» remplacé par «époussetterezs» (vous n'époussetterez pas les étagères). Page 27: «harrassé» remplacé par «harassé» (Je suis harassé, je n'y vois plus). Page 33: «pa» remplacé par «pas» (Vous ne voudriez pas être la cause). Page 36: «sybillins» remplacé par «sibyllins» (ce qui, selon les livres sibyllins, correspond). Page 40: «p» remplacé par «pas» (Ce n'est pas un crime). Page 42: «de de» remplacé par «de» (Me ferez-vous l'honneur de m'apprendre le motif). Page 47: «junéville» remplacé par «juvénile» (tu es redevenu juvénile en diable). Page 57: «bons» remplacé par «bon» (Il n'y a pas de bon sens). Page 64: «Allonc» remplacé par «Allons» (— Allons donc). Page 79: inséré «à» (que tu conduises ta sœur à la mairie). Page 84: «rère» remplacé par «frère» (Le frère de la rosière). Page 89: inséré «DE» (Mme DE MONBAZON, *(avec émotion)*). Page 91: «MONBASON» remplacé par «MONBAZON» (M. DE MONBAZON. C'est étrange). Page 92: «chercher» remplacé par «cherche» (et cherche à l'attirer). Page 97: «écossaisse» remplacé par «écossaise» (Huit francs pour ta robe écossaise). Page 103: «bouboir» remplacé par «boudoir» (le boudoir de madame de Monbazon). Page 123: «Il» remplacé par «Ils» (LE PHOTOGRAPHE. Ils n'ont donc pas de miroir). Page 138: «m

onde» remplacé par «monde» (répéter par tout le monde).
 Page 138: «enéli-cite» remplacé par «t'en félicite» (Je t'en félicite). Page 167: «fourures» remplacé par «fourrures» (ses riches fourrures me crevassent l'œil). Page 170: «ce ce» remplacé par «ce» (ce serait de renoncer absolument).
 Page 180: «apposte» remplacé par «aposte» (Celui-ci aposte un domestique). Page 180: «étidités» remplacé par «fétiditése» (ni devant les hontes, ni devant les fétidités).
 Page 180: inséré «§» (§ VI — Le châtiment). Page 188: «inaccessible» remplacé par «inaccessible» (Ce sentier touffu est inaccessible aux rayons). Page 192: «trimar» remplacé par «trimard» (La belle nuit!—Et le joli *trimard*!) Page 208: «e» remplacé par «je» (et encore, je veux qu'il apporte).
 Page 225: «chapska» remplacé par «chapkas» (jusqu'aux élégants chapkas des lanciers polonais). Page 232: inséré «la» (au débitant de tabac de la rue Fontaine). Page 234: «an» remplacé par «en» (se trouvèrent en face d'un débit de tabac). Page 240: «administion» remplacé par «administration» (la gloire de l'administration des contributions). Page 244: «voulumes» remplacé par «volumes» (remplirait aisément cent volumes). Page 248: «portez» remplacé par «porter» (de porter un jour vos soixante ans). Page 252: «avait» remplacé par «avais» (c'était moi qui les avais commencés). Page 259: «section X» remplacé par «sectionXI» (sectionXI). Page 262: «ne» remplacé par «se» (elle se sera trompée d'heure). Page 264: «allures» remplacé par «allure» (si simple et si calme d'allure). Page 272: «débarassons» remplacé par «débarrassons» (—débarrassons-nous de cette mémoire).
 Page 273: «existence» remplacé par «existence» (domine l'existence de Corfou). Page 277: «I» remplacé par «Il» (Il est même croustilleux). Page 287: «b layera» remplacé par «balayera» (on me balayera comme un témoin). Page 287: «satisfaits» remplacé par «satisfaites» (Êtes-vous satisfaites, vous toutes). Page 289: «Prince» remplacé par «Princes» (A la hauteur du passage des Princes). Page 290:

«pourtes» remplacé par «pour tes» (il n'en reste plus pour tes confrères). Page 290: «de» remplacé par «du» (une allée du bois de Boulogne). Page 290: «paillètent» remplacé par «paillettent» (dentelles que paillettent çà et là). Page 293: «éteaient» remplacé par «étaient» (étaient littéralement obstrués). Page 313: «Linnée» remplacé par «Linné» (à la manière de Linné). Page 317: «tous» remplacé par «tout» (tout ce que ces messieurs peuvent dire). Page 338: «Quesl» remplacé par «Quels» (Quels gestes à la *Titi le Talocheur*). Table des matières: ajouté le chapitre «Le Samaritain du boulevard» (p. 195) qui manque dans l'original.